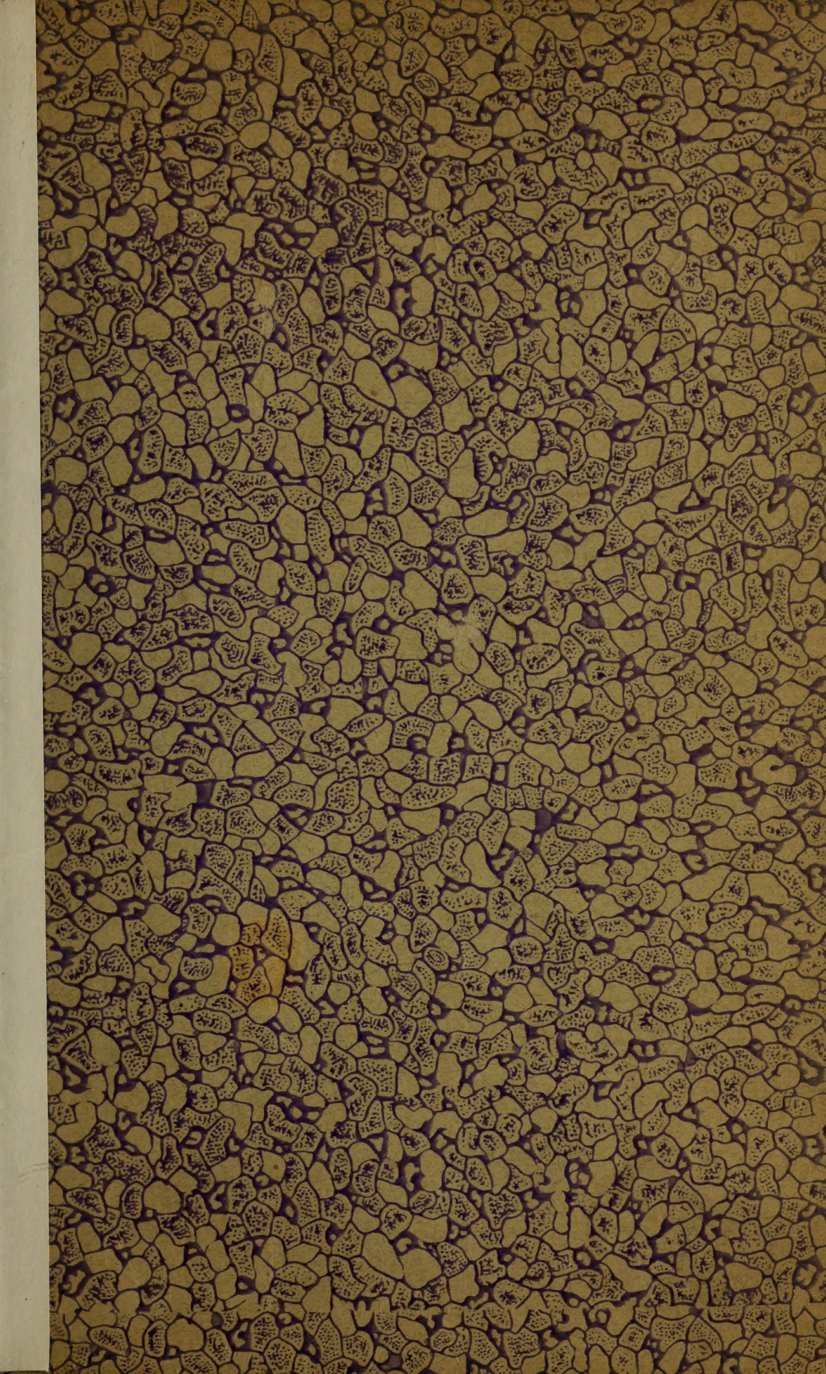
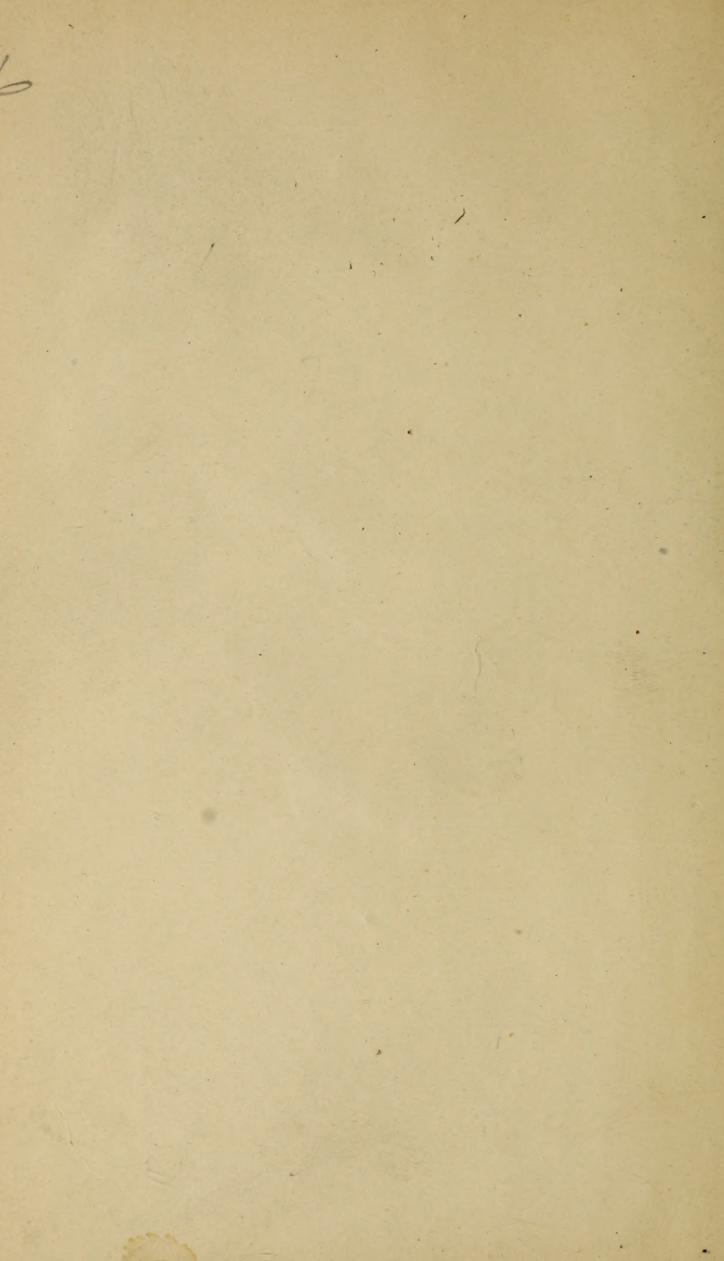


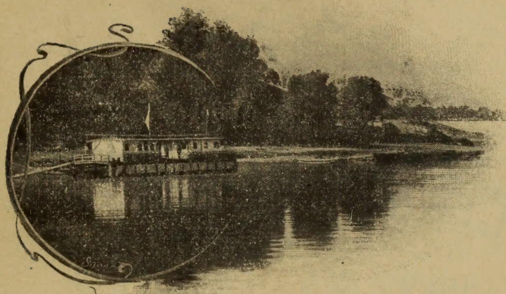




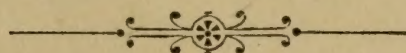


A. VLAHOUTZA

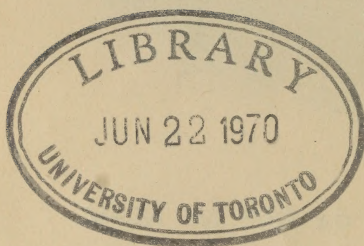
La Roumanie Pittoresque



Traduction de Mlle M. M.-V.



BUCAREST
IMPRIMERIE DE L'«INDÉPENDANCE ROUMAINE»
56, CALEA VICTORIEI. — STRADA ACADEMIEI, 17
1903


LIBRARY
JUN 22 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

La Roumanie Pittoresque

Sur le Danube

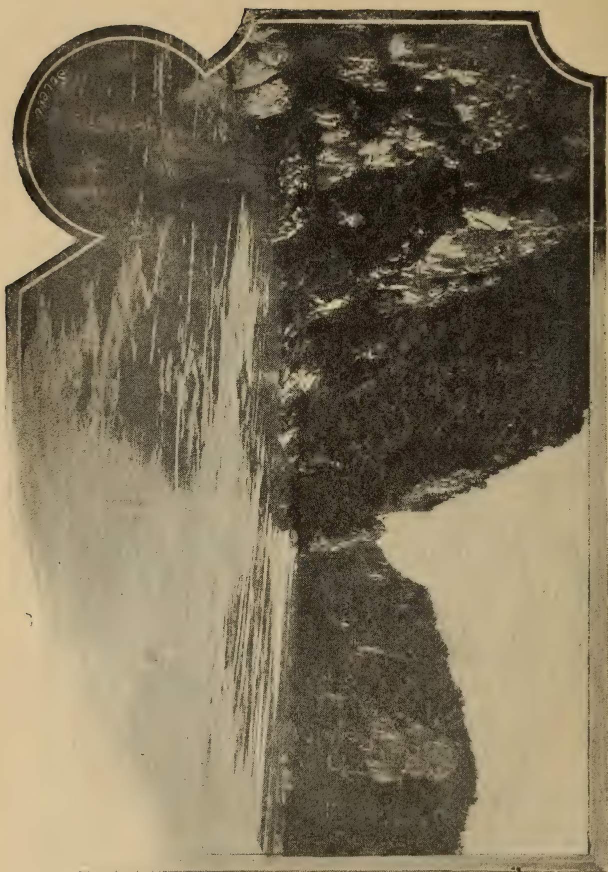
(D'Orchova à Soulina)

---

1. Les Portes de fer

Le soleil s'enfonce à l'occident. Les crêtes des montagnes apparaissent de flamme. Lentement se déploient et s'étendent sur les vallées, comme des draperies d'ombre.

En avant de nous, sur le luisant plombé de l'eau, se montre de biais, d'abord une barre, une crinière jaunâtre et ondulée : nous approchons du seuil des cataractes. Le Danube commence à gronder, courroucé; c'est un tumulte et un bouillonnement de vagues, d'une rive jusqu'à l'autre. Par dessus les profondeurs se forment



Les Portes de fer.

de larges cercles qui tournoient sur place. D'un côté, l'eau s'écroule, gargouillante, comme aspirée par la gueule d'un abîme — d'un autre, elle s'enfle, regorge à gros bouillons, et mugit en écumant, brisée contre d'invisibles rochers.

Le bateau avance moins vite, prudemment. Quatre hommes se tiennent près de la roue du gouvernail; les commandants sont tous deux sur le pont, debout, le regard tendu en avant: nous traversons les cataractes.

Le Danube mugit plus fort. En fermant les yeux, on se croirait au cœur d'une forêt, pendant un terrible ouragan. Du fond de l'eau se tendent, surgissant des flots, d'innombrables bras de pierre, prêts à saisir le bateau et à le briser en mille morceaux, à la moindre imprudence.

Ici, sous cette trombe de vagues, se noue la jointure des Balkans avec les Carpathes. Au-dessus de leurs poings crispés, se précipite le Danube, furieux, rompant avec fracas les derniers obstacles qui barrent sa route. Et, dans la mêlée de ce choc de Titans, il semble que chaque flot ait un cri, chaque rocher un geste.

Soudain, l'eau glisse par dessus son an-

guleuse écluse, et s'étale comme une nappe. La lutte, la monstrueuse lutte a cessé entre les deux géants qui, désormais, auront à monter la garde autour de la Roumanie. Vaincues, les montagnes s'écartent. L'horizon s'élargit. A gauche, jaillie du pied d'une colline, la rivière Bahna vient rencontrer le grand fleuve, et le saluer au seuil de ce Pays, dont la terre et le destin seront à jamais liés à lui. De quelle distance ne descend-il pas, et quelles luttes a dû livrer le Danube pour se frayer une route jusqu'à nous! Il lui a fallu éventrer des montagnes, se creuser un lit dans le roc, à travers les Carpathes. Il a frappé — et «*les Portes de fer*» se sont ouvertes devant la puissance éternelle de ses flots. Le bruit maintenant cesse ; — victorieuse, l'eau s'étale, apaisée, entre ses rives, polie comme un miroir.

Les Carpathes poussent vers le midi leurs cîmes revêtues de forêts; quelques rochers, curieux, lèvent encore, parmi la verte épaisseur, leurs crânes dénudés, comme pour contempler une dernière fois ce déluge qui marche, à qui rien n'a pu tenir tête.

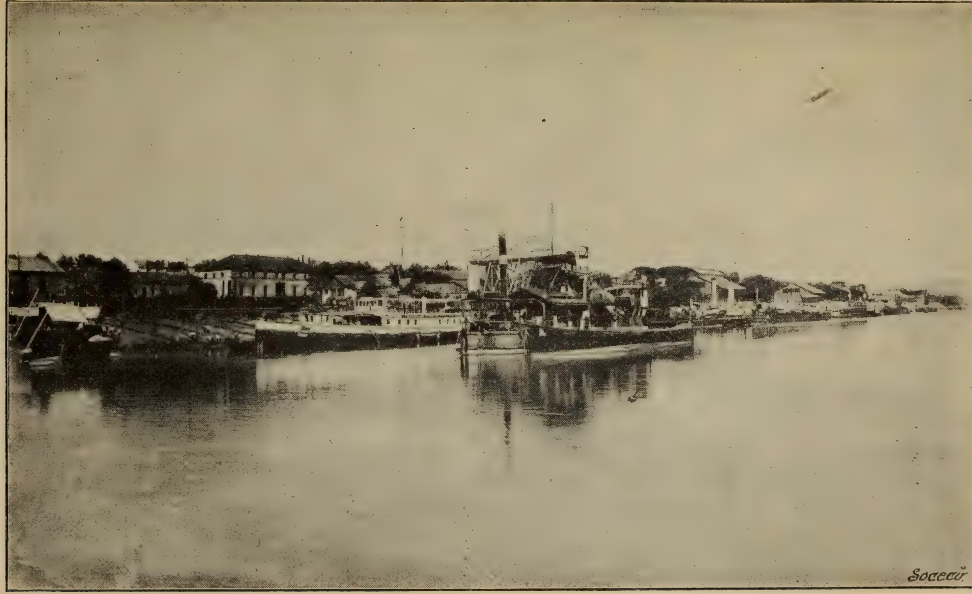
---

2. Tournou-Sévérine

A partir de Vertchiorova, les berges s'abaissent et s'aplanissent. De vastes champs de maïs verdoient à l'horizon. La voie ferrée, en bordure ininterrompue, ourle tout droit la rive du fleuve, jusqu'à Tournou-Sévérine, qui apparaît, au coucher du soleil, comme en un décor de théâtre. Le Danube élargi, empiète en courbe sur le littoral roumain, et repousse la ville sur une hauteur ombragée d'arbres, dont les touffes laissent entrevoir, toujours plus haut, toujours plus grandes, de blanches maisons coiffées de tuiles rouges. D'épaisses fumées noires s'échappent à gros bouillons des cheminées d'usine. On entend de loin cogner dans les chantiers, les lourds marteaux de fer. La berge, au débarcadère, fourmille de monde, comme une foire.

Ils abondent, ces lieux, en souvenirs antiques. C'est par ici que s'écoula, il y a dix-huit siècles, le flot des légions romaines destinées à planter, dans les plaines désertes de la Dacie, un peuple nouveau.

C'est ici que plus tard, l'empereur Septime Sévère, établit ses postes de senti-



Tournou-Séverine.

nelles, à l'orient de son empire: «les camps Sévériens» dont on voit les restes encore aujourd'hui (La Tour de Sévère) dans le jardin public de la ville, situé au dessus du port, sur une terrasse élevée, d'où l'on découvre une des plus belles perspectives sur le Danube. C'est ici que se trouvait autrefois la capitale de l'Olténie, la résidence des illustres Bans [1]) de Sévérin, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, par-delà l'époque de la première colonisation. Les fouilles opérées dans les environs exhument d'antiques ruines, des figures de pierre, des bijoux et des monnaies romaines, lointains souvenirs de ce peuple d'incomparables héros, qui a transplanté et instauré dans les plaines danubiennes, la lumière, le parler et l'imposante puissance de l'empire le plus grand et le plus glorieux que le soleil ait vu.

Quelles empreintes de géant ont laissées, partout où ils passèrent, ces légionnaires de Trajan! Leurs traces se montrent encore parmi les crevasses des montagnes. Toute chose leur fut soumise. Les rochers s'écartèrent pour leur faire place: les fleuves se sou-

---

[1]) Bans — Princes.

mirent, épouvantés par l'ombre et le fracas des premiers ponts qui les eussent enjambés. Même le Danube, le grandiose, l'impétueux Danube fut dompté, et dut fléchir sous le joug. On voit encore aujourd'hui se dresser hors des flots, comme deux bras gigantesques tendus vers le ciel, les extrémités du pont qui a rendu immortel le nom d'Apollodore de Damas.

A cette même place, sur cette terre consacrée par tant de grands sacrifices et de précieux souvenirs, s'élève aujourd'hui Tournou-Sévérine, l'un des ports les plus importants de la Roumanie; ville à l'aspect occidental, aux beaux bâtiments, aux imposantes écoles, aux rues larges et droites, autrefois citadelle entourée par un fossé profond, qu'aux moments de danger le Danube remplissait en un clin d'œil, mettant ainsi la cité sous l'égide de ses flots et la pressant sur son sein, de ses bras protecteurs, comme un enfant bien-aimé.

Et, comme s'il était écrit que cette ville, à laquelle se rattachent tant de grands évènements, dût graver son nom une fois de plus dans l'histoire de notre nation, voilà que c'est encore ici, à la place même où l'empe-

reur Trajan mit pied à terre, il y a dix-huit siècles, que fit ses premiers pas sur le sol de la Roumanie, le jeune Prince Carol I, convié à prendre entre ses mains fortunées et sagaces la destinée de ce peuple, et à ressusciter dans son âme l'antique vaillance et l'indomptable énergie, en l'éveillant à une vie nouvelle, à une nouvelle phase de gloire et de progrès.

---

3. Corboul. Hinova

Le bateau fend le miroir des eaux dorées par les derniers rayons du soleil. Derrière nous, la ville s'enfonce, s'abîme dans les flots. Au loin, vers le midi et le couchant, les montagnes, dans un nuage de poudre bleue, dessinent leur crinière ondulée sur le fond du ciel, couleur de rubis. Les berges surgissent hors de l'eau, en une pente douce, déployant leurs champs de blé, dans la limpidité de l'horizon. Du ciel, sur toute chose, s'épand une mollesse, une douceur divine.

Une colline de Serbie est couchée juste en travers de la route du Danube. Lui, pacifique, contourne l'extrémité de la colline,

s'écarte largement vers l'est, et se recourbe en fer à cheval sur la rive roumaine. Au creux de cette courbe se trouve l'île des Corbeaux, où une guerre entre les Russes et les Turcs aurait laissé autrefois, disent les indigènes, assez de cadavres pour suffire trois ans à la pâture des corbeaux.

Une clameur prolongée perce le silence du crépuscule. Sur la rive gauche de blanches maisonnettes surgissent, parmi les arbres. Les troupeaux descendent à l'abreuvoir. Devant le poste de Hinova, notre garde-frontière, l'arme à l'épaule, semble une statue de bronze. Les vergers qui entourent le village se reflètent dans les flots. Le balancier d'un puits rustique s'éleve et s'abaisse comme une cigogne en train de boire. L'horizon s'élargit de plus en plus. L'œil pénètre aux profondeurs des montagnes roumaines, au long de cette bande couleur de fumée, tracée par le «Rempart de Trajan» qui prend naissance à côté de Hinova, et coupant à l'est, à travers la colline de Stirmina, et les vignobles d'Orevitza, s'enfonce, après avoir dépassé Padina, jusqu'au cœur de l'Olténie. Le soleil s'est couché. L'air a une odeur de terre brûlée qu'une ondée vient d'arroser. De

blanches routes qui dévalent du village, relient la vie terrienne au chemin mouvant des eaux. Les arbres, les maisons s'enfuient, s'effacent sur notre passage, comme des visions. L'enchantement nocturne s'épand sur toute chose, et les bruits de la terre s'apaisent. Les rives se rapprochent comme pour chuchoter entre elles. Sur le marbre bleui de l'eau, la lune tamise une poussière argentée. Toute chose semble sur le point de passer du monde de la réalité, à celui des contes merveilleux.



4. Le grand Ostrov. Ruines

C'est la nuit : une nuit chaude, profonde, tranquille. On n'entend que le souffle puissant de la machine, et le frôlement assoupi de l'eau. Les lumières attardées dans les villages clignotent comme des vers luisants, à travers les branches des arbres Nous longeons le grand Ostrov. Sous la clarté lunaire, le clocher de l'église, le village, les vignes, la forêt, tout prend l'aspect fantastique des choses vues en rêve.

Savent-ils seulement, les paisibles habitants de cet îlot, de quelles époques de tourmente datent ces murs écroulés, ces remblais de terre, et les quatre remparts qui se trouvent à proximité du village ? Se doutent-ils jamais que sur les monnaies qu'ils déterrent en fouillant le sol de leur vigne et de leur champ, ils contemplent l'image d'un empereur romain ; et que sous les antiques ruines où ils font sécher leurs filets au soleil, dorment tant de précieux souvenirs du passé de leur race !

Depuis Sévérine jusque passé Galatz, presque toutes les villes — ainsi que les villages — des bords du Danube sont bâ-

ties sur ces ruines sacrées, — murs écroulés, monceaux de plâtras,—restes de ce vaste et glorieux empire, dont les légions ont bouleversé les rivages des mers et les cavernes des monts, en ébranlant la terre, au galop de leurs chevaux. Les paysans riverains du Danube — laboureurs, pêcheurs, vanniers— assurent les fondements de leurs maisons à l'aide de briques tirées des anciennes constructions romaines, — admirable symbole de l'épanouissement actuel du royaume de Roumanie, rejeton né sur des ruines de la plus belle et la plus florissante des provinces romaines d'il y a environ deux mille ans.

---

5. A Calafate

En aval de Grouia, en face du village de Pristol, une étincelante lame d'acier pénètre dans la rive droite. C'est une petite rivière, le Timocou. La Serbie reste en arrière, à l'occident. A partir d'ici, le Danube offre à nos yeux une nouvelle voisine, la Bulgarie. Sur une étendue de quarante kilomètres, les rives sablonnenses dé-

vient vers l'est, jusqu'au village de Tchétatea, où, encore une fois, se dessine, dans la rive gauche, une large courbe, creusée par les flots, jusqu'à la plaine de Maglavit.

C'est la mi-nuit. De pâles lueurs tremblantes clignotent sur les deux rives, comme des yeux ensommeillés. Un long mu-



gissement sonore réveille dans les îlots, les échos des forêts: le bateau stoppe à Calafate. La ville dort, veillée par le clair de lune; les maisons, étagées sur le coteau qui dévale vers le Danube, étendent leurs ombres noires sur ses rues larges, silencieuses, désertes. Port de céréales en temps de paix, citadelle en temps de guerre, Calafate a, depuis longtemps, inscrit dans l'histoire de

notre pays, ses titres de gloire et de souffrance. On distingue encore aujourd'hui, sur les murailles des vieilles maisons, les traces des bombes ennemies; ainsi se gravent sur les membres des vieux troupiers, les marques de leurs vaillants corps-à-corps avec la mort. C'est sur cette ville qu'éclatèrent les premiers obus turcs, au printemps de l'année 1877, alors que la guerre n'était pas encore ouverte, et que la Roumanie, tranquille devant l'orage qui s'annonçait, ne faisait encore qu'assurer la défense de ses frontières danubiennes. Mais à la voix des canons de Vidine, comme aux accents d'une chanson légendaire, évocatrice de grandioses souvenirs, un profond désir de combats et de victoires tressaillit au cœur des soldats campés devant Calafate. Le jour du 15 Mai, pendant que les deux citadelles essayaient leurs forces, en s'envoyant des bombes par dessus les flots indifférents du Danube, un obus vint tomber et éclater à quelques pas du Prince Carol. «Hourrah!» cria joyeux le jeune voévode, élevant son képi en l'air, un «hourrah» formidable, plus retentissant que le grondement des canons jaillit de toutes ces poitrines de soldats, tandis que les musi-

ques du régiment entonnaient l'hymne national. C'est ainsi que saluaient l'ouverture de la guerre, ces troupes qui, huit mois plus tard, après des miracles de bravoure, devaient entrer victorieuses dans l'antique citadelle, si pressée de leur lancer les premières bombes, et qu'aujourd'hui contemple triomphant l'aigle de bronze qui plane au sommet du monument de l'Indépendance, élevé, en mémoire de ce jour, au centre de la ville de Calafate.

---

6. Dessa ◇ ◇ ◇

Le bateau glisse entre les rives plates, ombragées de saulaies. Le clair de lune se brise aux crêtes des flots; çà et la sur le miroir de l'eau, tremblent des gouttes de lumière. A partir de Calafate, le Danube s'écarte vers l'ouest, découpant une courbe profonde dans la terre bulgare, jusqu'en face du village de Dessa, d'où il reprend sa marche vers l'est. Des mamelons arrondis, espacés, sont rangés en file, comme des sentinelles, au large du vaste horizon. La nuit est limpide et claire, et

tant de calme flotte dans l'air, que les feuilles immobiles des saules semblent pétrifiées par un sortilège. C'est ici, parmi les collines boisées de Dessa, qu'ont déployé leurs tentes, pendant l'été de l'année 1877, les escadrons de l'Olténie, dans l'attente de la guerre imminente. Jamais on n'aurait pu trouver lieu plus propice à inspirer l'héroïsme aux âmes de ces hommes qui devaient, deux mois plus tard, s'élancer poitrine nue dans le feu et la grêle de balles, pour la délivrance et la grandeur de leur patrie : En bas, près du village, les ruines d'une forteresse romaine leur racontait l'illustre origine de leur race, tandis qu'en face d'eux, derrière les bois de peupliers et de saules des bords du Danube, s'étendait la plaine, où, trois cents ans auparavant, Michel-le-Brave, ayant brisé les flots des armées turques, et, tel un ouragan impétueux, dispersé les drapeaux verts qui flottaient sur la terre de ses pères, allait chassant devant lui, jusqu'au fond des Gorges des Balkans, la traînée sanglante des turbans en lambeaux.

---

7. L'embouchure du Jïou.

Békéte. Tehéléi.

C'est le point du jour. Les brumes du Danube cachent la vue des rives. Les regards se fatiguent à chercher vainement un point d'appui, derrière l'horizon borné par les flots, — on croirait voguer au large de la mer.

Mais voici qu'à l'orient un coin de la rive s'éclaire, et que s'épand alentour une auréole de lumière blanchâtre. Le brouillard se déchire en traînées argentées. Lentement, d'un côté et de l'autre, se déploient les berges penchées sous les forêts de saules. Des essaims de canards sauvages battent des ailes, au dessus de l'eau, lourdement.

Un ruban d'acier, étincelant sous le soleil, coupe les champs, à gauche. C'est le Jïou, l'espiègle enfant des montagnes, qui roule ses ondes limpides à travers les plaines de l'Olténie, s'abîme en mugissant dans la cascade de Zaval, et de là, abandonnant son lit embourbé de sable, s'en creuse un nouveau, jusqu'en face de l'île

Copanitza, où il se perd et s'engloutit dans les eaux troubles du Danube.

Nous approchons de Békéte.

Les claires maisonnettes blanches du village apparaissent, l'une après l'autre, derrière le rideau de saules. Elles semblent fuir le bord de l'eau, chassées par le souvenir des combats, encore épouvantées par ce vent de mort qui si souvent a jeté, d'une rive à l'aute, comme un pont de mitraille. En face, sur la rive droite, est située Rahova — port bulgare — autrefois citadelle turque, dont les murs, à deux reprises, virent flotter victorieux, les drapeaux des combattants roumains: sous Michel-le-Brave, en 1595, et sous le Prince Carol, en 1877.

Les rayons du soleil, obliques, éparpillent des écailles d'or sur les rides mouvantes de l'eau. Le bateau laisse derrière lui une traînée d'écume glauque. La rive gauche s'aplatit, ouvrant à nos yeux une vue profonde sur les plaines de Romanatzi. Voici le scintillant et vaste lac du Potel, renommé pour le nombre et la variété de ses poissons. Voici Tchéléi, l'ancienne *Malva*, capitale de la *Dacie Malvense*. C'est ici que se trouvent les ruines de la ville la plus grande et la plus importante de la pé-

riode Thracique ; sous ces murs en décombres sont enterrés les langes de l'enfance de notre peuple. Des vases, des statues, des monnaies romaines, trouvées dans les jachères de Malva, viennent dissiper les brouillards des temps, et tramer sous nos yeux, à l'aide de leurs précieux témoignages, les commencements de l'histoire de notre race. Ici, à Tchéléi, sont encore visibles les restes du pont construit sur le Danube par Constantin-le-Grand, pour relier la Dacie à la Moesie. C'est de la vallée de Malva que part «la route de Trajan», large chaussée pavée qui s'enfonce dans les montagnes après avoir traversé Romula. Le long de cette antique route, content les paysans de Tchéléi, cheminait autrefois, depuis le Danube jusqu'aux montagnes, le «*Prince de la Rosée*» par les nuits de lune claire. Or, il advint une fois, comme il descendait vers la plaine, que l'aube le surprit à la place même où se trouve aujourd'hui le village de Potopine ; alors—dit la légende—le soleil, qui depuis longtemps le cherchait, n'eut qu'à étendre vers lui un de ses rayons, pour le boire d'une seule gorgée. Après quoi les géants, qui régnaient à Malva se mirent en route comme un vol de cigognes,

et s'en allèrent vers d'autres mystérieuses contrées, tandis que derrière eux s'écroulaient d'eux-mêmes les murs de la cité,— et tout fut anéanti comme si rien n'avait jamais existé.

Qui sait si dans cette fiction populaire ne revit pas un écho affaibli des invasions dévastatrices devant lesquelles l'empereur Aurélien, fragile «Prince de la Rosée», dut trouver plus prudent de retirer ses légions hors de la Dacie.

---

8. Silichtioara.

Les bois de saules recommencent à vêtir les berges du fleuve, jusqu'ici découvertes. A gauche, sur une verdoyante terrasse, on voit se dessiner les rails du chemin de fer ; plus loin, une église dresse au-dessus des arbres ses hautes coupoles étincelantes. Nous voici devant la ville de Corabia, sentinelle danubienne postée entre les collines boisées—port important qu'une voie ferrée relie au cœur du pays. Un peu en aval se trouve le village de Silichtioara, où fut jeté sur le Danube, le pont flottant par lequel

l'armée roumaine pénétra dans les plaines bulgares, le 20 Août, 1877. Grand et à jamais digne de mémoire, restera ce moment dans la vie de notre nation. Solennelles et pleines d'une mâle décision étaient les figures hâlées des soldats, rangés droits, épaule contre épaule, sur la plaine de Silichtioara. Ils sentaient bien qu'en cette minute, les regards attentifs et confiants de tout un peuple étaient fixés sur eux. Ils savaient que dans les plis de leurs drapeaux, ils portaient la gloire d'une nation, et son angoisse et son espoir.

Un peuple nombreux, venu de toutes parts, et des prêtres de village, et des notables de Bucarest, étaient accourus en cette plaine pour les voir et pour les bénir. Le Prince Carol, parcourant à cheval les rangs des soldats, embrassait d'un regard d'aigle ses troupes bien aimées:

«Nous recommençons aujourd'hui les glorieux combats de nos ancêtres» dit à son armée son Prince et Capitaine, brandissant vers l'orient l'épée des antiques Voévodes légendaires.

«Faites donc une fois de plus que l'étendard roumain flotte avec gloire, sur le champ de bataille où, pendant des siècles,

vos aïeux furent les défenseurs de la foi et de la liberté.

«En avant donc, soldats roumains, marchez avec vaillance; et le jour est proche où vous rentrerez, couverts des applaudissements de toute la nation, dans vos foyers, dans votre pays, libre enfin, grâce à vos efforts!»

Un hourrah formidable, retentissant, s'échappe des milliers de poitrines. Et le pont est noir de joyeux soldats qui, leur Prince à leur tête, marchent en chantant vers les plaines de la mort; ils vont montrer au monde une fois de plus, l'impérissable vertu de la Roumanie, et ses droits sacrés à la vie et à la liberté. Depuis quand le Danube n'avait plus vu flotter au dessus de ses ondes, les drapeaux de cette nation! Le vieux fleuve tressaille aux chants des soldats, comme un tendre père à la voix du plus aimé, de l'élu parmi les enfants. La foule les suit d'un long regard ému, jusqu'au moment où l'on ne voit plus rien qu'un obscur nuage de poussière — symbole de l'angoisse qui en cette heure, voilait les destinées du pays.

---

9. Islaz ◇ ◇ ◇

Le soleil est haut. Tout le ciel est d'un bleu éclatant. Les îlots — jardins flottants — reflètent dans les ondes leurs saules argentés.

Des prairies, montent des sons de clarines, et de flûtes modulant des *doïné*[1]. L'air tiède fleure une douce odeur de mélilot et de foin Sur les collines, au loin, les étroites bandes de terre ensemencée semblent des tapis étalés au soleil. Le long de la rive gauche s'enchaînent les villages à la file; — maisonnettes blotties à l'ombre, chaumières aux toits de roseaux, ayant toutes un air d'humilité, de crainte, comme si elles étaient prêtes à prendre la fuite. Rien de l'imposante grandeur des châteaux des bords du Rhin. C'est que là-bas, des siècles de paix et de sécurité ont permis à l'homme d'attacher sa vie, ainsi que celle de ses descendants, à un même foyer, à un même coin de terre, tandis que la vallée du Danube a sans cesse été ravagée par les guerres et les invasions des bar-

---

1) Doïne = chanson populaire.

bares. Pendant des centaines d'années, des ouragans de races affamées et dévastatrices ont fait rage dans ces contrées; et sur leur passage, seuls des monceaux de cendres marquaient encore la place où s'élevaient les villages et les fermes. Qui aurait pu songer à bâtir d'impérissables édifices, sur une terre aussi incertaine du lendemain ? C'est aujourd'hui, à peine, qu'une vie stable commence à s'instaurer au long de ce littoral Danubien, si souvent éprouvé, tant par le feu que par l'eau, et par l'enlisement des vagues mouvantes de sable poussé par les vents.

Nous passons devant Islaz, grand et beau village, presque un bourg, situé au point où l'Olt se jette dans le Danube. C'est ici que se fit la bénédiction des drapeaux à la Révolution de 1848. C'est ici que se réunirent d'abord, pour haranguer le peuple, les chefs de ce mouvement: Eliadé, Maghérou, Tell, et les frères Golescou. Hors de la ville, dans la plaine de Trajan, nommée depuis «Plaine de la Régénération», on voyait briller sur l'autel entouré de cierges allumés, la Croix et l'Evangile — symboles de sacrifice et de rédemption. Le peuple agenouillé, les chants des prêtres couverts

de leurs vêtements sacerdotaux, la clarté tremblante des cierges brûlant au grand jour, le tintement des encensoirs dont la fumée montait vers le ciel, tout contribuait à prêter à cette heure une grandeur étrangement émouvante et sacrée. Les cœurs battaient plus fort: un sentiment nouveau, élevé, fait de piété et de foi, pénétrait cette foule. Tous se sentaient meilleurs, plus forts, prêts à tous les sacrifices, fraternellement unis dans une même pensée. Un soleil nouveau s'était levé au ciel en cette journée du 9 Juin. Belles et inoubliables furent les paroles inspirées que prononça alors, dans le pieux silence du peuple, le Pope Chapka, de Tchélei.

«Dieu de puissance et de justice, vois ton peuple agenouillé devant ton Evangile et ta Croix. Il ne demande rien d'autre que ta justice: écoute sa prière, et que ta bénédiction lui soit accordée. Donne la force à son bras, et tes ennemis périront. Verse dans son sein le courage; dans son cœur la confiance, et dans son esprit la droiture. Dieu de lumière! Toi qui fis autrefois surgir dans le désert la colonne de feu marchant devant Moise, ordonne encore une fois à ton ange de descendre par-

mi nous, et de nous guider dans ta voie. Du haut des cieux, bénis nos étendards, couronnés de la croix de Ton Fils; fais-les se déployer sur la voie de la justice et de la gloire.»

Le nom de ce prêtre au grand cœur, enflammé d'amour pour sa patrie, est resté lié au mouvement régénérateur de 1848, et les paysans d'Islaz le nomment volontiers dans leurs chansons :

«Longue vie au Pope Schapka
Qui des corvées nous délivra:
Longue vie aux Goleschti tous trois,
Qui à chacun donnèrent un toit!».

De même est resté à jamais lié aux victoires de Michel-le-Brave, le nom d'un autre prêtre de l'Olténie, le Pope Stoïca de Farcache, que le peuple chante aussi :

«Dans la vigne chante une alouette;
J'ai cru qu'elle a chanté pour moi,
Mais elle chante pour le pope Farcache,
Celui qui fait des sauts de sept pas,
Et qui, sortant de dire sa messe
Occit les Turcs par mille et cents».

Et dans tous les grands moments de

danger, et tous les évènements marquants de l'histoire de notre peuple, nous trouvons invariable ce mélange du temporel et du spirituel — l'immuable et profonde union entre l'épée et la croix.

---

10. Tournou-Magourélé

Ici commencent à se déployer les riches champs de blé, les infinis guérets de Téléorman, une des régions les plus fécondes du pays. Une brise légère souffle à peine au-dessus des blés mûrs. La vaste forêt d'épis ondoie en vagues étincelantes. Au midi, sous un fourré de saules, apparaît l'Olt, Il avance lentement, lourd, silencieux. Arrivé devant le Danube, il se divise en deux bras, comme s'il voulait encore un instant s'appuyer contre la poitrine du dernier îlot, avant de se jeter dans le grand fleuve. De l'autre côté accourt l'Osma, venant des forêts des Balkans. On a l'illusion, à ce carrefour de fleuves, que l'Olt, après avoir vaillamment fendu les on des impétueuses du Danube, pénètre jusqu'à l'autre bord, au rivage pierreux de

la Bulgarie, pour y continuer sa route en longeant les murs de Nicopolis.

Nous voici en face du port de Tournou-Magourélé. La ville est placée un peu en retraite, sur la terrasse étalée entre le Danube et l'Olt. Dans cette prairie s'élevait autrefois l'ancienne ville de Turris, d'où l'on transportait, en remontant le cours de l'Olt, les vivres destinées à l'armée que le vainqueur de la Dacie avait déployée au-delà du rempart des Carpathes De cette Tour de Trajan, il ne subsiste aujourd'hui qu'un monceau de terre. C'est par ici que s'ouvrirent un gué les armées turques, dont la marée engloutissante vint se heurter, pendant des siècles, comme à un mur inébranlable, contre les poitrines endurcies des Roumains. Ces lieux ont contemplé dans leurs combats, les plus grands et les plus glorieux de nos voévodes: Mirtcha-le-Grand, Vlad-Tzépesch, Radou-d'Afoumatz, et Michel-le-Brave, lequel attendait que l'hiver lui eût jeté un pont de glace sur le Danube, pour fondre comme un ouragan sur les troupes musulmanes: après quoi, ayant bouleversé l'ennemi plutôt par la fougue que par la force, il lui restait à prendre et à assujettir toutes les

forteresses turques depuis les marécages de l'Osma jusqu'aux flots de la mer. Et c'est encore par ici, par ces routes si souvent arrosées de sang que voilà aujourd'hui vingt-cinq ans, sont revenues des plaines bulgares, nos troupes victorieuses. Les rangs étaient éclaircis, et criblés de balles étaient les drapeaux; mais sur les faces hâves et pous sièreuses de ces braves qui avaient vu la mort de si près, brillait comme une lumière divine; tout le monde sur leur passage, se découvrait respectueusement, des balcons, le long des rues, les fleurs pleuvaient sur eux; et tous les yeux, en les regardant, se mouillaient de larmes: larmes d'amour, de reconnaissance, d'admiration. Car ils rapportaient avec eux, des redoutes de Grivitza et de Plevna, les trophées les plus grandioses et les plus précieux dont se soit jamais enorgueilli une armée victorieuse: la gloire et l'indépendance de la patrie.

---

11. Zimnitcha

Il fait chaud — l'air brûle, d'une lourdeur accablante L'hélice du bateau vanne des pierres précieuses, sous l'ardeur du soleil. Les rives verdoyantes s'enfuient derrière nous, les îlots semblent tourner sur place. En face de l'île de Berzina, s'étale sur la rive gauche le grand étang de Souhaia, qui part des fourrés de joncs du village de Vînatorii, et s'étend sur une longueur de plus de vingt kilomètres, jusqu'au plateau où s'élève la ville de Zimnitcha, — ancien et riche dépôt de céréales — capitale du district de Téléorman, il y a soixante ans, alors qu'on avait décrété, pour la défense du pays et la sûreté des quarantaines, que les villes des bords du Danube serviraient de résidence à l'administration départementale.

Dans la plaine qui se déploie vers l'Est, jusqu'à Rousca-Lounga, se trouvait autrefois l'ancienne citadelle de Zimnitcha, dont on ne voit plus aujourd'hui que les retranchements. On y trouve enterrés des fragments d'os, des urnes de terre remplies de cendre, des bijoux et des débris d'or-

nements féminins, du temps des Daces. Cet endroit — le plus important cimetière antique qu'on ait découvert chez nous, est encore aujourd'hui appelé par les paysans : «Le champ des Morts». Plus loin, sur les collines aux pentes douces, au long des rivages, s'étalent au soleil des champs de blé et de lin bleu.

Sur la rive droite, haute, escarpée et sèche, c'est Sistov, petit port bulgare. De vieilles petites maisons, s'appuyant les unes aux autres, et de guingois sous leurs toits de tuiles, ont l'air de vieillards qui se racontent des aventures pleines de tristesse et d'épouvante. Le Danube s'élargit. A gauche, la rive s'abaisse, ouvrant un horizon infini sur les plaines et les pâturages du district de Vlaschka. Les villages ont fui devant les inondations, pour s'établir sur les collines éloignées. Les eaux fument de chaleur. Des sombres fourrés de saules s'envolent les poules d'eau et les oies sauvages, attirées par le soleil. Bécassines aux tons bleuâtres, et bécasses au bec long et mince, se promènent sans crainte autour du bateau. Lentement, au dessus de nos têtes, les pélicans goîtreux battent des ailes. Devant nous, dans le lointain, s'estompent entre le ciel

et l'eau, les minarets de Roustchouk — autrefois citadelle turque; aujourd'hui, importante ville bulgare, qui empiète sur le Danube par une étroite langue de terrain.

---

12. Giourgiou. Calougaréni.

Nous voici devant la ville de Giourgiou. Les rives s'élargissent. Des hautes cheminées d'usine s'échappent en bouillonnant des volutes de fumée noire qui se dissipent mollement à l'horizon illimité. Le Danube large, calme, prend l'aspect d'un beau lac que dorent les rayons du soleil. Une plaine unie, verdoyante surgit au milieu de l'eau: c'est l'îlot de Saint-Georges, où s'élevait autrefois un imposant château construit par les gênois, les maîtres de la mer il y a mille ans. En face de cet îlot, s'étend sur la plaine de gauche la ville de Giourgiou — sentinelle de la capitale postée sur le Danube—l'ancienne citadelle, si souvent bouleversée, qui fut assujettie tantôt par les Roumains et tantôt par les Turcs, vaincue et mise en flammes tantôt

par les uns et tantôt par les autres, et qui, jusqu'au début de ce siècle, ne put savoir quel Dieu prier, à qui ni en quelle langue redire ses souffrances... Quatorze fois en cinq cents ans, elle a vu ses églises transformées en mosquées; et les chrétiens devaient se cacher dans les caves pour prier selon leur foi.

C'est ici que voilà trois cents ans s'est fait construire un pont sur le Danube le vieux, l'invincible Sinan-Pacha, effroi de la chrétienté. Il s'avançait en grande pompe, et suivi d'une armée innombrable; car il avait décidé de détruire, une fois pour toutes, les digues roumaines du pied des Carpathes, cette nichée de héros qui depuis si longtemps, se tenaient, vigilantes sentinelles, aux portes de l'Europe occidentale, et empêchaient la puissance du croissant d'étendre plus loin ses flots envahisseurs. Mais en ces temps-là, pour le bonheur de notre nation, régnait sur la terre roumaine Michel-le-Brave, l'une des figures les plus héroïques de l'histoire de l'humanité. Or donc, ayant vu le déluge de troupes qui s'avançait contre lui, et s'étant dit qu'une bataille rangée était impossible, il se retira à quelques heures de Giourgiou, dans la

vallée du Néajlov, au lieu nommé «*le gué de Calougaréni*». La route de Bucarest passait, en ce point entre deux collines revêtues de forêts. La vallée était étroite et marécageuse; à l'entrée se trouvait un pont de bois d'une certaine longueur, qui passait par-dessus les bourbiers du Néajlov. Michel franchit ce pont, et s'établit dans le défilé comme dans une citadelle. Peu nombreux étaient ses soldats, mais vaillants, éprouvés dans les combats, brûlants d'amour pour leur patrie, et tous décidés à vendre chèrement leur vie. Distribués en troupes de mille hommes, ils attendaient l'ennemi, tout en calculant leurs coups prochains. Le quatrième jour, vers l'heure de midi, les veilleurs postés sur les collines aperçurent du côté de Giourgiou, un grand nuage de poussière qui obscurcissait l'horizon. A la tombée du soir, l'armée du grand vizir, dix fois plus nombreuse que celle de Michel, était rangée à l'issue du gué, à l'autre bout du pont. Embusqués dans les profondeurs des forêts, les Roumains mesuraient l'ennemi qu'ils auraient à affronter le lendemain. Ils passèrent la nuit en devisant autour du feu.

A la fine pointe du jour, tous étaient

debout, impatients, prêts pour le combat. La grandeur même du danger les aiguillonnait. Michel se promenait parmi eux. Son regard et ses paroles inspiraient la confiance aux âmes, la vigueur aux bras. «Courage, mes enfants! ne perdez pas un seul coup! Songez que de votre bravoure dépendent aujourd'hui les destinées du pays, la gloire et l'avenir de notre race!»...

Terrible fut le combat, et que de sang fut versé avant que soit décidée la victoire de cette journée! Trois fois se heurtèrent les deux armées, de plus en plus emportées et furieuses. Trois fois les intrépides colonnes de Michel se ruent de l'autre côté du pont et se taillent un chemin à coup de glaive, à travers les masses profondes et épaisses de Sinan. Cependant, étouffés par l'écrasante multitude de l'ennemi qui semble augmenter à mesure qu'on l'abat, les Roumains se retirent, sans hâte et en bon ordre, jusqu'au défilé où les Turcs n'osent pas encore pénétrer. Le soleil descend vers l'occident. On voit, à travers les arbres, des soldats bander hâtivement leurs blessures, impatients de courir faire à leur patrie le sacrifice de leur dernière goutte

de sang. Mais dans la vallée les turbans fourmillent. Sinan se prépare à traverser le pont, et à s'avancer avec son armée entière. C'est l'instant d'angoisse suprême. Mais voici qu'en cette heure, arrive au camp roumain une troupe de trois cents fusiliers venus de l'Ardéal. Cet auxiliaire, survenu au bon moment, est accueilli comme un présage divin. Maintenant, il n'y a plus une seconde à perdre. Michel reforme rapidement ses rangs, se met à la tête de ses cavaliers, saisit une hache aux mains d'un soldat, et, se signant, éperonne son cheval. Un long frémissement, comme une rafale soudaine, ébranle alors la forêt. Les Turcs avaient eu le temps de faire passer le pont à leurs premières colonnes. Michel s'élance, intrépide, dans les rangs ennemis, et tournoyant sur lui-même, s'ouvre à l'aide de son bras et de sa monture, un passage à travers la multitude épouvantée; d'un seul de ses fameux coups de gaucher, il tranche la tête de Caraïman-Pacha, et disperse, suivi des siens, les lignes ennemies rompues et déroutées par l'impétuosité de l'attaque. Sinan, bouillant de fureur, met en mouvement le gros de son armée et franchit enfin le pont. Michel feint de reculer,

et le laisse s'avancer quelque peu dans le défilé, où l'ennemi, ne pouvant se déployer, n'est plus aussi dangereux. Les Turcs sont près de se croire vainqueurs, lorsqu'ils se voient tout-à-coup heurtés de face par l'armée enflammée de Michel. La violence et surtout la rapidité de cet assaut inattendu les arrête sur place; les coups qui pleuvent comme grêle, les aveuglent. Les cris des premiers rangs portent la terreur dans les âmes de ceux qui viennent derrière. Le massacre s'acharne, devient un corps-à-corps effréné. Les yeux lancent des étincelles, et de part et d'autre, les cœurs s'exaspèrent. Le foudroyant Voévode s'enfonce au cœur de la mêlée, laissant sur son passage une traînée de cadavres; ses soldats, quand leur épée se brise, frappent à mort avec les tronçons. Ils avancent sans répit, brisant rang sur rang, semant l'épouvante et la déroute dans l'armée païenne qui commence à reculer et à se débander. Les dernières lignes, se voyant refoulées vers le pont, prennent la fuite. Sinan s'élance pour les rallier: Il hurle, il blasphème et cogne sur les lâches avec sa massue de fer. Mais le cri de la mort résonne plus haut que sa voix. L'armée du vizir est en

pleine débâcle, comme sous la ruée d'un ouragan. Les Roumains frappent à l'aveuglette; crânes et côtes défoncés craquent écrasés sous les pieds des chevaux. Les troupes, affollées de terreur, cherchent à se sauver par la fuite, les lâches entraînant les héros. Au pont s'écrasent pour passer à la fois, hommes, canons et chevaux. Le tumulte et la mêlée sont tels, qu'on ne sait plus de quel côté courir. Tout le monde commande, personne n'obéit. Les uns meurent, étouffés par la bousculade, d'autres se précipitent dans le marécage. Sinan, culbuté, tombe à bas du pont et se brise les dents, — un de ses soldats lui sauve la vie en l'emportant sur son dos. Soldats et pachas fuient tous ensemble, laissant armes et drapeaux aux mains des Roumains, qui les pourchassent en cognant ferme sur les fuyards, — jusqu'à ce que la nuit vienne étendre la protection de ses ténèbres sur les derniers débris de la grande armée de Sinan. Michel s'en retourne chargé de trophées. Les étoiles scintillent au dessus des mares de sang. Le vieux, le sanguinaire vizir se lamente sous sa tente, en lacérant ses vêtements. Affollé, n'y comprenant plus rien, hébété de douleur, il

gémit en branlant la tête; Allah! allah!... et tandis que ses spahis, encore tremblants, sont tapis dans les bruyères, du camp des Roumains, s'élèvent dans le silence de la nuit, des chants victorieux.

---

13. Entre nos rives.

A partir de Giourgiou, nous descendons le cours du fleuve, parmi une large allée de saules. Le Danube se creuse un lit tout droit, pareil à un canal. Tout contre les rives se meuvent lentement de lourds radeaux chargés de bois de charpente. Des nuages blancs, déchiquetés, flottent dans le bleu du ciel. Le crépuscule tombe. A gauche, dans le rideau de saules, s'ouvre comme un portail par où s'avance, tranquille, l'Argesch. Ici, à cet angle de rencontre des cours d'eau, s'élève, sur les ruines de «Constantiola»—l'ancienne citadelle construite par Constantin-le-Grand— la petite ville d'Olténitza, port de commerce du district d'Ilfov. Les rives commencent à s'aplanir. D'un côté et de l'autre, le sol s'étale désert et uni, comme une nappe d'eau.

Au loin, vers le midi les pics des Balkans s'estompent dans une lumière rougeâtre. Nous faisons halte un moment à Silistra, port bulgare. A partir d'ici, depuis l'ancien fort d'Arab-Tabia, les deux rives nous sont également chères. A droite, commencent à se déployer les plaines ondulées de la Dobrodja; à gauche, la steppe infinie du Ba-



ragan, qui a vu Alexandre de Macédoine poussant ses phalanges à la poursuite des Gètes épouvantés, et Mirtchea-le-Grand, le vainqueur de Rovine, chassant hors des frontières roumaines l'armée en déroute du présomptueux Sultan Bayazet-l'Eclair. C'est d'ici que part le plus grand bras du Danube — le canal de Bortscha — qui passe

devant la ville de Calarasch, prend ensuite vers le nord, et coule, sur une longueur de de cent kilomètres, entre le désert à jamais assoiffé du Baragan, et les pâturages humides de l'île de Balta.

La nuit descend, silencieuse, vaste, solennelle. Innombrables, les étoiles s'allument au fond de l'eau et tremblent sur les vagues. Sous la caresse mystérieuse de la lune, le Danube, couché parmi les forêts, le Danube semble rêver.

Que de choses, Seigneur, notre Danube a vues, et que de choses il sait ! S'il pouvait seulement les raconter toutes ! Déjà dans les temps indéchiffrés, alors que la terre n'avait pas encore parqué ses nations dans des frontières définies, les peuples accouraient en essaims vers ses rives alléchantes. Et pas de puissant empereur que n'ait poussé ici ses rêves de conquête. Pas un coin de terre où n'aient pénétré la renommée du «bel Ister» et les merveilleuses légendes de ce fleuve enchanteur, que tant de tribus invoquaient dans leurs prières, et dont les flots, — dit Sophocle — avaient, selon la croyance des anciens, le don de laver de tout péché ceux qui s'y baignaient. Au long de ce torrent grandiose, qui coupe

l'Europe en deux, s'écoula le déluge des barbares, les hordes sauvages venues des déserts du nord et du levant; — d'anciens peuples ont disparu tandis que d'autres poussaient des rejetons et s'élevaient sur leurs débris, — et de toutes les parties du monde, les rois ont précipité ici leurs troupes belliqueuses, dont les exploits firent poindre et s'ébaucher les plus grands évènements de l'histoire de l'humanité. On demeure stupéfait à revoir en pensée combien de peuples se sont rués sur les rives du Danube, et combien de fronts couronnés se sont mirés dans ses flots, depuis Darius jusqu'au Prince Carol!

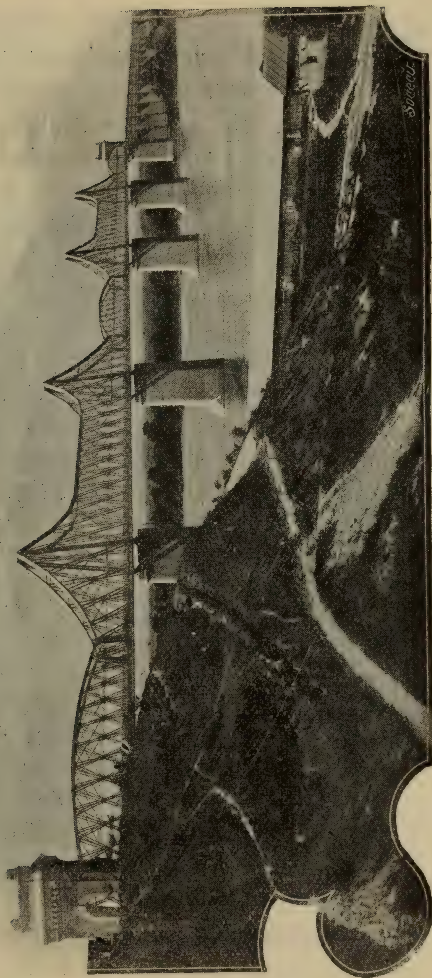
Au cours de sa route, longue de trois mille kilomètres, le Danube arrose trois empires, six royaumes, et deux principautés; il donne la vie à trente villes, dont trois capitales; il absorbe cent vingt rivières, perce deux chaînes de montagnes, et dans sa marche triomphale vers la mer, il entend chanter sa gloire en six langues; mais la *doïna*, l'émouvante et profonde *doïna roumaine* le ravit à un tel point, qu'il cède à ce pays la plus belle et la plus riche moitié du domaine de ses flots. Et jamais on n'eût pu rêver un don plus

précieux et plus bienfaisant pour notre patrie, cette terre toujours convoitée par de puissants voisins, ce but de tant de rêves accapareurs, cette princesse de contes de fées—«Iléana Cosinzéana»—placée par le sort sur le chemin des fougueux dragons amoureux de sa beauté : Le Danube est la ceinture magique qui étreint le noble corps de cette vierge, et pétrifie subitement les bras ennemis tendus pour le saisir.

---

14. Le pont sur le Danube.

Nous approchons de Tchernavoda. Devant nous se dresse, blanc, éblouissant, sous la clarté de la lune, le pont «Carol Ier». Dans le calme de la nuit, sous le ciel étoilé et limpide, la puissance et la beauté de cette forme tangible du génie roumain nous donnent l'illusion d'être dans un monde de merveilles, devant un de ces ponts magiques «en argent fin» dont nous parlaient les contes de notre enfance. Les culées en pierre de taille sont si distantes les unes des autres, et d'une telle hauteur



Pont «Carol I».

que tout le gigantesque entrelacs de fer semble flotter en l'air, léger comme une dentelle. Désormais sont réunies à jamais les deux rives, sous la maîtrise de l'immortel arc de triomphe consacré au vieux Danube par ce peuple qui, tant de siècles, a lutté ensemble avec lui, et tant de fois a mêlé son sang à ses ondes, pour sauvegarder la civilisation occidentale. La Dobrodja, notre antique Dobrodja dont le sol est un inépuisable trésor de souvenirs historiques, s'éveille à une vie nouvelle, après un sommeil de cinq cents ans sous le joug étranger. Un prince est venu, aussi brave que ce Mirtcha, qui en fit autrefois la couquête; il est venu, et d'un coup d'épée, a brisé sa châine d'esclavage. Aujourd'hui, la Roumanie étend vers elle, par dessus les flots du Danube, de puissants bras de fer, et la pressant, pleine d'amour, sur son sein, elle regarde, fière et confiante, larges ouvertes devant elle les portes de l'Orient et la route infinie des mers.

Nous nous arrêtons quelques minutes à Tchernavoda, port situé dans l'échancrure de la rive droite, au bord de cet antique lit par où, il y a mille ans, le Danube se creusait une route plus courte vers la mer.



Extremité du Pont dans la Dobrodja

La nuit est si lumineuse qu'on dirait le plein jour. Etincelants, silencieux, les flots se poussent l'un l'autre doucement. Au-dessus d'eux, la voie lactée « le chemin de Trajan» comme dit le peuple, blanche, éclaboussée d'étoiles, semble un reflet du Danube sur le ciel. De sur le pont du bateau je regarde rêveur en arrière, vers le soldat de bronze, gardien éternel du pont, du côté de la mer.

Entre les deux rives, au-dessus du vieux fleuve, les hardies arcades de fer s'éploient comme des ailes gigantesques prêtes à un vol triomphant, qui semble figurer à notre imagination l'élan et les espérances de notre patrie.

---

15. Braila

Le jour commence à poindre. Les arbres percent le rideau de brume, la terre surgit hors de ses langes et déploie des horizons de plus en plus limpides, de plus en plus vastes. Devant le port de Hirschova, situé sur la rive droite, au pied d'une colline, viennent

se confondre les deux bras du Danube. Un peu plus loin, en aval de l'îlot de la «Grande Oie» la Ialomitza, coupant à travers champs, déroule vers nous, venant de l'ouest, ses ondes lentes et jaunâtres, — quatrième messager descendu de l'empire de nos Carpathes. A son arrivée, le Danube se trouble, comme pénétré d'un désir profond. Combien il était jeune et triomphant alors qu'il bataillait contre les rochers, pour se faire une place au soleil! Combien lui était doux le frémissement des forêts assombries! Un monde entier de souvenirs le rappelle en arrière. Ses flots s'éparpillent et s'échevèlent, comme les brins d'une corde détordue; les uns courant vers l'orient et les collines de la Dobrodja emmitouflées de brumes; les autres déviant à l'occident, vers le rempart des Carpathes, comme si, désireux des hauteurs, ils cherchaient à rencontrer de nouveau sur leur route, ces belles montagnes contre lesquelles ils luttèrent autrefois, et qu'ils ont quittées, vaincues.

Une vaste lande, striée de fondières, trouée de mares, s'étend entre les deux bras du fleuve qui parcourt ainsi écartelé, une longueur de soixante kilomètres. Epaisses comme des brosses, des touffes de

longs roseaux cachent les flaques d'eau. Le soleil se lève lentement derrière les collines de Matchine. Au loin, les vallées fument. Derrière nous, sur le miroir uni de l'eau, des moires frémissent, rouges et bleues. Des forêts de saules séculaires obscurcissent les rivages. Nous entrons dans un canal tout droit; des deux côtés, les arbres à la file, comme dans une avenue, se reflètent renversés dans l'eau. Des nuées d'étourneaux semblent tamisées dans l'air comme une poussière grisâtre. Lentement le rideau d'arbres s'écarte, ouvrant à nos yeux un spectacle des plus enchanteurs: Au fond, sur une haute colline, en face des sommets bleuâtres de la Dobrodja, se déploie dans toute sa magnificence une des plus belles villes de notre pays, Braïla, l'ancienne Proïlava. Les coupoles des églises scintillent aux rayons du matin comme des globes de cristal. Arrivé ici, on voit l'horizon s'élargir, s'éclairer de toutes parts. Nous avons l'impression d'être sur le Bosphore, à l'entrée de Constantinople. Le Danube, à grand tumulte, rejoint ses deux bras. Les vagues que soulève l'hélice du bateau s'enfuient en arrière, épouvantées, et vont se briser contre le rivage. De tous côtés, on entend

des sifflements: des centaines de drapeaux flottent au vent; à l'issue du port s'élève une véritable forêt de mâts. Au long du quai, les radeaux à la file chargent et déchargent les marchandises sans répit. Des milliers de bras s'activent dans la hâte du travail matinal. Ce sont des monticules de grains de maïs qu'on vanne à la pelle; du



Aux Docks

charbon, des pierres de taille, de lourds ballots qui roulent avec fracas le long des conduits de bois. Au-dessus de cette fourmilière d'ouvriers, sur la colline couchée le long du Danube, s'élève la ville avec ses rues larges et droites, ses beaux jardins, ses



Braïla

constructions grandioses qui lui donnent l'aspect d'une capitale occidentale. A une portée de fusil environ, a partir de l'octroi du sud de la ville, on se trouve dans le parc dit du «Monument», véritable forêt, au milieu de laquelle se dresse, sur un monticule entre quatre canons, une pyramide en pierre dont les inscriptions rappellent qu'en 1828, la forteresse de Braïla fut arrachée à la domination turque et pour toujours rendue à la Roumanie.

Un peu plus loin on rencontre la station balnéaire renommée: «Lacoul-Sarat» (le lac Salé). Il n'y a pas trente ans, on ne voyait ici qu'une plaine déserte, où seuls les buffles se vautraient, pendant l'ardeur du jour, dans la fraîcheur de la fange salée. Aujourd'hui, c'est toute une petite ville avec jardins, hôtels, établissement de bains, qui s'élève au milieu de cette steppe sablonneuse, au bord du lac dont la boue noire — vraie source de guérisons miraculeuses, — attire pendant l'été des milliers de malades venus des quatre coins du pays.

Que de tourments et de rudes épreuves n'eut-elle pas à surmonter, au cours des temps, cette ville de Braïla! Postée là, au seuil le plus infesté de dangers et le plus

difficile à défendre de tout le pays elle dut voir, elle aussi, comme la plupart de nos villes riveraines du Danube, ses portes plus d'une fois enfoncées par les bombes ennemies et ses églises incendiées, tandis que les drapeaux verts des païens flottaient sur ses murs arrosés du sang de ses fils intrépides. Aujourd'hui, après tant de luttes et de souffrances, une autre Braïla, libre, fière, éclatante s'épanouit sur ces antiques ruines; une ville nouvelle, animée d'une vigueur nouvelle, dresse vers le ciel ses gigantesques cheminées d'usines : étendards de paix, de travail et de progrès.

---

16. Galatz ◇ ◇ ◇

Nous repartons. Les rives droites et plates s'enfuient derrière nous. Une poussière d'or impalpable plane sous le ciel bleu, à l'horizon noyé de soleil. Au loin, à l'est, les collines dénudées et roses de Matchine semblent être de flamme. Un rempart de terre, allongé obliquement devant nous, cache à nos yeux la vue de Galatz.

A gauche, coupant le rivage nu et dé-



Galatz.

primé, s'avance, tranquille, le riche Sireth, puissant faisceau où viennent converger tous les cours d'eau de la Moldavie. Aucune des rivières qui traversent notre pays n'absorbe dans ses ondes autant d'affluents. Vu sur une carte, le Sireth semble un arbre géant couché tout le long de la Moldavie, qui aurait ses racines dans le Danube et ses branches, écartées, enfoncées aux fentes des montagnes. Infatigable char-



rieur, c'est lui qui apporte aux vaisseaux leurs mâts et qui comble les ports du Danube de toutes les richesses de nos forêts lointaines. Jour et nuit, pendant l'été, résonnent dans ses belles vallées les doïnés des maîtres-flotteurs.

Ici se déroule à nos yeux en son en-

tier l'éblouissant panorama de Galatz. Nous glissons lentement le long des casernes. Dans le port des centaines de vaisseaux sont à l'ancre. On se croirait dans une ville sur pilotis.

Car toute la ceinture du quai c'est une mêlée, une effervescence, une babel de langues.

Etrange, l'impression de ces premiers pas sur terre ferme, après tant de jours de navigation. Il me semble que la terre oscille, se balance avec moi.

C'est ici, dans la partie basse de la ville que se vannent les trésors, que s'agite tout le grand trafic du port. C'est ici que se trouvent les usines, les gares, les pêcheries, les docks, avec leur vaste bassin entouré de dépôts pour les céréales et les marchandises, aux portes desquels les vaisseaux du Danube viennent faire halte, comme une voiture devant le perron. C'est ici le cœur de l'ancien Galatz, le célèbre port de céréales de la Moldavie «la Venise de la Mer Noire» comme la dénommaient autrefois les écrivains étrangers. C'est par ici que rentraient dans leur domaine, nos princes rapportant le rescrit impérial de Byzance qui les élevait au trône

du pays. D'ici et du port de Braïla, partaient vers l'Orient les vaisseaux des Turcs chargés des denrées qu'ils réquisitionnaient par la force dans nos fertiles contrées, aux temps où leurs firmans appelaient la Moldavie et la Valachie: les greniers du Sultan.

La partie élégante de la ville, le quartier tranquille, propre et clair de Galatz, s'étend sur un plateau élevé entre le Sireth et le Prouth. Plus rien ne rappelle au passant les époques d'épouvante et de pillage qu'a traversées cette ville si grande et si pleine de vie. Au centre se pressent de hautes constructions riantes, hôtels, riches magasins qui vous attirent au passage. Plus à l'écart, dans de larges cours, à l'ombre des arbres, de vieilles maisons aux murs épais et unis, blanchies à la chaux, avec fenêtres abritées par des volets, aux balcons rouillés où pendent des sarments de lierre, de vieilles maisons ont l'air de ces vieillards cossus des campagnes qui conservent encore leur costume, leur caractère et leurs coutumes antiques, inacessibles aux changements des temps.

J'erre seul par les rues larges, silencieuses, et ensoleillées de la ville, tandis que mes

pensées m'emportent parmi les siècles écoulés. Je vois la florissante république de Galatz d'avant Dragosch-Voda, (le prince Dragosch) décharger sur ses places les trésors de l'Orient et de l'Occident, parmi le tumulte des négociants accourus de tous les marchés du monde. Je vois Alexandre-le-Bon reconduisant Jean, fils de Jean Paléologue, empereur de Byzance: un cortège pompeux, des troupes de musiciens et de cavaliers accompagnent jusqu'à son navire le jeune hôte impérial, qui plus tard, monté sur le trône, se souviendra de la belle hospitalité de notre pays, et enverra au Voëvode de Moldavie le titre de roi et la couronne impériale, ainsi qu'au Métropolitain la tiare de patriarche. Je vois Pétrou Raresch, ses longs cheveux flottant sur ses épaules, sa chemise ouverte sur la poitrine, agenouillé au bord du Lac Bratesch, et raidissant ses bras musculeux sur ses filets lourds de poissons: comment aurait-il pu songer, tandis qu'il peinait à traîner ses verveux, que des hérauts envoyés par tous le pays, le cherchaient en grande hâte pour lui apprendre que le conseil de Moldavie, réuni à Iassy, l'avait élu Voëvode. Et je vois encore les Tar-

tares et les Turcs pourchassant par les rues la foule aveuglée de terreur, foulant aux pieds de leurs chevaux, femmes, enfants et vieillards ; mettant le feu aux églises, et enfonçant leurs lances rougies de sang dans les yeux des images saintes. Sous d'épais nuages de fumée jaillissent longs et déchirants, les cris d'épouvante et de désespoir.

Et puis l'horizon s'éclaircit de nouveau. Les jours de paix et de travail ouvrent leur ère bénie. Les fugitifs retournent à leurs foyers. La ville commence à se ranimer. Une vie nouvelle se trame peu à peu sous la domination des gouverneurs diligents et sagaces. Et lorsque sur les deux rives du Milcov, les voix fraternelles entonnent le chant :

> Allons, donnons-nous tous la main,
> Tous ceux qui ont le cœur roumain,

c'est à la ville de Galatz que nous devons Costaki Negri, l'un des apôtres les plus enflammés de l'union des deux Principautés ; et lorsqu'ensemble elles élèvent entre leurs mains une seule couronne et demandent

un prince indigène, c'est encore Galatz qui nous donne Alexandre-Jean Couza.

---

17. Toultcha.

«Garde à vous!» et le pont se retire avec fracas. La roue heurte violemment les vagues, le rivage commence à courir devant nous, les maisons semblent tournoyer. De plus en plus lointain, de plus en plus vague on distingue le quai plein de monde, avec les mouchoirs blancs qui flottent comme des ailes de colombe. A gauche, un talus argileux et aride nous sépare du miroir infini du lac Bratesch, le long duquel court la blanche et vieille route du Prouth à Réni. A droite, des touffes de joncs revêtent la rive. De derrière les montagnes de la Dobrodja, le soleil s'élève dans le brouillard matinal, comme une boule de feu. Le Danube s'écarte de sa route, comme s'il voulait jeter encore un regard — le dernier — vers les plaines moldaves, et dans la courbe large qu'il décrit sur le sol de la Dobrodja, nous

voici passant de nouveau en face de Galatz. Cette fois-ci nous voyons toute la ville étagée sur la colline, en panorama. Un vent froid souffle du nord — c'est la bise de Russie. Entre les berges ombragées de saules, apparaît le Prouth, aux flots troubles et limoneux, dernier message que le Danube reçoit des Carpathes. A partir d'ici, jusqu'à l'embranchement du Tchiatal, la rive gauche n'est plus à nous. Nous approchons des montagnes d'Issatcha. Leurs sommets chauves, bleuâtres, dessinent d'anguleux contours sur le bleu du ciel; leurs flancs sont revêtus de forêts, et au bas, à leurs pieds, s'étendent des prairies et des vergers. Un petit bras d'eau se détache du Danube, et sur sa rive en pente douce, apparaît la ville d'Issatcha — l'ancien Noviodunum —entourée de champs de blé; plus bas, c'est la forteresse d'Eski-calé, autour de laquelle, aux temps passés, les Turcs livrèrent maints combats aux Russes, qui y faisaient facilement érruption, par les gué d'Issatcha. C'est par ce même gué, à ce qu'on raconte, que Darius a dû passer, lors de son expédition contre les Scythes, cinq cents ans avant Jésus-Christ; mais tel il vint, tel il s'en retourna, car les Scythes

se refugièront au loin dans les montagnes, et Darius harsssa en vain son armée, en leur donnant la chasse.

Un peu plus bas, à la «fourche» du Tchiatal, le Danube se divise en deux grands bras qui dessinent une courbe autour d'une clairière de saules, puis s'écartent pour ne plus jamais se rencontrer. Le bras de Ki-



Toultcha

lïa, escarpé et sauvage, court vers la gauche et baigne notre frontière, du côté russe, jusqu'à la mer, où il deverse ses eaux par sept bouches. Nous prenons à droite, par le bras de Soulina, et une demi-heure plus tard, nous nous trouvons en face de la ville de Toultcha. Ici, le Danube décrit un grand

crochet vers le midi, et repousse la ville entre deux collines arides, pierreuses, sur les crêtes desquelles des moulins à vent à la file se dessinent sur le bleu du ciel, pareils à des mendiants décrépits, aux bras étendus. Il fait une chaleur étouffante. Sur le quai, sous le soleil torride, les hommes, les chevaux de fiacre ont un air triste accablé, et se meuvent à peine. Dans toute la ville c'est une paix, un silence nocterne. Les maisons dorment, rideaux baissés. Les marchands s'étirent et baîllent, au fond de leurs boutiques vides de chalands. Je flâne par les ruelles étroites qui rayonnent à partir du marché, et je ne vois que hautes palissades et portes cochères fermées, noires de pluie et de vieillesse. Il me semble être dans un monastère. Au-dessus des toits de lattes, surgissent les hauts clochers des églises, peints en vert. Et dans cet air lourd, attiédi partout me poursuit une odeur de camomille et de cuir de Russie. Longues, indiciblement longues me paraissent les trois heures que je passe ici.

---

18. Soulina.

Vers le déclin du jour, nous nous embarquons sur un bateau plus petit, et nous nous mettons en route. A peine avons-nous perdu de vue les moulins à vent de Toultcha, et voici que du bras de Soulina s'en détache un troisième, celui de St.-Georges, dont la ligne blanche se recourbe à droite et s'enfonce sous les fourrés de joncs. En cet échevèlement et cette dispersion de ses flots par tout le delta de la Dobrodja, le Danube semble vouloir se cacher, fuir devant la puissance écrasante de la mer qui l'attire, l'appelle de loin par la clameur de ses vagues. Tout autour de nous, à perte de vue, c'est une plaine marécageuse couverte de joncs et de saules. Le bras de Soulina, en grande partie canalisé, s'étend droit et blanc comme une toile déroulée à travers cette verdure unie, déserte, sans fin. De ci, de là on aperçoit sur la rive, un abri pour les pêcheurs, une longue et basse cahute, au toit fait de paquets de jonc. Une barque de temps en

temps apparaît, voiles déployées, comme un oiseau d'un autre monde, au fil argenté de l'eau. Des chevaux en liberté, à longue crinière, sortent des fourrés, secouent la tête, et nous regardent fixement d'un air étonné, interrogateur. La solitude, l'air sauvage de ces parages inexplorés, les vastes forêts de joncs qui balancent dans le vent leurs cîmes cuivrées, le profond silence qui règne sur toute cette région — tout cela vous donne l'illusion d'être loin de la terre, dans quelque planète inhabitée.

Vers le soir nous distinguons en avant de nous, d'abord quelques panaches de fumée, qui se dispersent mollement dans le bleu limpide, transparent, de l'air, puis des mâts pointus, de plus en plus nombreux, d'où pendent des réseaux de cordages, pareils à des toiles d'araignée; ensuite, de hauts tuyaux de cheminée, des coupoles d'églises, des toits... une ville qui sort de l'eau et s'élève tout doucement sous nos yeux, comme attirée par un charme magique. C'est Soulina, le port heureux où viennent faire halte les vaisseaux de la mer et ceux du Danube, le large portail où passent les richesses de tous les continents, portés d'un bout à l'autre du monde

sur la route unie et sans poussière des eaux.

Le long du quai sont posés, face à la mer, les hôtels, les agences, le palais de la Commission Danubienne, et tous les bâtiments les plus importants de la ville. Deux larges jetées de pierre dirigent les vagues du canal jusqu'au large de la mer. Ici prend fin le long et glorieux voyage du vieil Ister. Ici, l'orgueil et la puissance du fleuve-roi se brisent contre les lourdes vagues de la mer, où se mêlent dans le tumulte de ce choc, les flots et les clameurs de tout un peuple de fleuves arrachés aux flancs des montagnes. Et dans ce fracas d'eaux impétueuses, au-dessus de cet effrayant tourbillon, se balance sans trève une cloche, dont le son rappelle aux mariniers, en temps de brumes, qu'il faut veiller au danger.

C'est la nuit. Sous le ciel noir, sans étoiles, la ville est endormie. J'écoute le clapotis ensommeillé des vagues, l'éternelle et vaine inquiétude de la mer. Au loin, les deux phares au bout des môles brasillent dans les ténèbres, comme deux veilleuses dans un cimetière. Il me semble par moments, entendre des voix plaintives se la-

menter sur les flots. Le tintement de la cloche résonne lent, attendri, dans l'empire redoutable de la nuit.



Sur la Mer Noire

---

19. L'Ile des Serpents.

Le soleil surgit, éblouissant, hors de l'éclaircie lointaine de la mer. Ses rayons couchent des stries glauques, dorées et pourpres, sur le miroir infini de la mer. La terre fuit derrière nous. Soulina s'abaisse, s'enfonce sous les vagues. Arbres, mâts, panaches de fumée, tout s'efface; la voûte bleue du ciel descend, comme un immense dais, sur le désert uni des flots.

Après deux heures de route vers l'est, nous distinguons, en avant de nous, un monticule blanc. C'est là que se trouve l'île des Serpents. De loin, on dirait les ruines d'une cité fantastique, plantée en

pleine mer. Une barque nous emmène, et après quelques instants, nous débarquons sur le sol pierreux de cette île solitaire. Un soldat de belle prestance s'avance joyeux à notre rencontre. Il sait qu'en même temps que nous, des vivres sont arrivés pour lui de Soulina.

— Tu ne t'ennuies pas ici, camarade? lui dis-je, histoire de causer, pendant que nous grimpons lentement vers le phare du sommet de l'île.

— Et pourquoi qu'on s'ennuierait?... du moment qu'on n'est pas en terre étrangère... c'est toujours notre pays, ici!».

Et le jeune factionnaire embrasse d'un regard heureux et fier la vaste étendue de la mer, comme s'il eût voulu dire: «à nous — elle est toute entière à nous!»

Cheminant ainsi parmi les blocs de pierre, je lui raconte comme quoi, il y a longtemps, bien longtemps, il y a trois mille ans, vivait ici Achille, le plus célèbre héros de la Grèce, et comment il avait épousé, ici même, Hélène la très-belle; et comment à leurs noces avaient assisté Neptune, dieu des mers, et Amphitrite, l'épouse de Neptune, ainsi que les déesses de tous les cours d'eau qui se versent dans la mer;

et je lui montre l'endroit où se trouvait le temple d'Achille, et je lui conte comment, tous les matins, les oiseaux de cette île prenaient leur vol vers la mer pour y mouiller leurs plumes, après quoi ils venaient en hâte arroser le pavé de marbre du temple, et le balayer de leurs ailes.

—C'est peut-être les mêmes que celles-ci? Dit le soldat en effarouchant une nuée de blanches mouettes qui becquetaient un lopin de seigle, sur le plateau de l'île.—

—Pas précisément les mêmes—non! mais il n'y a pas de doute que leurs ancêtres n'aient connu l'orgueilleux Achille.

— Satanées bêtes! faut les entendre crier, monsieur, on jurerait que ce sont des enfants qui pleurent!

Nous voici en haut, près du phare. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe ne se montrent parmi les crevasses crayeuses et fendillées de ce sol. Autour de nous, les vagues bruissent. Elles arrivent de loin, sans trêve, peuple éternellement inquiet, et se brisent en mugissant contre les flancs rocheux de l'île qu'elles frappent sans se lasser, comme pour l'arracher de sa place. Le soleil darde des rayons toujours plus brûlants du haut du ciel limpide et bleu. Des

arcs-en-ciel s'allument sur les vagues. Nos regards s'enfoncent à l'horizon, et se perdent, s'oublient sur le désert infini et éblouissant de la mer. Les vagues semblent brûlantes. Jamais je n'ai vu autant de lumière, autant d'espace. Un sentiment de piété nous remplit l'âme ; et nous restons immobiles, comme en une prière silencieuse, sous le charme de ce spectacle merveilleux. Le temps semble immobiliser son vol. Nos pensées s'assoupissent au balancement et à la plainte interrompue des flots. Nous nous taisons tous, comme dans une église.

---

20 Constantza..

Si tranquille et si bonne se montrait la mer lorsque nous quittâmes Soulina! Et à peine nous eut-elle surpris au large, qu'elle commença à s'assombrir, et, de plus en plus furieuse, à soulever devant nous ses légions de vagues. Le soleil s'est couché; on ne voit plus la terre. Une obscurité lourde, menaçante, descend du ciel nuageux, sans étoiles. De tous côtés, mugissantes,

des vagues noires viennent, comme des colosses vivants, se briser contre les flancs du bateau qui halète lourdement, lutte contre les rafales d'eau, et se fraye un passage droit à travers la mer écumante. Les cordages tendus aux mâts sifflent dans le vent. Le tangage irrégulier du bateau me donne le vertige. Une chaleur étouffante m'oppresse la tête. Etendu sur le dos, dans l'air épais de la cabine. j'agrafe mes mains jointes sous ma nuque, je ferme les yeux, et j'essaye de penser, mais la bourrasque du dehors semble disperser mes pensées. C'est un vacarme, un fracas épouvantable de chaises renversées, de portes battantes. J'entends sur le pont des pas pressés, des cris indistincts. Avec un mugissement monstrueux les vagues se soulèvent et se précipitent sur le pont: et dans les abîmes qui s'entr'ouvrent, le bateau s'engloutit, penche de côté, et l'on entend craquer ses côtes, écrasées entre des montagnes d'eau mouvante. Une illusion de mes sens ahuris par l'épouvante: il me semble qu'au lieu d'avancer nous coulons, nous nous enfonçons lentement dans les profondeurs de la mer. Je regarde la porte: c'est par là que l'eau va faire irrup-

tion; par là que viendra la mort. Je l'attends. Confuses et rapides, comme à la lueur d'un éclair, m'apparaissent des scènes de mon enfance; des nuées d'anciens souvenirs, sans que je les appelle, tressaillent tout à coup dans la fulguration d'un clin d'œil; des paroles, des choses, des aventures auxquelles je n'ai pas pensé depuis longtemps, me reviennent maintenant, suscitées du lointain de ma vie, poussées en tourbillon comme par le souffle d'un ouragan. Je mesure en pensée l'immensité de la mer; sur ses vagues en colère, je vois notre bateau: — un joujou, une coquille de noix que l'ingéniosité de l'homme équilibre et dirige pourtant sur les flots, pour affronter la fureur des tempêtes. A travers ses luttes séculaires, contre tant de dangers et d'obstacles qui ont barré sa route, l'homme me semble pareil à ce vaillant enchanteur de nos contes bleus que rien ne peut épouvanter. Qui peut prévoir jusqu'où étendra un jour les limites de sa puissance, ce conquérant audacieux et infatigable! A la blancheur de l'aube je monte sur le pont. La tempête s'est calmée. La mer est tranquille, comme fatiguée de tant de vaine agitation. Une jolie

ville brille devant nous. C'est Constantza, le phare de la Roumanie, allumé aux portes du levant, au seuil des eaux indomptées. O terre bénie!...

La ville est dispersée sur une langue de terre qui s'enfonce dans la mer.

Quel sort étrange a eu, Seigneur, ce petit coin au monde!... Tout d'abord, ce sont les Phéniciens, les premiers errants de la mer qui jettent ici leur ancre et s'y font un hâvre. Après, viennent les Grecs, avec leurs puissantes galères. Ensuite, commence l'invasion des peuples de terre ferme. Et ainsi, peuples sur peuples se ruent à la conquête de la «toison d'or» des bouches de l'Ister; vies sur vies se déroulent sur ce sol, au cours de trois mille ans, et orages sur orages, ravagent et anéantissent les demeures humaines jusqu'aux fondements.

La ville de Constantza d'aujourd'hui — destinée à devenir dans peu d'années l'un des ports les plus grands et les plus importants du monde—est située sur le tombeau de l'ancienne ville de Tomi, dont la fondation est enveloppée dans les brumes d'une triste et cruelle légende: «La belle

Médée, fille d'Aétès, roi de Colchide, s'enfuit de chez ses parents, en emportant son jeune frère Absyrte. Furieux, Aétès la poursuit sur la mer. Le voici, il est prêt à la rejoindre. Folle d'épouvante, Médée, pour échapper au navire qui la pourchasse, et dont les voiles lui semblent toujours plus près, égorge Absyrte, et, dépeçant son corps en morceaux, les jette à mesure dans la mer. Le père infortuné arrête à chaque instant son navire pour recueillir sur les flots les morceaux sanglants de son fils bien-aimé, et lorsqu'il les a tous rassemblés, il descend à terre, gémissant de douleur, pour leur donner la sépulture. Cette rive, avec la ville qui s'y est élevée depuis, à pris le nom de Tomi (du mot grec Τόημ. = morceau) ».

Dès ces temps, cette contrée a dû être fertile et attirante, pour que soient accourus s'y établir des essaims de peuples, venus de si grandes distances. D'anciennes inscriptions, des colonnes de marbre sculptées avec art, et tant de débris de temples, de maisons et de bains, sont une preuve de l'état florissant auquel Tomi s'était élevée, autrefois. Une vie puissante civilisée avait germé ici, et qui sait où elle serait arrivée

si elle avait eu la paix. Mais au bout d'un certain temps, des torrents de barbares se mettent en route et coulent, coulent sans trêve vers nos contrées, dévastateurs, monstrueux, brisant les remparts romains, fauchant les villes et réduisant en poussière le labeur séculaire de tant de races. De Tomi détruite est sortie, sous Constantin-le-Grand, Constantza, à qui, plus tard, les Gênois rendirent pour un temps son antique gloire et son importance commerciale. Après cela; la ville tomba sous la domination turque: les quais et les digues de défense, abandonnés aux soins du temps, furent peu à peu détruits; les belles constructions du môle s'abîmèrent à leur tour, et tout le mouvement et la vie du port commencèrent à languir: un long sommeil, lourd comme un esclavage, s'étendit sur toute la Dobrodja. Les vagues de la mer se lamentaient sur l'anéantissement d'un monde Mais voici que tout d'un coup, s'élève du côté du Danube comme un frémissement de vie nouvelle; les chants de victoire des Roumains et leurs étendards criblés de balles flottent dans le vent; et les mêmes bras musculeux qui semèrent la mort dans les plaines bulgares, viennent

maintenant répandre la vie, la force et la lumière dans les champs et les villes de la Dobrodja.

Aujourd'hui, dans le port de Constantza, les sirènes des bateaux roumains appellent vers elles les trains impétueux venus des profondeurs de l'occident; le pont grandiose de Tchernavoda relie à tout jamais les routes de la terre à celles de la mer, ouvrant ainsi à l'Europe la voie la plus courte vers les rives opulentes du Gange. De la plage ornée d'éclatantes villas, partent des digues gigantesques, de puissants bras de pierre, qui refrènent la fureur des flots, et font aux vaisseaux un refuge tranquille. Aujourd'hui, Constantza ressuscitée, regarde avec orgueil au loin, par-dessus l'empire infini de la mer. Sur ses larges quais s'écoulent les trésors de tous les climats, tandis que l'été, le monde en foule pressée, accourt de toutes parts vers ses plages ensoleillées.

Le soleil couchant allonge sur la mer les ombres de la ville. C'est un beau soir calme, un de ces doux soirs d'été, où l'on sent un plaisir intime à se laisser aller à la pente de sa rêverie. Les vagues accompagnent de leur frôlement berceur l'or-

chestre de la plage, dont les fanfares se dispersent doucement au large. Au ciel s'allument des candélabres d'étoiles. De sur la terrasse de l'hôtel «Carol» je laisse glisser mes yeux sur l'étincelante étendue de



Constantza : Place d'Ovide.

la mer, et je rêve aux temps enfuis, à tant d'événements et de transformations qui se sont succédé! Je songe aux doux et malheureux Ovide... c'est ici qu'il a pleuré sur l'amertume de l'exil, le tendre poète romain. Etranger, malade, incompris de tous, il ne trouve dans son âme accablée au-

cune parole de louange ni pour la contrée ni pour le peuple au milieu desquels il est condamné à vivre... Dans ses vers mugit la bise de ces terribles hivers qui congelaient la surface de la mer: sur sa lyre soupire un ardent désir de sa femme, de ses amis, de la patrie éternellement souriante et belle, d'où il avait été chassé, et qu'il ne devait jamais revoir.

Depuis lors ont passé dix-neuf siècles. Aujourd'hui, poëte, tu ne te sentirais plus si étranger en ces lieux. Tu n'y verrais plus les faces hideuses de ces barbares vêtus de peaux de bêtes, ni la mer trasformée en pont de glace sonore. Les Scythes ont disparu, et Tomi s'est écroulée, et tout a changé depuis lors. Ta patrie et ta race ont pénétré jusqu'ici, et un monde nouveau a surgi à cette place, sur cette terre arrosée de tes larmes; une ville nouvelle est sortie des vagues du Pont, sous un ciel aussi bleu et aussi chaud que celui de ta belle Italie. Au milieu de cette ville, ta statue de bronze laisse errer ses regards rêveurs par dessus la plaine couverte de débris de citadelles et de camps romains, sous les murs desquels reposent les ossements de tes compatriotes. Aujour-

d'hui, tu te promènerais par des rues romaines, parmi d'anciens monuments, où tu lirais, sur des plaques de marbre, des noms connus et chers à ton cœur; sur le bouclier des légionnaires de pierre, tu retrouverais les deux nourrissons penchés vers la louve, et tu chercherais avec nous, dans les abîmes du passé, l'origine lointaine de ta race glorieuse. Aujourd'hui, ta lyre ne se lamenterait plus si tristement, car tu vivrais ici parmi un peuple qui te serait cher, parmi des hommes dont le visage te rappellerait les traits fiers des citoyens romains, et dans la langue desquels —souple et sonore comme celle de tes vers—tu retrouverais, pieusement conservées, les traces vivantes de la langue depuis longtemps muette, des hommes de ton sang.



Dans nos Montagnes

21. Sur les Colibaches

A la pointe du jour nous sortons de Tournou-Sévérine par la chaussée qui court tout le long des montagnes de Méhédintz, et mêne à Tirgou-Jïou. La vallée où nous nous enfonçons, en quittant le plateau de la ville, se remplit toute et résonne du tintement de nos grelots, et du trot sec de nos chevaux. La vie est endormie dans toute la région. Seules les alouettes, plus matinales, sautillent à pas menus, le long du fossé. On ne voit de tous côtés que moissons et vergers. Devant nous se déroule la route blanche et unie, au pied des collines. Dans l'air, c'est une fraîcheur douce,

une saine odeur de champs et de forêts. Pas un bruit, pas un mouvement, pas un souffle léger de vent: les arbres aux feuilles immobiles semblent vus dans un paysage peint. La terre emperlée de rosée, dort encore dans la lumière mouillée et



indécise de l'aube. Au bout d'une heure, nous commençons à gravir la colline des Colibaches. L'horizon au-dessous de nous s'élargit. En avant, vers l'orient, le ciel s'embrase comme au reflet d'une flamme: une fine poussière d'or monte de derrière les

forêts, et se disperse à mesure qu'elle s'élève, comme soufflée par la bouche d'un volcan. Quelques nuages déchiquetés qui flottent dans le bleu du ciel, commencent à s'empourprer sur les bords. Tout à coup, une lame de feu transperce le rideau d'arbres. Les portes du jour s'ouvrent, et la lumière, à flots, inonde les vallées. La terre tressaille en s'éveillant, joyeuse et pleine de vie, sous la chaude bénédiction du soleil.

Au sommet des Colibaches nous faisons halte pour laisser souffler les chevaux. Des perspectives larges, enchanteresses, se déploient de toutes parts à nos yeux. Champs et prairies s'étalent en tapis sur les flancs des collines aux pentes douces. Les blanches maisons des villages, éparpillées sur les coteaux, luisent à travers les vergers plantés de pruniers. Au creux verdoyant des vallées tachetées de lumière, les ruisseaux tracent leurs zèbrures ondulées, étincelantes et bleuâtres comme l'acier. Audelà, dans le lointain poudroyant, s'enfourchent, bosselées en vagues irrégulières, de plus en plus rapprochées, les échines montueuses des collines couvertes de forêts.

Le cocher, un paysan intelligent et de

belle mine, natif des vignobles d'Orévitza, m'indique de son fouet, comme sur une carte, les montagnes et les cours d'eau de Méhédintz, et me raconte posément les légendes qu'il a, lui aussi, recueillies de la bouche des vieillards.

«La montagne Babélé... (les Vieilles) nous l'avons passée, on la voit bien de sur la chaussée, en venant de Vertchiorova, aux environs du port de Cladova; elle n'est pas très élevée, mais terriblement escarpée. C'est là que Dokia a jeté ses casaques de peau de mouton... Or donc, cette vieille était une mégère laide, querelleuse et méchante abominablement. Elle avait un fils, Dragomir, qui avait épousé une fille, belle, et prompte à l'ouvrage et sage comme il n'y en a pas deux; mais la vieille ne pouvait la sentir et ne savait qu'inventer pour la tourmenter, dans l'espoir qu'elle perdrait patience et s'en irait à tous les diables. Elle lui donne donc, un beau jour, une quenouillée de laine noire à laver jusqu'à ce qu'elle soit devenue blanche. Et comme la pauvre femme lessivait à la fontaine et sanglotait à attendrir une pierre, voilà que survient un vieillard, avec une barbe blanche jusqu'à la ceinture, qui

lui demande avec bonté, pourquoi elle pleure; la femme alors, raconte comment sa belle-mère la persécute et la harcèle, et comment elle l'accable de travaux impossibles et sans issue, pour l'accuser ensuite aux yeux de Dragomir d'être propre à rien, pour qu'il finisse un jour par la chasser de sa maison. Le vieillard, ayant appris tout cela—c'était le bon Dieu en personne — fit blanchir la laine d'un seul mot, et en même temps, donna à la femme une botte de perce-neiges en fleur, à porter à sa belle-mère. La vieille n'a pas plutôt vu les perce-neiges qu'elle croit le printemps revenu, et s'écrie: Dragomir, petite mère, il est temps de faire monter nos troupeaux à la montagne, puisque la fonte des neiges a commencé:» ...Le lendemain, elle envoie sa belle-fille laver une quenouillée de laine blanche jusqu'à ce qu'elle devienne noire. Et de nouveau le bon Dieu vient à passer, et pris de pitié pour la pauvre femme, il fait lentement, de la main droite, un geste de bénédiction, et la laine blanche devient noire comme la terre au renouveau; ensuite il lui tend une touffe de fraises mûres, et lui dit: «Tiens donne-les à la vieille, et dis-lui

que tu les a cueillies dans les champs.» Quand Dokia vit les fraises, rouges comme le sang, elle n'hésita plus: vite vite elle s'emmitoufla de ses neuf casaques fourrées, et, emmenant Dragomir, partit pour la montagne avec ses troupeaux. Alors, voilà que le bon Dieu fait d'abord trois jours d'été, ensuite, une bruine avec pluie chaude, telle que la vieille se met à jeter l'une après l'autre ses casaques fourrées, trempées à tordre et lourdes à ne plus pouvoir les porter. Après quoi, voilà qu'il survient tout d'un coup un froid sec, puis une pluie mêlée de neige. puis un gel à pierre fendre. Alors, la vieille qui errait de ci de là, toute rabougrie de froid, aperçoit son fils, appuyé des épaules contre un rocher; et elle se met à crier: «Dragomir, petite mère, le monde périt de froid. et toi tu restes là, à jouer de la flûte!»., Mais lui, il était mort: pétrifié, sur place, saisi par la neige, avec un long glaçon aux lèvres, pareil à un tchibouk [1]). Et c'est ainsi qu'ont gelé, comme blocs de glace, et la vieille et ses moutons, et que tous sont devenus des rochers de pierre, de telle sorte qu'on distingue encore aujourd'hui

---

[1]) Tchibouk = pipe à très-long tuyau, usitée en Orient

leurs blanches momies, éparpillées comme un troupeau, sur la montagne qui se nomme depuis lors «Babélé» (Les Vieilles) »

Je me rappelais, en l'écoutant, que la même légende m'avait été contée, avec de légères variantes, par un berger du pic de Tcheahlau, qni me montrait un troupeau de roches parsemées sur la pente verdoyante qui s'étend au pied de la Panaghia.

---

22. A l'ombre.

Vers midi nous faisons halte à Broschténi, grand et beau village éparpillé sur la vallée du Motrou. Ils doivent sûrement être industrieux, sensés et bons cultivateurs, les hommes de ces parages. Je remarque leurs maisonnettes propres et gaies, les vergers entourés de clôtures, les basses-cours grouillantes de volatiles, le foin soigneusement rentré et rangé en meules, les bestiaux bien nourris, les femmes à la mise soignée et les enfants roses et joufflus. J'entame une conversation avec un vieillard en train d'établir une clôture en baguettes tressées.

«A vrai dire, c'est qu'aussi le sol est bon dans nos parages,—me dit le vieux—mais nos hommes aussi, c'est tous des braves gens, qui ont le cœur à l'ouvrage. Nous autres, dans les foires, nous vendons plus que nous n'achetons, parce que nous avons chez nous, Dieu merci ! tout ce qu'il nous faut. Pour ce qui est des vêtements, nos femmes tissent tout cela de leurs mains ; nos bonnets de fourrures et nos sandales de cuir, nous les fabriquons nous-mêmes; et pour ce qui est de la nourriture, Celui qui est là-haut nous en donne à notre suffisance, et de reste... Tenez, regardez-la, étalée sur les collines, et copieuse, notre nourriture! pourvu que nous ayons seulement assez de santé et de jours pour en profiter! C'est que, voyez-vous, nous avons dans notre commune de sept cents âmes, quatre églises et seulement deux cabarets ! C'est pourquoi vous n'entendrez parler ici ni de querelles, ni de rixes, ni de voleries, comme il y en a à Ponoare, où il y a tant de pruniers, et où les hommes, boivent de l'eau-de-vie [1]), au lieu d'eau

[1]) L'eau-de-vie de prunes est la boisson usitée dans les campagnes.

bénite, le jour des Rois! A ce qu'on dit, Saint Nicodime voulut un jour y bâtir une église, pour qu'ils en aient une, eux aussi; mais les coquins, pour se débarrasser du saint homme, voilà-t-il pas qu'ils lui fourrent en cachette un agneau dans son bissac, et puis se jettent sur lui pour le battre, sous couleur qu'il avait volé l'agneau!... alors le saint prit ses jambes à son cou et s'enfuit, avec cette malédiction : que jamais ils n'aient d'église, et que Dieu ne leur accorde que des joueurs de cornemuse et de tambour. Aussi, à ce qu'on dit, restèrent-ils longtemps sans église. Aujourd'hui, pourtant, ils en ont bien une, Celui qui est là-haut les ayant pris en pitié — mais à quoi bon? c'est quand même le cabaret qu'ils aiment mieux. — Quelle vilaine chose, Seigneur! que l'ivrognerie! Non seulement c'est une perte et une ruine, telles qu'on finit par mendier sur les routes, mais ça vous gâche en même temps l'esprit, la santé, la vie, tout... jusqu'à faire de vous moins qu'un homme. Moi — grâce à Dieu — voici que j'ai près que quatre-vingt-dix ans, et je travaille tout autant que mes fils, et je ne sais pas ce que c'est qu'être malade. Quand j'ai soif, je vais là,

à la fontaine, je bois un bon coup d'eau fraîche, et ma foi! je me sens rajeunir!...»

Je regarde la figure douce et lumineuse du vieillard, j'écoute avec émotion ses paroles lentes et sensées, et je me dis qu'en lui s'incarnent toutes les qualités du peuple roumain. Quelle sagesse, quels trésors ne sont pas cachés dans ces âmes honnêtes et sereines, qui si souvent ont enduré de rudes épreuves, des dangers et des souffrances terribles, et qui ont su vaillamment affronter les orages de la vie, en conservant éternellement leur confiance dans le bien, et la justice du Très-haut!

Quelles précieuses et innombrables beautés découvrirait celui qui pourrait pénétrer l'âme de ce peuple élu, si richement doué par la nature! explorer les profondeurs mystérieuses de cette âme patiente et douce, où furent si pieusement conservées les croyances, les coutumes, la langue et les vertus de notre race; et d'où a jailli la chanson la plus émue et la plus tendre de toutes celles qui furent jamais chantées en ce monde—l'exquise et fascinante doïna à l'ample souplesse, où semble revivre le frisson de toutes nos forêts et les pleurs de toutes nos sources.

Au départ, je serre avec émotion, avec une profonde reconnaissance la main rude et noueuse de Mosch [1]) Doumitrou. Ma conscience me dit que la plupart des avantages et des bonheurs dont je jouis, je les dois à ces mains laborieuses, crevassées par le soleil et le travail.

---

23. La Vallée du Motrou.

Nous longeons, un bon bout de chemin, le bord du Motrou, dont les flots verdâtres et rapides se brisent contre les pierres. Après, nous escaladons un plateau large et lumineux. Une odeur enivrante de mélilot et de mélisse se répand dans l'air, au-dessus des foins chauffés par le soleil. Il souffle une brise légère et tiède, et les blés mûrs balancent leurs épis comme au rythme d'un chant magique.

Au loin, s'estompent les contours confus des collines assombries par l'épaisseur des forêts. Dans les champs, s'alignent les moissonneurs. Des groupes de jeunes

---

[1]) Mosch = oncle, grand'père, vieillard.

filles à chemises blanches et tabliers rouges, se courbent sur leur labeur, et remuent les bras au son mesuré d'une doïna. Doucement résonne la vallée du charme de leur voix. Sur les champs et sur les plaines glissent lentement les ombres mouvantes des nuages. Derrière nous, le Motrou, vautré au pli des collines comme un dragon lassé, frissonne au soleil de toutes ses écailles étincelantes. De vieux arbres se penchent sur ses flots jaseurs, pour écouter leurs récits. Il descend de là-haut, de la «Coulmea-Froumoasa» (La Cîme Belle» au pied du mont Osléa, où se tenait jadis, enroulé sur lui même, le monstrueux serpent aux neuf yeux, qui faisait frémir de terreur toute la vallée du Danube; lorsqu'un beau jour, voilà que survient Iorgovane, le brave sans pareil, qui se niche dans un creux, avec son cheval-magicien et son carquois plein de flèches; et sitôt que le serpent affamé lève la tête pour engloutir un troupeau en train de paître dans la vallée, Iorgovane, bandant son arc, le perce d'une flèche, et l'éborgne d'un œil, tandis que la montagne s'ébranle sur ses gonds, aux convulsions du monstre. Et c'est ainsi qu'il l'épia

et le perça de flèches sans répit, jusqu'au jour où le serpent, n'ayant plus qu'un œil, prit la fuite vers la «Fourche d'Alounou» où l'on voit encore la traînée de son passage, que d'autres nomment aussi «Le Sillon de Novak». Iorgovane se mit à sa poursuite à cheval, et partout où il l'atteignait à la course, il lui tranchait de son glaive un lambeau du corps, mais à la rivière de Tchernea, le brave s'arrêta sur place, fasciné par le chant d'une nymphe, pendant quoi la tête du dragon passait le Danube à Cazane, et allait se cacher dans la sombre caverne d'où sort, l'été, la mouche mauvaise qui harcèle les troupeaux dans les pâturages.

Loin, bien loin, le Motrou débouche enfin en pleins champs, et après avoir absorbé les ondes de la Cochouschté, il contourne l'extrémité du mont Colibache, et passe, songeur et apaisé aux pieds des murs du monastère de Strihaïa où il put voir, une nuit, Michel-le-Brave rentrer, fatigué de la guerre, et se hâter d'élever jusqu'au matin, sur les ruines du château de ses pères, une église qu'il fit bâtir si précipitamment qu'on se trompa et y plaça l'autel orienté vers le midi.

A partir de là, le Motrou, déviant vers l'est, descend mollement au large de la plaine à travers pâturages et moissons, jusqu'au monastère des «Bouches-du-Motrou» où il déverse ses ondes dans le Jïou. Ce monastère, clos de murailles épaisses, ébréchées par le temps, est situé au pied d'une colline. C'est là que repose la dépouille du pieux patriote Euphrosin Potéca, qui fut au commencement du dix-neuvième siècle, un des civilisateurs les plus infatigables, et un des grands apôtres de notre nation. On distingue encore, sur les portes de fer rongées de rouille, les traces des balles lancées par les mousquets des «pandours» de Toudor en 1821, lorsque, fuyant devant lui, les boyards grecs s'étaient réfugiés là, comme dans une forteresse, avec leurs trésors, leurs armes et leur garde albanaise. Dans toute la vallée du Motrou et du Jiou, depuis la plaine du Padesch et le plateau de Clochani, où fut arboré pour la première fois le drapeau de l'indépendance dans la révolution libératrice de 1821 — jusqu'aux rivages du Danube, dans tous les villages de l'Olténie, vous entendrez parler du « Prince Toudor» comme si hier encore il y avait

passé, à la tête de ses fusiliers; tellement est demeuré vivant et grandiose et entier dans toutes les mémoires, l'intrépide «*vengeur du peuple*» — le héros légendaire, qui avait revêtu la «chemise de la mort» pour la rédemption de sa patrie.

---

24. Le Monastère de Tismana

Depuis la «Coulmea Froumoassa» (la Cîme-Belle) et les forêts de vieux hêtres sous l'épaisseur desquels il fait toujours nuit, nous descendons dans la claire et large vallée de Tismana. L'air étouffant est en ébullition. Le ciel semble brûler au dessus de nos têtes. Dans les champs, les moissonneurs s'activent, pieds nus, la tête abritée d'une feuille de bardane, les manches de leur chemise de toile rude retroussées jusqu'à l'épaule. Nous traversons le village de Tismana, situé au pied des montagnes, entre deux vallons, sur les deux bords de la rivière de Tismana. Attirés par le tintement des grelots, des enfants accourent de partout, escaladant les palissades, espiègles, gais, bruyants. Les a-

boiements des chiens se mêlent à leurs cris de joie. En sortant du village, nous traversons une belle prairie, couchée au creux d'une vallée qui va se retrécissant de plus en plus. Au fond, s'ouvre devant nous, comme un portail qui mène dans le mystérieux et sombre domaine de la forêt. Dans ce repli des montagnes, la route qui serpente au bord de la Tismana s'enfonce sous un fourré de châtaigniers séculaires. L'ombre nous enveloppe de toute part. Une délicieuse odeur de foin nouveau flotte dans la fraîcheur de l'air. En cette paix sacrée de la forêt, dans la grandeur sauvage de ces lieux, le murmure assoupi de l'eau, le léger frémissement des feuilles, les gouttes de lumière qui coulent de l'auvent des branches, tout semble vous ensorceler—le cœur vous bat d'un frisson inconnu, comme à l'entrée d'un monde de visions, de contes fantastiques. A un coude de la route, les branches s'écartent, une fenêtre s'ouvre dans la paroi de verdure et au fond apparaît, dépassant les cîmes des arbres, une haute tour jaunâtre. A peine l'avez-vous aperçue et la voûte de ramures se referme. On entend venir de là-bas, toujours plus fort, toujours plus près,



Le Monastère de Tismana

comme le bruissement d'un moulin, avec un clapotis d'eau qui crépite en tombant sur des dalles. Et tout d'un coup, comme à un signal, le rideau d'arbres s'écarte; tout en haut, au sommet d'un effrayant rocher, apparaît dans toute sa grandeur fantastique, le monastère de Tismana, avec ses murailles hardies, ses hautes tours d'antique château. Vous regardez, stupéfait, comme devant un miracle ,et ne sauriez dire si c'est un rêve ou la réalité—lorsqu'un nouveau spectacle vous appelle: c'est le torrent de Gournéa qui se précipite de la hauteur, de sous les fondements du monastère, s'élance en mugissant, et vient tomber, d'une hauteur vertigineuse, sur un amas de roches éboulées, où la colonne d'eau se brise et se transforme en un écume blanchâtre, qu'elle emporte et confond avec les flots rapides de la Tismana.

La route dévie en une large courbe pour adoucir la montée. Nous franchissons un ponceau, puis nous escaladons un coteau entre deux antiques murs délabrés. A la porte du monastère s'avance à notre rencontre le nain du Tismana: un petit moine glabre, à la face ridée comme une figue;

un épouvantail humain avec une voix d'enfant, des yeux et des gestes de singe. Cette étrange apparition cadre admirablement avec l'aspect sauvage du lieu où nous nous trouvons Nous pénétrons, en passant sous la voûte du haut clocher, dans la cour intérieure, large et silencieuse, de ce beau monastère.

Au milieu, s'élève l'église, remplie de bijoux et d'antiques trésors; sur les portes en chêne sculpté sont figurées, avec art, des images saintes et de patientes arabesques, d'une finesse de dentelle. A gauche, du côté de la cascade, s'alignent contre le mur d'enceinte, les appartements du prieur, et les cellules des moines, sur deux rangées; au fond, la maison hospitalière. L'aile gauche n'est plus qu'un amas de ruines incendiées, envahies par les mauvaises herbes. Quatre hautes tours, aux fenêtres étroites, semblent veiller, aux quatre coins de la cour, sur ce cloître paisible et grandiose, élevé dans cette retraite, il y a six cents ans, par le père Nicodime, grâce aux pieux princes Bassarab de l'époque. La vue est masquée, du côté sud, par une roche géante dont la paroi à pic montre deux noires crevas-

ses en forme de fenêtres creusées à une hauteur effrayante au-dessus de la grotte d'où jaillit en mugissant le torrent de Gournéa, qui passe au-dessous du monastère, à travers un canal naturel. «C'est là-haut, me dit le nain, d'une voix grêle qui n'a rien d'humain, dans cette petite cellule taillée dans le roc, que Saint Nicodime avait coutume de se retirer pendant des jours et des semaines entières: c'est là qu'il priait Dieu en cachette, pour les péchés de l'humanité. Il était venu de l'autre rive du Danube, envoyé vers nous par un ange qui lui était apparu en songe, et lui avait indiqué exactement l'endroit même où il fallait bâtir un monastère. Il se mit donc en marche le saint homme, et il erra longuement avant de rencontrer la cascade de Gournéa. Il n'y avait en ces lieux que ravins escarpés, ténèbres profondes, et inextricables fourrés. Et c'est lui tout seul qui a défoncé et aplani le terrain, et qui tout d'abord, a creusé dans un vieil if, une petite église, en face de la caverne, en prenant bien soin de placer l'autel juste au dessus de la racine de l'if. A cause de sa foi si grande, Dieu l'avait touché d'une grâce faiseuse de mira-

cles. Et tout homme qui venait ici, souffrant d'une maladie du corps ou de l'âme y trouvait une prompte guérison; tant et si bien que la renommée s'était répandue dans le monde entier, de la bonté et du pouvoir rédempteur de ce Saint. Dans ce temps-là survint, du fin fond de l'occident, un empereur païen dont le nom était Jigmond, lequel avait une fille gravement malade, étant possédée de l'esprit malin— mais, sitôt arrivés ici, la jeune fille guérit incontinent. Voilà donc qu'un beau jour, dit-on, l'empereur qui avait reçu en présent quelques petits cochons de lait, donna l'ordre à son cuisinier de les faire rôtir en cachette, et de les servir à dîner dans un plat couvert; après quoi, voulant mettre à l'épreuve la puissance du saint homme, il lui dit «Daigne mon Père, bénir, ces truites» Et le saint ayant béni, on trouva, en vérité, le plat une fois découvert, des truites à la place des cochons de lait. Je vois que ta puissance est grande, lui dit l'empereur stupéfait, et pour ce, je veux que tu fasses encore un miracle: si tu peux passer sain et sauf à travers le feu, sache que moi et tous les miens recevrons le baptême selon ta foi. Alors le saint hom-

me—dit-on—fit apporter de la forêt du bois en grande quantité et des sarments; après quoi, ayant revêtu ses habits sacerdotaux, il prit dans ses mains la croix et l'évangile, et lentement passa trois fois au milieu des flammes. Mais lorsqu'il fut sorti intact du brasier, l'empereur et tous les siens, épouvantés, se prosternèrent devant lui et demandèrent en grande hâte le sacrement du baptême.»

---

25. Tîrgou-Jïou

A la tombée du jour nous partons pour Tîrgou-Jiou. Quelques nuages couleur de fumée voguent lentement sur la voûte bleue du ciel. La route toute droite, unie comme la main, traverse la vaste plaine qui se déploie sous nos yeux. On aperçoit à l'est, derrière la ligne des coteaux verdoyants, les sommets du mont Voulcane, qui s'unissent, aux envirous de la gorge du Jiou, avec les grises collines du Paringue, et forment ainsi la couronne montueuse, du district de Gorje, et la frontière roumaine du côté de la Transylvanie. Au

bout d'une heure de marche en rase campagne, nous entrons dans une ombreuse et belle forêt de chênes séculaires. Nous nous y enfonçons, comme dans un monde mystérieux et plein d'enchantements. De l'épaisseur des ramures s'épanche l'obscurité. L'air fraîchit peu à peu. Les branches commencent à frémir, les feuilles bruissent au vent. Des éclairs aveuglants, en succession rapide, transpercent le ciel de plus en plus assombri; et l'on entend au loin de longs grondements de tonnerre. Quand nous débouchons dans la clairière, nous voyons la pluie, telle qu'un rideau de lances, droite et sombre, accourir des montagnes et envahir la campagne en une charge galopante d'armée impétueuse Les coups de tonnerre se précipitent, et, au bout de quelques instants, un véritable déluge s'abat sur nous comme une trombe. Nous n'y voyons plus. Les chevaux courent, éperonnés par les cris du cocher, affollés par le crépitement des gouttes qui tombent drues et lourdes comme une grêle de balles. En un quart d'heure toute la plaine est une mer. Nous gagnons à grand' peine Braditchéni, où nous cherchons un abri sous la charmille d'un cabaret. Les

paysans, pieds nus, leurs pantalons d'épais drap blanc retroussés jusqu'au dessus des genoux, les bras nus croisés sur la poitrine, se tiennent debout, immobiles, regardant avec consternation les champs submergés, les meules dispersées, les gerbes dénouées et emportées par les torrents—tout leur labeur et leur espoir anéantis en un clin d'œil. Et pas un ne prononce un mot: pas un n'a une plainte. Il y a dans ce calme ainsi gardé, une grandeur de héros comme on n'en voit que dans les livres, quelque chose d'une sagesse antique qui vous élève, qui vous remplit de respect. Sur leurs maigres visages est imprimée la sainte endurance du Roumain, la force légendaire de cette race durcie dans les épreuves, qui a tant vu et tant souffert que rien ne peut plus la terrifier. J'essaye de causer avec eux. Absorbés dans leurs pensées, les regards perdus, au loin, ils nous répondent brièvement, à contre cœur; pour nous surtout, pour ceux de la ville c'est à grand' peine qu'ils ouvrent leur âme patiente et large.

Nous repartons. La pluie a diminué. Le village est à moitié sous l'eau. Des fem-

mes, leur enfant aux bras, courent en criant le long du fossé transformé en ruisseau, où flottent à la dérive, augettes de bois, oreillers et couvertures entraînés par le torrent.

Au coucher du soleil nous entrons à Tirgou-Jiou. La ville est située dans un vallon, au bord du Jiou. Un bois de peupliers et d'aunes séculaires ombrage les rives de cette belle rivière. Les rues sont larges et droites. Il y fait calme comme à la campagne; et quel air de vieillards pensifs ont certaines vieilles maisons seigneuriales, nichées au fond de la cour, sous leurs fourrés d'arbres!

Le soir tombe. Je me promène seul par les allées silencieuses du parc. De ci de là, un réverbère isolé clignote à travers le feuillage humide. Vers le nord les montagnes du Gorje dessinent en créneaux sur le ciel bleu leurs cîmes élevées, noires, irrégulières. Et dans le silence de cette nuit d'été, le frémissement des peupliers, le bruissement du Jiou semblent des voix humaines qui me racontent de lointaines aventures, de douloureux évènements des temps enfuis... C'est ici, dans cette ville retirée que cherchèrent un refuge, en 1802, les boyards de Craïova, fuyant dans leur pa-

nique devant Pazvantoglou, le Pacha de Vidine; et c'est alors que firent irruption chez eux les pillards de Manaf-Ibrahim, après avoir mis en fuite la foule assemblée, à la foire du Clanove, pillé les maisons, incendié les églises, égorgé les vieillards les femmes et les petits enfants. En ces époques de terreur naquit ici, dans la maison du logothète Broschtéanou, ce Georges Bibescou qui devait, quarante ans plus tard, être élu prince régnant par les boyards roumains dans l'Assemblée générale—heure importante de notre histoire: il y avait un siècle et demi que la voix de la nation n'avait pris part à l'élection de son prince.

Les souvenirs historiques sont restés vivants en ces lieux, recueillis avec un soin intelligent, et conservés pieusement. Nulle part je n'ai trouvé autant d'amour pour la patrie, autant de respect pour le passé de notre race, que dans cette ville tranquille où tout semble vous inspirer de belles pensées et de bonnes actions. La statue de Toudor Vladimirescou — si bien placée en face du gymnase — cette immortelle incarnation du sacrifice et de l'héroïsme, sera toujours la plus admirable leçon de pa-

triotisme que l'on puisse donner aux jeunes générations qui se succèderont sous ses yeux.

---

26. La vallée du Jïou.

Dès le matin nous commençons à gravir la route qui conduit par Boumbeschti jusqu'à la frontière. La chaussée s'allonge toute droite, entre deux rangées d'arbres, sur la rive gauche du Jiou, au creux de cette fertile vallée qui part du pied des montagnes et s'élargit vers le midi, unie comme une nappe d'eau. Nous traversons Vadeni, un ancien village, industrieux et riche, qui aligne ses fermes des deux côtés du chemin. Derrière les gaies maisonnettes s'étendent de grands vergers pleins d'arbres fruitiers, devant les perrons en terre battue, pendent aux poutrelles, les tapis rayés de couleurs vives, les chemises fleuries de broderies, les casaques fourrées, et les tabliers paillettés d'or. Debout a l'ombre des rivières, des femmes de haute taille, à la mise soignée, enroulent aux dévidoirs la soie dorée de leurs cocons.

Un peu plus loin, des jeunes filles mettent tremper la toile blanche au ruisseau sous la saulaie. Par moments, on perçoit au loin le cri aigu et strident d'une scie. Le soleil, à peine levé, tamise sur les forêts des montagnes, une fine poussière bleuâtre. La route, les sentiers, les maisons, les arbres—tout semble plus riant, plus heureux, comme paré pour une fête, dans la douce lumière de cette sereine matinée d'été.

Après deux heures de route en rase campagne, à travers moissons et pâturages lavés par la pluie de la veille, nous arrivons à Boumbeschti, nichée de petits propriétaires cossus, excellents cultivateurs; le village, grand et riche, déploie ses vergers et ses vignobles sur presque tout le plateau du Jiou, et mène paître ses bestiaux et ses moutons jusqu'au pied des forêts de Sadou. On a découvert ici, dans la partie de Boumbeschti qui donne sur le Jiou, les restes enfoncés sous terre d'une cité en ruines datant des guerres de Trajan avec les Daces. Un peu plus haut, au delà du monastère de Lainitsch, on voit encore des débris de Thermes romains et d'une route pavée, de la même époque. A peine

sortis du village, nous faisons un crochet à gauche, et nous pénétrons, par la gorge du Jiou, dans le défilé des montagnes. Cette route est d'une indicible beauté, jusqu'en haut à Polatischtea. Nulle part je n'ai vu, comme dans ce défilé de Pétroschane, déployés avec autant d'art, et dans un même cadre, ces trois grands ornements de la terre: la montagne, la forêt et l'eau. La route — une corniche unie, excavée au flanc rocheux de la montagne sur une largeur de deux chariots et une longueur de vingt-neuf kilomètres — longe en serpentant la rive du Jiou, qui se creuse vaillamment un lit dans le roc. La forêt résonne du fracas de ses ondes vagabondes. Des deux côtés se dessinent en une infinie variété de contours, les escarpements sauvages des Carpathes, les uns nus, anguleux — éboulis ouverts comme des plaies au milieu des fourrés verdoyants — d'autres arrondis, revêtus de grandes forêts sombres, encore impénétrables aux pas des humains. A certains endroits, nous regardons, avec terreur, au dessus de nos têtes les rochers qui surplombent la paroi, comme prêts à se détacher et à s'écrouler sur nous. D'inattendus spectacles, stupé-

fiants, toujours nouveaux, se déploient à chaque coude de la route. Mais quel est ce vacarme que l'on entend au loin, en avant de nous ? On dirait le mugissement d'un violent ouragan, une mêlée de voix — des grondements de canon. On se croirait à la fin du monde. C'est le Jiou, le puissant Jiou qui se débat et hurle, étranglé entre deux roches géantes qui veulent lui barrer le chemin. Ses ondes bouillonnent, brisées contre les pierres, lancent en l'air des aigrettes de blanche écume, des blocs de neige en flocons; et de minces arcs-en-ciel tremblent dans une poussière transparente dorée de soleil. L'impétueuse, la belle rivière, s'arrache aux bras du monstre et s'enfuit par la vallée qu'elle remplit de ses clameurs. La voici, vautrée nonchalemment sous un grand bosquet de bouleaux blancs. Ses flots limpides et apaisés semblent un miroir couché dans un cadre de verdure. Et dans le silence profond de la forêt, le vainqueur s'endort — l'assoupissement d'une seconde, dans l'angoisse des prochains combats. De temps en temps des secours lui arrivent; de rapides torrents, échappés aux grottes ténébreuses, traversent en courant les tentes

des montagnes, et le cherchent et l'appellent de loin — et le Jiou les entend, les attire vers lui et les engloutit dans ses ondes, avidement.

Par moments, les hautes parois s'écartent des deux côtés, ouvrant comme une large brèche à l'horizon. Toute la vallée s'emplit de lumière. Nos regards se perdent extasiés par delà les lointains monticules, qui se haussent sans cesse, escaladent le ciel, se chevauchant l'un l'autre. Mais le rideau se referme, et l'ombre nous enveloppe, sous l'étroite bande de ciel tendue aux échines des montagnes. Au bout d'une heure de route, nous voyons s'ouvrir à notre droite une belle éclaircie dans la forêt, au milieu de laquelle se trouve l'ermitage de Laïnitch — une petite église avec quelques cellules, défendues par une clôture en troncs de sapin mal équarris—où sept à huit moines font leurs dévotions.

— Ici, chez nous, on y est bien, me dit le prieur, on voit des fois passer une voiture, on voit un homme de temps en temps, on apprend ce qui se passe de par le monde—mais il y a un petit ermitage tout làbas, loin dans la montagne, cela s'appelle

«A la Racoare» c'est à quatre heures d'ici, par des chemins affreux. Là-bas, dans cet endroit sauvage, dans ce désert, quatre moines solitaires mènent la vraie vie d'anachorête, comme aux temps des Saints. Dès l'automne, ils s'approvisionnent chez nous de farine pour tout l'hiver, car sitôt que les neiges commencent, il n'y a plus moyen de pénétrer jusqu'à eux. Ils restent là, les pauvres, à écouter la nuit, les loups qui hurlent à leur fenêtre.

Il est midi. Les forêts fument, comme après la pluie. Infinies se dessinent sur l'horizon élevé les courbes des montagnes, avec leurs crinières traversées de lumière et des ceintures d'ombre aux lignes de jointure. Devant nous, le ruban gris de la route monte en pente douce, et contourne les sommets des rochers grandioses, en coupant à travers les taillis de hêtres — et il accompagne le Jiou en inséparable, comme pour lui prouver que l'esprit, la persévérance et le labeur de l'homme sont tout aussi puissants que ses ondes indomptées. On ne sait plus de quel côté regarder. De toutes parts vous sollicitent des paysages de plus en plus fantastiques.

Il serait assez des beautés et des merveilles de cette vallée, si on pouvait les disséminer largement sur toute l'étendue d'un pays, pour en faire un des ornements



les plus magnifiques et les plus enchanteurs de la terre.

A partir du coude rocheux qui a nom: «Carligou-Caprei» (Le Crochet de la Chèvre) nous faisons à pied un bon bout de chemin. Sur les dalles attiédies des bords de la chaussée, des lézards dorés, couchés au soleil, clignent des yeux, ensommeillés, en écoutant le murmure berceur de l'eau et les chants des rossignols. Soudain, la vallée se retrécit,

assombrie. Deux hautes montagnes de pierre rapprochent au-dessus de nous leurs sommets anguleux. Entre eux s'ouvre un porche géant, sous les arcades duquel le Jiou passe majestueusement, en heurtant ses remous contre les rochers, dans un fracas de fanfare qui retentit longuement sous les voûtes de ce château des contes bleus.

Nous faisons halte à la douane de Païouche. Il y a encore sept kilomètres jusqu'à la frontière. Mais la vallée est si étroite, qu'on n'a pu trouver, sur toute cette étendue, un coin de terrain plane pour y bâtir la maison de douane plus proche de la frontière. Après dîner, nous continuons notre route le long de ce défilé ténébreux au fond duquel coule le Jiou, comme dans une rigole creusée dans le roc. De beaux ponts, taillés comme du marbre jettent la chaussée d'une rive à l'autre.

A la frontière accourt, limpide et pressée, venant de l'est, la Polatischté, qui coupe à travers les hêtraies d'une vallée, pour se jeter dans le Jiou, sous le pont de pierre qui relie les rives de deux pays. Le soir, le douanier nous régale de truites fraîches et de gélinottes.

Après le repas, nous flânons sur la route.

Dans le silence nocturne, le Jiou bruit plus fort. Des milliers de lucioles volantes, qui s'allument dans les ténèbres de la forêt, parsèment l'air de leurs gouttelettes de lumière bleue, et passent en essaims d'une rive à l'autre, en tissant, sur le miroir de l'eau, des toiles transparentes de rayons frémissants. On aperçoit, au loin, parmi les branches, les blancs contours du pont tendu entre les deux rives, au-dessus de la chute tumultueuse du Jiou. Heurtée contre les arêtes des rochers, l'eau se brise en nappes étincelantes; des panaches argentés, jaillis du bouillonnement des ondes précipitées, s'éparpillent dans la clarté lunaire. Et tout semble une vision d'un monde magique. Dans les profondeurs de l'horizon, les montagnes découpent sur l'azur du ciel, leurs crinières irrégulières. Les forêts dorment, au murmure des sources. Les étoiles clignotent, en tamisant sur l'eau leur poussière lumineuse.

---

27. Sur les hauteurs du Paringue.

De Païouche à Novatchi, nous faisons une demi-journée. La route est large, droite, unie. Sur presque toute sa longueur, à partir de Boumbeschti, des arbres fruitiers, rangés en file des deux côtés, inclinent vers le voyageur leurs branches lourdes de fruits rafraîchissants. On dit que ce bienfait est dû à un prêtre de Polovratchi, lequel, au lieu des pénitences usuelles de génuflexions, de prières à la Vierge, et de jeûnes, imposait à chaque fidèle, pour le rachat de ses péchés, de planter un certain nombre d'arbres au bord du grand chemin — et sa parole fut loi.

Vers midi, nous entrons à Novatchi — long village qui n'en finit plus, situé au pied des montagnes, dans la belle vallée du Gilorte. Les maisons blanches, couvertes d'échandole, se montrent de ci de là, étagées aux flancs des côteaux entourés de vergers. Au milieu du village passe le Gilorte, qui de ses ondes infatigables, met en mouvement les moulins, les meules à foulon, et les scieries, dont le fracas retentit dans

les bois d'aunes qui s'étendent le long des bords de la rivière. Le soir venu, nous engageons des chevaux pour le lendemain, et faisons provision de vivres pour trois jours.

Dès l'aube, nous nous mettons en route. Le village reste dans la brune. Après une heure de marche à travers une forêt de hêtres et de chênes, nous débouchons en pleine lumière. Sur la colline aride, couverte d'une herbe courte, et toute fendillée de chaleur, nos chevaux, haletant sous notre poids, affrontent bravement les montées. Deux garde-frontière, grands et bien pris, marchent auprès des chevaux. Leur pas est léger, égal, comme s'ils flottaient à la surface du sol. — Un sentier étroit, laborieusement creusé, part du village du Novatchi et grimpe, en serpentant à travers les fondières et les ravins, rongés par les torrents, jusqu'à Titvélé. Là, nous mettons pied à terre, après cinq heures de route, et nous entrons dans la fraîche forêt de sapins qui recouvre, comme un bonnet fourré, le sommet pointu de la montagne.

Au milieu de cette forêt, traversée de sources, se trouvent quelques maisonnettes

de bois, séjour d'été pour les amateurs de de silence, d'air pur et de beaux paysages. Nous goûtons pendant quelques heures, nous aussi, le charme de ce coin de paradis, puis nous repartons. A l'issue de la forêt, nous prenons à droite, et après une heure de laborieuse montée, nous faisons halte au sommet de la Papouscha, (la Poupée) montagne nue et solitaire, plantée au-dessus de Titvélé, ainsi qu'un pain de sucre. Depuis là, nous distinguons clairement, dans le large horizon qui s'ouvre autour de nous, les crinières des montagnes, telles qu'elles s'étagent dans le lointain: Au nord et à l'ouest, nous entourent les pics dénudés de Voulcane, qui sortent tout au fond, des flancs de l'Osléa, et viennent en moutonnant, jusqu'à la gorge du Jiou, où commencent à s'élever et à s'enchaîner les bosses, de plus en plus hautes, du Paringue. Ce majestueux sommet, jadis recouvert de glaces, dont la neige lentement fondue a laissé sur les «Zanoadjélé» (excavations) de Gaouri, des troupeaux de blanches roches arrondies par le frottement de l'eau, avec, parmi elles, des lacs bleus et de merveilleuses cascatelles de torrents, qui font de cette montagne l'une des plus belles

parures de nos Carpathes. Au fond, de l'ouest à l'est, s'alignent comme des sentinelles les cîmes géantes: Comanda Prisloapélor, Grivélé, Mândra qui s'élève à une hauteur de plus de 2500 mètres, Grouiou, Pâclicha, Piatra-Taïata.

Au delà, du Mohor, les bosses du Paringue se divisent en deux chaînes qui saisissent entre elles le cours du Lotrou à sa naissance, le confondent, un peu plus loin, avec celui de la Lotritza, et les entraînent tous deux à la dérive à travers la vallée, en les heurtant contre les rocs, jusqu'au delà de Brézoï, où le Lotrou se jette dans l'Olte. Ce n'est qu'au midi que le regard trouve une échappée, et s'enfonce dans le lointain lumineux des vallées. Par cette brèche de lumière, on distingue, étincelantes à la lueur du soleil, comme des tessons de miroir, au loin, au fond de l'horizon, un groupe de taches argentées, nichées toutes ensemble: C'est là qu'est Tirgou-Jiou. Nous reprenons notre route par l'autre versant de la Papoucha et débouchons enfin dans une vaste prairie couverte d'une herbe fine, sèche, et glissante.

Jusqu'à la tombée du jour, nous avan-

çons en rase campagne. Tout autour de nous, se déploie le grandiose panorama de la montagne. Par ci par là, on aperçoit des troupeaux de moutons éparpillés aux cîmes éclairées des coteaux; des sources aux luisants d'acier ourlent les lisières des forêts. Et pas un bruit; pas même une fumée qui s'élève dans le large désert de l'horizon. Les deux garde-frontière observent sans cesse le soleil—leur horloge et guide parmi ces collines dépouillées, sans route tracée, ni abri. Nous sommes descendus au creux de la vallée, et nous traversons maintenant une forêt de mélèzes. La forêt est épaisse et les pentes escarpées. Nous mettons pied à terre, et menant nos chevaux en laisse, nous escaladons, à grand'peine, les sentiers confus et sombres, à travers les roches éboulées, et les troncs d'arbres renversés par la foudre, allongés pêle-mêle, comme des cadavres de géants après quelque monstrueux combat. Il commence à faire nuit, et nous n'en finissons pas de marcher à l'aveuglette. A travers le taillis sans fin nos yeux cherchent avidement une lueur quelconque. Le silence des gardes nous paraît inquiétant.

— Nous nous serons égarés, Néa Ghéorghé !

— Allons donc; nous voici rendus!

D'en haut, de loin, on perçoit un aboiement de chien, puis d'autres. Devant nous quelque chose blanchoie, comme une lucarne, une éclaircie de lumière, à la lisière de la forêt. Nous gravissons encore un monticule, et nous voici dans une large clairière au sommet du Mohor, où nous trouvons un abri pour la nuit dans la bergerie de Iordaké.

---

28. Sur la cîme du Mohor.

C'est le point du jour. Les bergers préparent leurs seaux à traire. Les moutons à l'issue du parc, se bousculent en bêlant. Les vallées sont noyées de brouillard. Les forêts, les pics des montagnes semblent flotter dans l'air. Au loin, vers la gorge de l'Oltetz, on voit poindre, au ras du ciel, la blanche clarté de l'aube, et les nuages argentés prennent, sur les bords, des teintes rosées.

De ce côté, l'horizon s'éclaircit et les

collines semblent empourprées comme au reflet d'une flamme. Une lueur rouge s'allume à la ligne de rencontre du ciel avec la terre. Lentement se hausse le disque du soleil éclatant et rond. Les brumes se dispersent. Les plateaux verdoyants, emperlés de rosée, semblent parés de diamants.

Nous enfourchons nos montures, et reprenons notre route, le long de la crête du Mohor, en allant vers la Piatra-Taïata (Pierre-Coupée).

Comme dans un merveilleux panorama se déploient maintenant à nos yeux les contours des Carpathes, aux cîmes couronnées de rayons, aux sombres et profondes vallées coupées de rapides torrents, et ombragées de forêts séculaires. Je contemple extasié, les faîtes rocheux qui se dressent vers le ciel, comme de majestueuses tours de forteresse, et ma pensée me reporte aux siècles enfuis, au passé orageux de notre race. De combien de dangers ne nous ont-elles pas délivrés, au temps jadis, ces montagnes et ces forêts! C'est là, dans ces citadelles bâties par la main de Dieu, que trouvèrent un refuge, pendant près de mille ans, nos ancêtres,

alors que dans nos plaines, se succédaient les torrents de barbares, alors que les peuples sauvages de l'Asie se ruaient en meutes vers nous, et se poussaient les uns les autres à l'assaut de l'Europe, en pillant les villes, et en laissant le désert partout où ils passaient. C'est dans ces montagnes qu'ont pris corps l'unité et la puissance de la race roumaine. C'est elles qui furent notre bouclier et notre sauvegarde aux jours de terreur, le sanctuaire inviolé où se conservèrent si pures les croyances, le parler et les coutumes de notre race. Dans ces retraites mystérieuses, à jamais défendues par les sentinelles de nos Carpathes, planent les ombres de nos ancêtres, d'avant la première colonisation. Ici, dans le murmure des sources et le frémissement des bois, a retenti, pour la première fois, notre belle doïna, et il n'est pas de ruisseau, pas de prairie auxquels ne se rattache un souvenir cher à notre âme; pas de cîme de montagne, dans toute cette contrée, qui n'ait sa légende et son chant.

Plus tard, lorsque les invasions eurent cessé et que nos pères furent redescendus dans les plaines, chaque fois qu'un dan-

ger nous menaçait, les montagnes nous accueillaient de nouveau dans leurs refuges; et malheur à l'ennemi qui s'aventurait à notre poursuite dans les remparts de nos forteresses! Le jour où Charles Robert, l'orgueilleux roi de Hongr e, lança ses armées dans les plaines de l'Olténie et, devant l'offre pacifique du bon Voévode Alexandre-Bassarab, répondit insolemment que «Alexandre n'est que le gardien des moutons du roi de Hongrie, et que celui-ci le traînerait par la barbe hors de sa tanière»—les Roumains attirèrent, petit à petit, l'ennemi dans une gorge étroite et ténèbreuse des monts du Gorje, et soudain, comme par enchantement, les rochers se mirent à dégringoler des hauteurs, avec un fracas assourdissant; et toute la superbe armée hongroise, écrasée et mise en déroute sous cette grêle de blocs de pierre, trouva la mort au fond du précipice. Et au cours des centaines d'années qui se sont écoulées depuis, que de fois ont retenti ces forêts et ces vallées, au son du cor de nos vaillants garde-frontière !

---

29. A Novatchi.

Nous voici sur la Piatra-Taïata à une altitude de plus de 2,200 mètres. Dans le lointain, les montagnes arrondies paraissent des taupinières, et les forêts de sapins, des taches d'encre. Un vent froid mêlé de neige fondue, souffle du nord, et couche sur les genêts les blanches traînées de nuages. Comme le temps varie subitement! Tantôt il fait du soleil, tantôt tout s'assombrit. Les éléments sont en guerre, comme aux giboulées de Mars. Le silence et la solitude où nous nous trouvons, les vallées escarpées que nous avons parcourues, les spectacles merveilleux et si variés qui ont glissé sous nos yeux, — tout semble éloigner de nous le monde d'où nous sommes partis, et un sentiment d'angoisse, d'inquiétude, semble envelopper notre désir et notre impatience de nous retrouver au plus tôt à Novatchi. Nous regagnons la vallée en suivant les rigoles creusées par les torrents, et après deux heures de descente, par des précipices et des fourrés interminables, nous arrivons à la source du Gilorte, sous la Coasta-Pié-

troasa (Côte Pierreuse) où nous prenons tout droit à travers les blocs de pierre, du lit raviné de la rivière.

Le soir, tard, fatigués, nous arrivons à Novatchi.

Le lendemain, dimanche, grande réunion de danse au cabaret du milieu du village. Quelles fraîches et belles figures ont ces gens de Novatchi ; comme leur mise est soignée, et comme leurs paroles, leurs regards, leurs gestes sont empreints de dignité. Ni les fards, ni les cotonnades imprimées de nos villes, n'ont réussi à pénétrer chez eux. Les chemises blanches brodées de couleurs et de paillettes, les longs voiles de tête rayés de gaze de soie blanche, les casaques fleuries de broderies, et les courtes vestes frangées, les tabliers de laine noire à rayures rouges, les étroites ceintures toutes brodées de perles multicolores, les pantalons des hommes en épais drap blanc (soutaché de noir) tout cela est tissé et façonné par nos paysannes. Et comme il sied au Roumain, ce costume si propre, si simple et si beau!

Les femmes se coiffent en chignon et se couvrent les cheveux d'un voile long jusqu'à terre. D'ordinaire, elles ne dansent

point, mais se tiennent debout à l'écart, à regarder la danse. Les jeunes filles tressent leurs cheveux en nattes entremêlées de rubans et de fleurs des champs; au cou, elles portent des colliers à plusieurs rangs de perles de couleur, et à la ceinture, un brin de basilic—la fleur d'amour.

Debout au milieu de la ronde de danseurs, deux jeunes paysans de Novatchi jouent, l'un du violon, l'autre de la cobza [1]) Autour d'eux, en cercle large, se meut lentement, en un doux balancement, l'ancestrale «hora», danse calme, posée, où viennent prendre leur place même des hommes d'un certain âge, parfois des vieillards à barbe blanche, histoire de se souvenir un peu du temps de leur jeunesse. A la campagne, la hora est la base de toute réunion de danse. Elle incarne, dans l'imagination du peuple, ainsi que dans les chansons populaires, la paix, la fraternité, l'union de tous en une même pensée — c'est une danse ancienne, qui date de l'origine de notre peuple, et elle est restée identique à elle-même dans toutes les contrées habitées par

---

[1]) Sorte de guitare dont on pince les cordes à l'aide d'un tuyau de plume.

les Roumains. Les autres danses, «le Brîoul» (la «Ceinture») la «Serbe» la «Casaque» la «Batouta» la «Tournée« la «Comme à Bréaza» etc)... peuvent s'altérer et varier selon les localités. Les unes sont orageuses, toutes de mouvements rapides et brusques, avec des enlacements et des tournoiements vertigineux qui semblent figurer une lutte, un rapt, une fuite.

Un charme étrange ont ces «cris» ou «clameurs» moitié parole, moitié chant, que modulent d'une voix prolongée, au rythme de la danse, les gars les plus enjoués du village. C'est ici, à la danse, qu'ils expriment à voix haute, leur désir ou leur douleur intime, en courtes strophes, tantôt composées par eux, tantôt modifiées selon les circonstances; les unes douces et tendres, pour une fiancée aimée:

«Glisse, glisse, navette légère,
Si tu sais que tu m'es chère;
Glisse, glisse, navette en bois,
Si tu sais que tu es à moi;
Tourne, tourne sur toi-même,
Si tu sais filer la laine,
Tourne, tourne sur deux pieds,
Si toile neuve sais tisser!»

D'autres, plaisantes et satiriques, pour railler les filles malhabiles aux travaux du ménage :

«A Valtchélé, les jeunes filles
Lavent les chemises dans les écuelles,
Et les sèchent sur les grilles;
Les chiens aboient après elles:
Elles les tendent tout au bout,
Les chiens hurlent comme au loup!»

D'autres narquoises et impitoyables envers celles qui ne songent qu'au plaisir et négligent leur maison:

«Au métier je ne sais tisser;
«Je ne m'empresse que pour danser!»

ou bien :

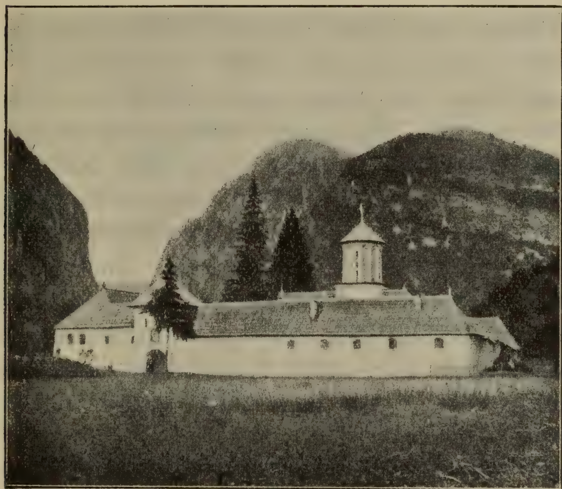
«Chez la belle qui aime danser,
Dans les coins, les tas de fumier ;
Chez la belle âpre à danser
Lave l'écuelle, toi Minet !»

---

30. Le Monastère et la grotte de Polovratchi.

A la tombée du jour nous partons pour Polovratchi, et franchissons les collines qui longent le pied de la montagne. Le temps est beau, la route bonne. Après environ une heure de montées et de descentes à travers les champs de maïs, nous arrivons au village de Baïa-de-fer, situé sur une côte argileuse, trouée de fosses, vestiges des mines d'où l'on extrayait autrefois le fer nécessaire au pays. De là nous descendons dans la profonde vallée de l'Oltetz, dont nous remontons le lit, pendant un moment: La rivière coule rapide et bruyante, à travers une clairière d'aunes élancés et minces, dont les branches penchées couvrent la route d'une voûte de ramures. Nous passons le gué et gravissons obliquement la berge gauche qui est abrupte et haute, puis nous débouchons en haut sur un plateau large et uni, où est situé le village de Polovratchi. Le monastère, où nous trouvons un abri pour la nuit, est bâti à l'écart, tout au fond, à la lisière d'un bois, au point où l'Oltetz

sort de la montagne. Une vieille muraille de brique mêlée de pierres sert de clôture à ce calme asile, où sept moines vivent en ermites. Une cour étroite envahie par l'herbe, au milieu la petite église, édi-



Le monastère Polovratchi.

fiée en 1704 par le seigneur Dantchïou Paraïanou; dans le parvis, sur le mur de la façade, on voit peint l'enfer — épouvante des pécheurs; et près du portail, sur le montant de droite, est écrit, en lettres ar-

chaïques de la main de Toudor Vladimirescou: «Je suis venu, moi, l'esclave du Seigneur, en ce saint et divin monastère, au temps de mai 1821, aux jours d'Alexandre Ipsilante, Voévode. Le Slougère [1]) Vladimirescou».

Tout autour, des cellules vieilles, basses, dont quelques-unes abandonnées et en ruines; l'aile qui donne sur l'Oltetz est plus élevée, plus imposante; elle aligne contre une galerie extérieure qui forme balcon, les appartements du prieur et de la maison hospitalière, dont les petites fenêtres regardent, comme des yeux de vieillards, les deux hauts mélèzes magnifiques, qui se dressent en face de l'église: puissants et indifférents aux années qui s'écoulent, ils lèvent vers le ciel leur riche parure de rameaux éternellement verts, tandis qu'autour d'eux tout vieillit et se délabre.

Le lendemain, de bonne heure, nous partons pour la grotte. Nous grimpons, environ une demi-heure, depuis le cœur du monastère, sans quitter le défilé de l'Oltetz. Un étroit sentier tortueux nous mène à travers les crevasses de la paroi de

[1]) Slougère — titre de petite noblesse.

gauche; nous longeons au bord des précipices d'étroites corniches de pierre, où nous avançons à grand'peine en nous agrippant, par moments, des deux mains aux saillies des rochers; en bas, sous nos pieds, à des profondeurs vertigineuses, mugissent les remous de l'Oltetz. L'entrée de la grotte est large et semblable au parvis d'une grande église creusée dans le roc. Le moine qui nous accompagne allume un cierge et marche lentement devant nous. A la faible lumière, qui danse sur les parois sombres et humides de la caverne, nous apercevons une merveilleuse richesse de stalactites et de stalagmites, lourdes franges de pierre, pendues au plafond comme autant de glaçons, prêts à s'unir à d'autres qui poussent de bas en haut — étonnante création de la goutte d'eau, qui, filtrant parmi les roches, au cours de mille et mille ans de patience, sculpte le granit, polit la pierre, et la façonne à son gré. Nous avançons pendant plus d'une demiheure dans cette cave géante, aux voûtes qui retentissent de terrible façon au bruit de nos pas et de nos voix, aux murs sombres, d'où semblent prêtes à se détacher toutes sortes de visions fantastiques: dra-

gons enroulés autour des roches éboulées, tronçons de corps mutilés, bras tendus dans l'ombre, animaux diftormes, monstres qui vous regardent d'un air menaçant du fond de leurs niches ténébreuses, visages humains moulés sous un voile de pierre...

Y en a-t-il encore pour longtemps, mon père?»

— Ehé! mon petit monsieur, nous marcherions des journées entières, que nous n'en verrions pas la fin! J'ai entendu dire aux anciens, que la grotte traverse de part en part deux chaînes de montagnes, et débouche tout là-bas, en Transylvanie!»

L'idée que nous pourrions nous égarer, rester sans un rai de lumière dans cette effrayante excavation suintante, nous coupe l'envie d'aller plus loin. Et comme il nous semble long, d'une angoissante longueur, ce retour en arrière! Le moine nous conte qu'aux temps jadis, se trouvait ici le temple des païens, et, comme s'il l'avait vu de ses yeux, il nous retrace comment Zamolxis, le dieu des Daces, habitait cette cachette; et comment, un jour, il se métamorphosa de vieillard en jeune homme, pour aller inspirer à son peuple le cou-

rage dans les combats; et comment enfin, lorsque les Romains eurent pénétré jusqu'ici et que héros contre héros se furent mesurés, le dieu, ayant vu la perte et la ruine de son peuple, dans la douleur de la défaite, ferma les yeux et devint esprit; et comment à la même minute, un terrible ouragan se déchaîna soudain, tel que les éléments en furent bouleversés et que sortant de leur mêlée, le monde se clarifia sous une forme nouvelle, avec d'autres peuples et d'autres lois. Et c'est d'alors que nous datons, nous autres Roumains, âme neuve et enflammée, conçue aux jours d'orage, au choc sonore des boucliers, au siflement des flèches—tandis que les gouttes qui suintent et filtrent encore aux fentes des rochers ne sont que les larmes de Zamolxis.»

Enfin!... quand nous nous retrouvons en pleine lumière, il nous semble ressusciter des morts! Dehors, c'est le soleil. Les forêts fument. Une douce odeur de résine embaume l'air tiède. Dans la vallée tonne, comme un galop de chevaux emportés, la course effrénée de l'Oltetz. Tout en haut, dans l'éclaircie bleue du ciel, tournoie, len-

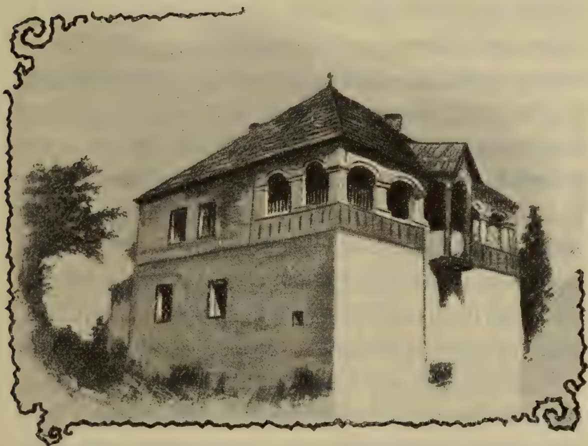
tement, en larges cercles, de plus en plus larges, un vautour aux ailes éployées.

---

31. Dans le Viltchéa.

Vers le mitan du jour, nous reprenons notre voyage par une route unie, jetée en travers de ces collines qui dévalent au pied du Paringue, et s'étendent obliquement entre l'Oltetz et l'Olte, jusqu'aux plaines de Romanatzi. Vallées et collines sont noyées par l'ardent soleil de Juillet; pas un souffle d'air; l'herbe et les touffes poussiéreuses qui bordent le chemin, se fanent comme à l'approche d'une flamme. Au loin, les chaumes étincellent. Sur les pâturages découverts, les brebis se pressent en groupes, le museau à terre, tassées les unes contre les autres, pour se faire un peu d'ombre. Pas un flocon de nuage au ciel, le firmament semble brûler au dessus de nous. L'air vibre de chaleur accablante, et nos yeux ont mal, de tant de lumière. Dans un nuage de poussière, poursuivis par une meute de chiens qui nous asourdissent, nous traversons le village de Fomé-

teschti, et nous arrivons, à la tombée, du soir, dans le bourg de Horèze, posé sur le versant des Oursani, avec ses petites boutiques rangées des deux côtés de l'uni-



que rue. Nous marchons encore une demi-heure, entre des collines boisées, et nous arrivons au monastère d'Horèze, fondé par la famille des Brancovanes, vers la fin du seixième siècle.

Nous sommes maintenant au milieu du district de Viltchéa, la parure de la superbe Olténie, et l'une des plus belles régions de notre pays. Nombreux et mer-

veilleux sont les spectacles qui s'offrent au voyageur dans le Viltchéa. Ce n'est qu'en traversant ses vallées enchanteresses, ombragées de vergers, coupées de rapides torrents, couvertes de moissons opulentes, ce n'est qu'alors que l'on peut comprendre le soin extrême que mettaient à bâtir leurs demeures, et l'amour sacré que ressentaient pour leur domaine, ces anciens seigneurs terriens qui, dans leurs donjons élevés, s'entouraient de remparts, comme dans une place-forte, et qui, aux jours de péril et d'invasion, rangeaient la charrue sous le hangar, verrouillaient leurs portes de fer, et le mousquet en main, s'embusquaient aux créneaux. Mais les propriétés d'autrefois sont aujourd'hui divisées; les terres, émiettées selon la multitude des bouches; et les donjons — les petits châteaux des habitants de Viltchéa — sont tombés en décombres. Aujourd'hui, le descendant de l'ancien seigneur terrien, resté maître d'un lopin grand comme la main, le boyard «ceint d'une corde de tilleul» glisse contre sa poitrine, une galette de polenta, entre la peau et la chemise, et monte, à poil, un cheval qui n'est plus qu'une ombre. Néanmoins, la misère n'a pu l'abattre, et quelque pauvre qu'il soit,

jamais il n'entrera au service de personne; et si vous lui demandez d'où il est natif, il repoussera sur la nuque son bonnet de fourrure et répondra fièrement: «Je suis de Viltchéa» comme si tout le district était à lui! Et en verité, il y a de quoi s'enorgueillir. Ces riches pans de terre qui descendent des sommets de Plataneschti, comme une longue et lourde draperie aux larges plis, la nature les a comblés, à pleines poignées, de toutes les beautés et de tous les trésors dont la terre roumaine est dotée. Du pain et du sel — l'antique symbole d'hospitalité et d'opulence, dans notre pays, — il y en a, dans le Viltchéa, de quoi rassasier un peuple. Tout le long de la vallée de l'Olt, à partir des Ocné, on ne voit que champs de blé, pâturages, et vastes étendues de maïs. Plus bas, au seuil même du district, sur la route qui vient de Romanatzi, la vue s'ouvre droit sur des collines couvertes de vignes, les célèbres vignobles de Dragachani ; des forêts de noyers séculaires et de pruniers ornent les côteaux, à perte de vue. Toute la contrée, en remontant depuis l'embouchure de la Tchernichoara, entre l'Oltetz et l'Olte n'est qu'un jardin enchanteur, aux vallées tra-

versées de cours d'eau limpides, aux prés fleuris longeant la lisière des bois, aux riants villages posés sur les bords des rivières, aux routes blanches et unies, tendues, comme des rayons de lumière, aux flancs verdoyants des collines. Et cette richesse de paysages ravissants, les trésors et les beautés de cette terre bénie ont fini par façonner au paysan de Viltchéa, un caractère plus affiné que celui de ses pareils. Dans son regard éveillé, dans sa mise soignée, sa démarche fière, poitrine en dehors et front haut, dans son parler sensé et dégourdi, dans la façon dont ils vous accueille et vous donne l'hospitalité entre ses quatre murs, il y a quelque chose de la douce majesté de la nature environnante, de la générosité large de cette terre où il vit, et de l'air pur et sain qu'il y respire. Dès sa première parole dès le «bon jour» qu'il vous adresse, on sent que l'on a affaire à un brave homme, toujours prêt à vous donner un bon conseil, ou un coup de main au besoin; et tout cela, sans aucun calcul, ni espoir de récompense, pour le simple plaisir de rendre service à quelqu'un. Et quelle satisfaction l'on ressent, à voir combien le paysan de Viltchéa aime toute chose

qui fait partie de son petit domaine; comme il cherche à l'embellir, à mettre en chaque objet un peu de son âme, de son goût et de son habileté; un peu du talent de ses mains artistes et patientes. Je m'étais arrêté devant une maison de paysan dans la vallée de Tchernéa, et je regardais avec une vraie jouissance la porte-cochère—une lourde porte en chêne, toute ouvragée de délicates sculptures, comme celles dont on ornait, aux temps anciens et bénis, les portails des saintes églises».

— Qui donc a fait cette porte si belle? demandai-je au jeune maître de la maison qui nous priait avec insistance d'entrer nous reposer chez lui.

— Oh, il y a longtemps!... elle faisait partie de la maison des anciens.... c'est un oncle à mon père qui l'a faite de ses mains.... Ilié Rotarou était son nom.

— On ne fait plus de choses de ce genre, de nos jours.

— Oh, tout de même; chez nous, on en fait. Nous travaillons, par ci par là, comme nous pouvons...

Et il nous fit entrer chez lui, et nous montra un métier à tisser, un à broder, une quenouille, ainsi qu'une foule d'autres us-

tensiles, tous faits de sa main, et ornés de toutes sortes d'arabesques ciselées dans le bois, comme par le plus habile des artistes.

Et avec quelle touchante simplicité il nous disait, souriant de notre étonnement:

— Tout cela, c'est l'hiver que nous le faisons quand il n'y a pas d'ouvrage aux champs... Nous restons là, devant l'âtre, et nous tailladons tantôt ci, tantôt ça, histoire de faire passer le temps, sans rester les bras ballants... A dire vrai, on file autant avec une quenouille toute simple... mais voilà, il semble que les doigts aillent plus vite quand ils tiennent un outil qui est beau, et puis, je ne saurais pourquoi, mais l'ouvrage aussi est mieux fait... Ensuite, l'objet reste à nos fils, plus tard, et les fait se souvenir de nous, comme nous faisons nous autres, pour cet oncle à mon père; chaque fois que nous regardons sa porte-cochère, c'est comme si nous le voyions, lui...

Ce besoin de lier sa vie à une petite chose qui demeure après soi, et que vos fils regarderont avec amour, lorsque vous ne serez plus—ce tendre geste des bras

tendus par celui qui s'en va, vers ceux qui vont venir, n'est-ce point là un indice de sentiments affinés, d'une bonté large, élevée, que le paysan de Viltchea semble respirer avec l'air vivifiant des vallées et des forêts qui l'environnent?

---

32. Dans les gorges de la Bistritza.

En montant à partir du monastère de Horèze, le passage devient de plus en plus sauvage, les vallées de plus en plus étroites et abruptes; les silhouettes des collines noires de forêts, s'enchevêtrent, se chevauchent et ferment l'horizon de toutes parts. Si profond, si religieux est le silence, que l'on n'avance qu'avec précaution, comme dans la crainte de réveiller, au bruit de son passage, Dieu sait quels êtres légendaires, endormis depuis mille ans dans la paix de ces solitudes. Après avoir suivi, une heure environ, une route immense, à travers des taillis et d'obscurs défilés, on entend soudain un bruissement, un glouglou de sources, comme si une digue s'était subitement aplanie sur le chemin des

flots impatients,—la vallée s'élargit, les forêts s'écartent, et un paysage inattendu, d'une beauté indicible, apparaît à nos yeux. En haut, sur la corniche de la montagne en face de nous, apparaissent, parmi les arbres, les tourelles du monastère d'Arnota, sanctuaire où repose la dépouille du bon et pieux prince Matei-Bassarab. En bas, au pied de la montagne, et sur la rive droite de la Bistritza, s'étale une superbe prairie, au milieu de laquelle s'élèvent les murs gris du monastère de Bistritza, belle et imposante construction, fondée il y a quatre cents ans par Barbou Craïovéanou, seigneur de Craiova, l'un des piliers de la fameuse famille des Parvouleschti, dont nos princes-régnants, aux temps jadis, briguaient l'alliance, pour la plus grande défense et sûreté de leur trône.

A partir de ce point, l'on ne peut continuer la route qu'à pied. A peine hors du monastère, on entre dans la gorge de la Bistritza, dans le domaine des gouffres et des précipices; la montagne du haut en bas est fendue, et, au fond de cette crevasse, entre de hautes parois de roc, se précipite la Bistritza, en heurtant violemment ses remous contre les pierres, avec

un fracas assourdissant. Dans la paroi de droite, à une hauteur vertigineuse au-dessus du torrent, s'ouvre la grotte de Saint-Grégoire. Un petit sentier aux marches taillées dans le granit, conduit à travers la gorge, en longeant la crête du mont, jusqu'à l'ouverture d'une étroite tanière, où l'on se faufile à grand'peine; après quoi, on rampe dans les ténèbres environ quelques minutes, jusqu'à une voûte élevée, qui reçoit un peu de jour du dehors, à travers les interstices du rocher de droite; on descend ensuite sur des éboulis de rocs, jusqu'au parvis de la grotte, à la chapelle de Saint-Grégoire; ici prennent naissance deux profonds caveaux ténébreux: l'un nommé «des chauves-souris» où, en vérité, ces bêtes nocturnes prennent leurs ébats en toute liberté, comme dans leur domaine propre,—l'autre est nommé «de la cellule», il vous mène, à travers mille zigzags, jusqu'à une petite cellule abandonnée, dont les images saintes sont effacées par le temps, et dont les murs enfumés sont couverts d'anciennes inscriptions—traces laissées par les ermites qui, retirés du monde, avaient de bon gré muré leur vie dans ces tombeaux humides et sombres.

Toutes les montagnes, dans cette région, sont creusées et trouées par les cours d'eau. Des sentiers étroits et périlleux longent le bord des abîmes, dont le regard a peur de sonder la profondeur. Par moments, le sol résonne sous les pas, comme une voûte. On voit, tout en haut, des rochers géants surplombant la paroi, comme prêts à s'abîmer soudain. Les arbres rabougris, estropiés, aux branches difformes, apparaissent aux fentes des murs de granit. On se croirait dans un monde en décombres, dévasté par quelque grand désastre. Seule, la voix des flots victorieux retentit comme une fanfare, dans le silence et l'immobilité de tant de ruines.

---

33. Rimnicou-Viltchea.

La vallée de l'Olte.

Depuis le lieu où la Bistritza prend sa source, au pied du mont Valéane, on fait trois heures de montée vers l'est, à travers les forêts qui dévalent des cîmes du Paringue, avant d'arriver à la gorge de

Retchéa, au seuil de laquelle s'ouvre la fantastique grotte de Stogou. On escalade laborieusement un long éboulis de pierrailles en gradins, jusqu'à cette grotte à l'entrée large, triangulaire, où pend une stalactite presque de la taille d'un homme : merveilleux ornement qui semble suspendu exprès en ce lieu, pour vous préparer aux splendeurs étranges qui restent à voir plus loin. En effet, après vingt pas à peine, dans l'étroit passage, on se trouve au milieu d'une immense salle voûtée, au plafond et aux parois de laquelle pendent des milliers de stalactites polies et transparentes, candélabres, calices couverts d'un voile de pierre, hautes franges et draperies de dentelle, où glissent, le long des plis, des gouttes d'eau («du lait de pierre») qui coulent jusqu'aux sommets des stalagmites aux formes variées, dressées du sol vers les merveilles de la voûte. Au fond de la caverne on trouve des crânes d'ours, des ossements, dispersés depuis qui sait combien de siècles.

Le long de la paroi de droite glisse lentement une source au scintillement argenté, qui éparpille ses flots limpides comme un réseau de lumière, sur les dalles d'al-

bâtre poli; des deux côtés s'ouvrent d'étroits caveaux; des souterrains tortueux vous mènent jusqu'aux profondeurs ténébreuses de la montagne, où l'on avance en tâtonnant — de plus en plus lentement, plus prudemment — et une angoisse étouffante vous opresse ; comme un enfant laissé tout seul dans les ténèbres, on commence à écouter anxieusement le silence de la solitude,— et le désir de la clarté du jour vous tire en arrière.

A la tombée du jour, nous descendons dans le village d'Olaneschti, renommé pour ses sources thermales, et le marbre de ses carrières. Le lendemain matin, nous sommes à Rimnicou-Viltchéa. La ville s'étage, disséminée sur un coteau en pente douce, à droite de l'Olte. De nombreuses églises dressent, parmi les arbres, leurs tours étincelantes; les vieilles maisons, blotties sous leurs larges toits noircis par les pluies, semblent enfoncées dans les souvenirs de l'heureux temps de jadis. Au fond, la colline de Capéla ferme la vue sur les monts; au nord, se trouve l'Evêché, établi en ce lieu vers la moitié du quatorzième siècle; en face, vers le midi s'étend «le clos»— le jardin public de la ville. En débouchant de

Rimnicou-Viltchéa par la route qui monte vers le Riou-Vadouloui, on aperçoit à sa gauche Tchétatzouia, petit ermitage planté au sommet d'une colline haute et pointue, lieu propice au guet et à la défense, aux époques d'orageuses invasions. C'est ici que Radou d'Afoumatzi eṭ son fils Vlad furent pris et tués par les boyards révoltés, sous la direction du grand ministre Néagoé, et du Maréchal du Palais Dragane, en 1529. En face de Tchétatzouia, à l'autre bout de la ville, s'élève pointu comme une meule, le pic de Troïane, au sommet duquel le général Maghérou campait avec ses pandours, prêts aux combats, pendant la révolution de 1848. Toute la vallée de l'Olte— cette vaste forteresse protectrice de la Roumanie aux jours de danger — est remplie de souvenirs de notre histoire. Il n'y a pas de vieille bâtisse, de ruine, de motte de terre, à laquelle ne se rattachent une chanson, une légende, le nom d'un héros. C'est par cette vallée que les Romains se frayèrent une route jusqu'au cœur de la Dacie, après avoir laissé des camps fortifiés à *Pons-Alut*, à *Buridava*, et à *Praetorium*.

Ces vallons et ces coteaux sont sacrés

pour nos cœurs, car ils ont contemplé en sa réalité la majesteuse figure de Trajan; leurs forêts ont retenti du galop des chevaux qui portaient à la victoire les plus grands et les plus audacieux conquérants du monde; sacrée est cette rivière aux flots impétueux et dont le sable est d'or; ses ondes ont reflété les étincelants boucliers où figuraient les deux jumeaux allaités par la louve; et ces soldats moissonneurs que l'on voit sur la colonne Trajane ne sont que les légionnaires qui, voilà dix-huit siècles, dans leur marche vers Sarmiségéthuze, firent halte dans les plaines abandonnées du bord de l'Olte, et moissonnèrent un champ de blé, pour s'approvisionner de vivres.

La route unie et large serpente sur la rive droite de l'Olte. Longues s'étendent sur la plaine les ombres des peupliers plantés en file au bord du chemin, et les feuilles des saules penchés sur l'eau scintillent au soleil comme des piécettes d'argent; tout est silence, on n'entend que le bruissement de l'Olte; dans l'air flotte une senteur de foin et de forêt; au-delà des collines verdoyantes qui s'étagent devant nous, le mont Cozia, gigantesque, dresse, en

plein soleil, son front dénudé. Après un trajet d'une heure et demie nous arrivons à Calimaneschti, riche et beau village situé sur la rive droite de l'Olte. Dans la partie supérieure s'élèvent l'établissement des bains et le vaste hôtel où s'assemble en été une telle foule, avec tant de tumulte et d'animation, que l'on se croirait au cœur d'une grande ville. Un peu plus loin, à dix minutes de marche, se trouvent les sources bienfaisantes, les célèbres eaux de Catchioulata. On voit en face de l'hôtel, un îlot tout en prairies et en sentiers ombragés d'arbres, et au milieu de l'îlot une vieille petite église, bâtie par Jean Néagoé-Voévode, vers le milieu du seizième siècle.

Plus haut, sur la rive opposée, est situé le village de Jibléa ; c'est là que passe la nouvelle voie ferrée qui perce l'épaisseur de la montagne et aboutit en Transylvanie par le défilé de Tournou-Rochou. Un bac établit la communication entre Jibléa et Calimaneschti. A partir d'ici, la vallée commence à se resserrer; les forêts dévalent des hauteurs jusqu'au lit de l'Olte ; la route est, par endroits, creusée à même le roc. Un peu au-dessus des sources de Catchioulata, les murs sacrés du monastère

de Cozia se dressent hors de l'Olte. Bâti par Mirtcha-Voévode dans cette gorge des Carpathes, ce monastère historique fut non seulement un lieu de retraite et de prière, mais aussi une place forte qui servait de défense et de refuge aux heures de péril. Les anciennes salles ont été rebaties à neuf; toute une tour de l'aile droite s'est détachée et s'est écroulée dans la rivière ; seul, le mur extérieur où les flots de l'Olte viennent se briser depuis plus de cinq cent ans, ainsi que l'église qui est au milieu de la cour, ont pu affronter la puissance destructrice du temps. A l'intérieur de cette église, au superbe retable en dentelle demarbre, aux murs enfumés, aux fauteuils de pierre polis par les ans,... indiciblement tristes paraissent, dans la faible lumière filtrée par les étroites fenêtres, les images des Saints, tailladées par les lances païennes ! On croirait voir couler des larmes de ces yeux déformés par les éraflures. Sous une dalle aux inscriptions effacées, repose la famille de Michel-le-Brave : La Mère Théophanie, la Princesse Florica, et le Prince Nicolas. Un vieux moine nous raconte que sous le siège placé à gauche de l'autel, s'ouvre un souterrain qui passe par



La Table de Mirtcha.

dessous le lit de l'Olte et débouche sur la rive opposée ; c'est par là que Mirtcha prit la fuite, un matin où les Turcs firent soudain invasion dans le monastère, en brisèrent les murs, le pillèrent et y mirent le feu ; et le rocher où fit halte ce jour-là le vieux Voévode, pour y prendre son repas, le rocher solitaire au pied duquel mugissent les remous de l'Olte, se nomme encore aujourd'hui : la Table de Mirtcha. En face du monastère, sur la rive gauche de la rivière, se trouve l'endroit nommé Bivolari, où l'on a découvert des ruines de thermes romains, ainsi qu'une source thermale et une ancienne route romaine qui va se perdre parmi les rochers. En haut, au sommet de la montagne, et blottie dans la forêt, se trouve la maison hospitalière de Cozia, l'ermitage de «Tournou» : et tout près, sur un haut rocher, se dessinent les débris d'une audacieuse construction — peut-être un poste d'observation des Romains ; les moines l'appellent «la Tour de Trajan». Passé Cozia, la route monte en serpentant à travers le défilé de plus en plus étroit et escarpé. Des sources claires aux luisants d'acier s'élancent d'entre les rochers vers les lourdes ondes, jaunâtres et

troubles, de la majestueuse rivière. Les forêts frémissent du grondement des eaux. Au loin, sur les hauteurs qui bornent l'horizon, on entrevoit, au delà des forêts ténébreuses, de vertes éclaircies, illuminées par le soleil.

La route suit les zigzags de l'Olte, variant les paysages comme un panorama infini, de sorte que l'on ne sent pas les cinq heures de voiture de Rimnic à la frontière. Vers la moitié du trajet, au moment où l'on débouche de derrière un entassement de roches éboulées, les montagnes s'écartent soudain, et une prairie lumineuse et riante s'étale en bas, à la lisière des forêts; l'on aperçoit au loin la blancheur d'un pont, ensuite la route recommence à monter, puis, après avoir contourné un coteau, elle va se perdre dans la distance, comme une traînée de fumée. A gauche, s'ouvre une large vallée dont les vergers et les champs de maïs s'étendent au soleil. Du fond de cette vallée, on entend s'élever un fracas, comme un crépitement de pluie: — c'est le Lotrou, l'impétueux Lotrou, qui jaillit des rochers lointains du Paringue, coupe obliquement toute la partie nord du Viltchea,

découvre soudainement de riants plateaux, d'imprévues moissons et des nichées de campagnards blottis aux cachettes des montagnes, et qui, après avoir mis en mouvement des moulins à farine, des meules à foulon, et des scieries, accourt fièrement verser dans l'Olte, ses ondes limpides, qui semblent porter avec elles la couleur des prairies, et la fraîcheur et le frémissement des forêts qu'il a parcourues.

Du pont élevé jeté à l'embouchure du Lotrou, nous regardons ses ondes glauques rayer la vaste nappe de l'Olte et tendre, le long de la rive droite, une bande lumineuse, comme si les flots des deux fleuves réunies ne voulaient pas se confondre. A quelques minutes de là, se trouve le village de Brézoï, dans un véritable coin de paradis de la vallée du Lotrou. Beaucoup de citadins amateurs de belle nature, de solitude, et d'air pur, viennent y passer l'été. En vue du village, sur la rive opposée, se dresse, comme un belvédère, le mont Tsourtsoudane, dont le sommet chauve et pointu donne vue, au-delà des crêtes violacées des montagnes, sur de grandioses paysages étagés au lointain horizon, sur des vallées assombries de forêts, et de ravissants val-

lons où serpentent, étincelantes, les deux rivières. Derrière le Tsourtsoudane apparaissent à la file, trois pics dénudés, trois colosses de granit dont les sommets s'arrondissent en forme de tours gigantesques: les habitants de cette contrée leur ont donné les noms des saints Michel, Gabriel et Basile. C'est toujours dans cette vallée, mais tout au fond, derrière les remparts du Paringue, que se trouve le grand et riche village de Voïnéasa, blotti au milieu des forêts séculaires dans une clairière abritée, où les hivers sont doux, et les étés sont frais, et où la vie retirée et tranquille de cette nichée de Roumains, nous rappelle si exactement les siècles que nos ancêtres passèrent dans leurs cachettes des Carpathes, au temps où des torrents de barbares balayaient comme une trombe, les plaines du Danube.

Au delà de l'embouchure du Lotrou, la route serpente en lentes montées, à travers le défilé de l'Olte, dont les flots tumultueux percent les remparts de montagnes, et tantôt resserrés entre les parois rocheuses, dévalent vers la plaine avec un fracas d'orage, tantôt étalés au pied d'une forêt, se reposent apaisés et trans-

parents, sur un large lit de sable. Notre voyage le long de l'Olte prend fin à la frontière, en amont du Rioul-Vadouloui, au seuil du passage de Tournou-Roschou, qui, dans l'antiquité, fortifié par les Romains, avait le nom majestueux de «Porte de Trajan». L'Olte transperce en ce point la chaîne de montagnes, la fend du sommet à la base, pour s'ouvrir un large chemin à travers nos vallées. Sur ses ondes viennent, portés jusqu'à nous, les touchantes chansons de l'Ardéal, les chants de désir et de regret du pays de Birsa, et les plaintives doïné des plaines du Fagarache; sur ses ondes viennent jusqu'à nous les souvenirs sacrés de l'Avrigue, village qui nous donna le premier maître d'école roumain, l'immortel Georges Lazare. Depuis ici, nous jetons un regard mêlé d'amour et de douleur le long du cours de l'Olte... Au-delà de ces montagnes vivent des frères à nous, et là subsiste une partie importante de notre histoire. Combien de drapeaux ont flotté en ces lieux, combien d'armées ont coulé par cette brèche, dans les nombreux combats sanglants que nos ancêtres ont eu à livrer contre les nations limitrophes

---

34. A Caïnéni.

Nous redescendons dans la vallée jusqu'à Caïnéni, qui est un beau village situé sur les deux rives de l'Olte, à une portée de fusil de la frontière. C'est là que se trouve le carrefour des anciennes grandes routes qui relient encore l'Olténie et la Valachie à la Transylvanie; c'est là que font leur première halte les caravanes qui viennent d'au-delà des monts chargées de marchandises, et dont les chariots encombrent la cour des auberges, en automne surtout, à l'époque de la foire de Riouréni. Nous traversons l'Olte sur un bac. Le soleil s'enfonce à l'occident, et pose une auréole dorée sur les cîmes des forêts. Et maintenant, de sur la rive gauche de l'Olte, dans la paix du crépuscule, nous jetons un dernier regard vers la rive opposée, sur la terre d'Olténie, sur ce jardin de beauté, comblé de merveilles, de chansons et de légendes; sur cette terre bénie où les fleuves roulent du sable d'or, où les montagnes revêtues de forêts infinies, cachent dans leur sein des trésors inconnus:

où les collines regorgent de vignobles et de vergers, et les plaines de moissons opulentes. C'est en Olténie que les Roumains plantèrent leurs premiers drapeaux de conquérants, et c'est encore en Olténie que fut institué notre premier Voévodat [1]); et aux jours d'épreuve, c'est l'Olténie qui nous donna Michel-le-Brave, les frères Bouzescou, et Toudor Vladimirescou; tant de grandes âmes, tant de pages belles et glorieuses dans l'histoire de notre race. Entermée entre les Carpathes, le Danube et l'Olte, cette partie de notre pays, protégée par ses frontières mêmes, fut moins que les autres ravagée par les invasions, et plus à l'abri du mélange avec les populations étrangères. C'est ainsi qu'elle conserva plus purs, le caractère, la langue, et le costume roumains. Les maisons, les vergers, les routes en Olténie sont plus soignés que dans les autres parties; les habitants y sont plus dégourdis, plus attachés à leur pays, et leur croyance en Dieu est plus profonde. Au bord des routes, aux fontaines et aux carrefours, on voit souvent des croix de bois peintes d'images

---

[1]) Principauté, de «Voévode», = prince régnant.

saintes: des icônes sont suspendues aux arbres, symboles sacrés de foi qui vous font souvenir que la demeure du Seigneur est partout; — le passant s'arrête devant eux, tire son bonnet de sa main gauche, courbe pieusement le front, et prie.

Pâtre dans les montagnes, flotteur sur les radeaux de l'Olte, laboureur aux champs, ou bien maraîchier en ville, le natif de la fière Olténie est partout un type de vaillance et de force: un vrai Roumain, éveillé et actif, né pour affronter les épreuves, toujours fier, confiant en soi et prêt à soutenir mordicus tout ce qui lui semblera être la sainte justice — car, dans sa nature impétueuse et enthousiaste, dans son chaleureux élan vers les rêves grandioses et les actions intrépides, il a quelque chose du Pope Farcache et du Ban Maratchine [1]). Cette jeunesse enflammée et ce trop plein de vie qui le caractérisent, ont fait dire de «l'Oltéan» qu'il a «vingt-quatre molaires»

---

[1]) *Maratchine* = ronce. Nom porté par un seigneur de Craïova qui — selon la légende — fut admis à la cour de Philippe VI de Valois, prit part à la guerre de Cent ans, et fut l'ancêtre du poëte français *Ronsard*.

35. Sur l'Argesch.

Courtea-de-Argesch.

A la pointe du jour, nous quittons Caïnéni à cheval et nous suivons la route unie qui descend en serpentant par le versant du plateau de Lovischté, jusqu'à la belle et riche vallée du Topologue. Nous traversons toute une rangée de villages, dont les champs et les vergers dévalent en pentes douces jusqu'au pied du mont Cozia, et nous arrivons, vers midi, à Salatrouc, qui est un village de scieurs de bois et de marchands de lattes, situé entre des forêts de sapins, au bord du Topologue. Ce cours d'eau prend sa source, sous les talus du Fagarache, traverse dans toute sa longueur la partie montagneuse du district de l'Argesch, et se verse dans l'Olte, un peu plus haut que l'embouchure du Louncavetz. Dans cette vallée naquit, il y a quatre vingts ans, dans le village de Baltcheschti, Nicolas Baltchescou, l'un de nos plus grands écrivains, le patriote enflammé de 1848, et l'incomparable con-

teur des jours les plus glorieux de notre histoire.

Passé Salatrouc, nous quittons la grande route, et nous coupons droit, à travers des sentiers en forêt, et des lits de torrents, par dessus la cîme du Comarnic, qui part du mont Négoï, le point le plus élevé de nos Carpathes, (2547 m) et allonge sa crête, comme un mur de séparation, entre les deux belles et fertiles vallées de ce district: celle du Topologue et celle de l'Argesch.

Vers la tombée du jour, nous arrivons au village de Capatzinéni. Un vent léger souffle doucement du nord. Quelques nuages blancs font glisser leurs ombres sur l'épaisseur verte des forêts. Toute la vallée frémit du bruit des moulins et des scieries. Non loin du village, entre deux montagnes chevelues, on voit s'élever, au sommet d'un rocher géant qui surplombe la rivière, la «Cité de Vlad-Tzépesch» solitaire, déserte, en ruines; à l'édification de ces murs, dit la légende, ont peiné comme manœuvres les boyards de Tirgovischté qui s'étaient rebellés contre ce prince sanguinaire.

Dans cette même vallée, un peu plus

loin, en face du village de Poénari, subsistent encore les restes d'un palais que Vlad-Tzépesch fit bâtir par les mêmes ouvriers. En ces époques de dévastations et de pillages, c'est ici, dans ces lieux sauvages et lointains, dans ces cachettes protégées par l'épaisseur des forêts, que l'intrépide Voévode enfermait son épouse et ses trésors, tandis qu'il descendait dans la plaine avec son armée, et barrait vaillamment la route aux ennemis qui envahissaient ses frontières.

Au crépuscule nous arrivons à Courtéa-de-Argesch. Qui dirait aujourd'hui que cette petite ville isolée, silencieuse, aux maisonnettes basses, disséminées au penchant d'une colline, fut autrefois la capitale de ce pays! Rien — pas même des ruines — ne demeure de son ancienne grandeur. Autour de l'Eglise seigneuriale, où repose notre premier Prince, Radou-Nergu, c'est à peine si on distingue encore, parmi les mauvaises herbes,—les restes de l'ancien palais des Bassarab. Et cependant, plus d'un curieux venu des quatre coins du monde, s'arrête volontiers dans ces parages. On y vient admirer le merveilleux édifice qui incarne le rêve du Voévode-artiste d'il y



Eglise de Courtea-de-Argesch.

a quatre cents ans. Au milieu d'une prairie qui s'étend sur la rive gauche de l'Argesch, au pied des Carpathes, apparaît, comme par la magie d'un conte fantastique, prodigieusement belle, ornée de sveltes tours dorées, cerclée de blanches corniches sculptées dans le marbre, et scintillante comme un joyau, la superbe église de Courtéa-de-Argesch. Elle fut élevée au commencement du seizième siècle par le pieux et sage Prince, Néagoé Bassarab; détruite ensuite par les tremblements de terre, puis rebâtie à neuf, et décorée selon ses anciens modèles, de nos jours, sous le règne de notre glorieux roi Carol I.

Toute en pierre, et revêtue, comme d'un réseau, de minutieuses sculptures d'une rare finesse, la construction entière semble d'une seule pièce, et, de quelque côté qu'on la regarde, elle offre une parfaite harmonie de lignes et de proportions. C'est là sans contredit, une des plus belles églises de l'Orient chrétien. Une ancienne légende raconte que le maître-maçon, Manolé, afin de pouvoir terminer l'édifice, dut y murer vive sa tendre et chère épouse; la sagesse du peuple veut par là nous donner à entendre quels sacrifices et quelle force d'âme

exige d'un homme le parachèvement d'une œuvre si belle, si imposante et si prodi-



Fontaine de Manolé.

gieuse. — Non loin de l'église, sur l'autre bord de la route, se trouve la fontaine célèbre et bénie, nommée: «Fontaine de Manolé».

Un peu plus haut, au bout de la prairie, s'élève le palais Episcopal d'Argesch, rebâti à neuf en même temps que l'église. De l'une de ses fenêtres, j'abaisse mes regards sur la vallée endormie au charme de la lune. C'est une nuit limpide et fraîche. Sur toute chose règne une paix qui invite à la rêverie. Seul l'Argesch, éternel voyageur, glisse en chantant au creux de la vallée, et ses ondes jasent sans répit tantôt plus fort, tantôt tout bas. Elles disent, ses ondes, la beauté et la majesté du Négoï, des flancs duquel elles ont jailli; elles disent les forêts, profondes, mystérieuses, où dans les clairières, les bêtes féroces s'ébattent sans crainte en prêtant l'oreille au chant du rossignol; les forêts où la mousse est moelleuse comme un coussin de plume; et les ruisseaux, blancs comme l'écume du lait, et les sapins, si hauts que le bonnet vous tombe de la tête, si vous tentez de regarder leur cîme. Elles disent, ses ondes, l'immensité des rochers de Kéi, qu'elles ont vaincus et laissés en arrière sur leur route, comme des cités en ruines; elles disent les trésors de cette terre engraissée du sang de tant de héros—la beauté des hauts plateaux, l'opulence des moissons

et des pâturages qu'elles ont arrosés, des troupeaux qu'elles ont désaltérés au passage; et les joyeuses clameurs poussées par les pâtres, et la douce plainte des doïné, qu'elles ont écoutées avec amour dans leur tumultueux et long voyage. Il passe son chemin, la vieil Argesch, toujours dévalant vers la plaine, en décrivant une courbe à l'est, vers la ville de Pi-teschti, où naquirent les frères Démètre et Jean Bratianou—deux figures hautes et lumineuses de l'histoire politique de notre patrie, — ensuite toujours plus apaisé, il descend dans la vaste étendue unie des plaines, et, après avoir reçu dans son lit sablonneux, le Néajlov à gauche, et la Dimbovitza à droite, il s'écarte vers le sud, traverse la plate étendue de l'Ilfov et va se déverser dans le Danube, en face d'Olténitza.

---

36. Campou-Loungou.

En quittant Courtea-de-Argesch nous prenons tout droit par-dessus les collines, et après six heures de route presque tout

le temps sous bois, nous arrivons à Campou-Loungue pour dîner. La ville s'étend au creux d'une fraîche vallée, au pied des montagnes. Des collines couvertes de vergers l'abritent contre les vents, et la rivière Tirgouloui qui l'arrose, l'égaye de ses ondes limpides et gazouillantes. Les rues sont droites, propres, ombragées d'arbres; presque toutes les maisons ont un jardinet, et partout où l'on se tourne, on ne voit que des fleurs; plates-bandes le long des grillages, pots de fleurs aux balcons et aux fenêtres: la ville toute entière est en fleur. C'est ici dans ce coin paisible et retiré, que mit pied-à-terre, il y a six cents ans, notre premier Voévode, Radou-le-Noir, qui descendait du Fagarache par le lit de la Dimbovitza, et venait fonder «un pays nouveau» en deçà des Carpathes. C'est ici, que fut établie la première capitale de la Roumanie, nid de bref repos pour le vautour légendaire destiné à fendre, en son vol audacieux, d'innombrables orages! — c'est ici que fut élevée par ce fortuné colonisateur, la première «Eglise princière» en mémoire de ces jours marquants et grandioses à partir desquels une voie nouvelle s'ouvrait devant nous,

et une histoire nouvelle commençait pour notre peuple. Je m'arrête, pensif, devant l'image de bronze du majesteux Bassarab — berger prudent, qui sut garer son troupeau des attaques féroces. — Comment ne pas se sentir fier d'être Roumain, comment ne pas s'émerveiller de la force de cette race, et ne pas la glorifier quand on songe à tout ce qui s'est passé depuis ces temps... aux dangers sans nombre qui assaillirent cette poignée de héros, disséminés aux versants des Carpathes, pendant six siècles de luttes et de tourments, six siècles d'une résistance indomptable et sans répit, opposée à l'envahissement de tant d'ennemis, qui portaient, dans cette terre paisible, le pillage et l'horreur de la guerre dans toute sa cruauté: la destruction des villages, le retour à la barbarie, les ruisseaux rougis de sang, les villes en flammes, les femmes, pieds nus, portant leurs nourrissons dans leurs bras, et courant par les champs dévastés; les morts gisant par centaines, sans sépulture au bord des chemins!... et combien de héros ont payé de leur vie la victoire, avant que se lève enfin pour nous, le jour tant désiré du salut et de la paix. Il n'est pas

de race sur terre plus éprouvée que la nôtre. Il n'est pas de peuple qui ait acheté plus cher le droit de vivre sur sa terre et selon sa foi; de peuple que le profond amour de la patrie et de la liberté ait poussé à de plus grands sacrifices!

---

37. Roucar. Dimbovitchiora.

Nous suivons, de Campou-Loungue à Roucar, la jolie route qui longe, comme une corniche égale, la cîme du Matéache, et puis descend en lents serpentements jusque dans la vallée de la Dimbovitza, où elle écoute la rumeur des eaux, et le vacarme des moulins et scieries de Dragoslavé et de Roucar; après quoi, elle grimpe par dessus les collines boisées de sapins ombreux, et débouche, par le défilé de Pajera, au delà des montagnes, dans le pays de Birsa. Nous nous arrêtons quelques instants à Namaéschti, au monastère de religieuses, blotti sous les arbres, avec sa petite chapelle, creusée au cœur d'une roche sur la pente verdoyante d'une colline, d'où l'on

voit, en panorama, toute la ville de Campou-Loungue, avec ses beaux environs. Après deux heures de trajet, nous arrivons à Roucar, grand village, presque un bourg, posé sous le surplomb des Carpathes, au carrefour de deux cours d'eau, dans une des vallées les plus enchanteresses du district de Moustchel. Tout ici vous porte à la joie; l'air pur, le frémissement des bois, le murmure des eaux, les maisonnettes blanches semées parmi les arbres, l'aspect fier et gaillard des paysans, la figure fraîche et claire des femmes du pays leur costume selon la plus pure tradition roumaine, qui est tissé, cousu et brodé de leurs mains avec un art étonnant dont elles ne sauraient elles-mêmes expliquer l'origine. Autour de ce coin de retraite heureuse, les montagnes déploient leur parure d'une sauvage majesté; des pics bleuâtres, dressés hors des ténébreuses sapinières, se tiennent droit à la file, comme d'immuables sentinelles aux limites de l'horizon. Au-dessus de tous les autres, au fond, du côté nord la «Papoucha» (Poupée) érige son haut sommet, arrondi comme la tour d'une église. Des flancs de la «Popoucha» s'élance un torrent impétueux, la Riouchor, qui

perce le rempart des rochers obstruant sa route, engloutit les ruisseaux jaillis des forêts et dans sa course folle, clame et gronde en bataillant contre les blocs pe pierre qui encombrent son lit; ensuite, tourbillonnant et blanc d'écume, il arrive à Roucar; mais les Roucarins ne l'ont pas plutôt aperçu, qu'il le mettent à la besogne; ils ont du maïs à moudre, des manteaux de drap blanc à faire fouler, des souches à raboter et à scier en planches; et le Riouchor, agile et diligent, s'attelle de bonne grâce à tous les ouvrages, après quoi, ayant fini sa tâche, il va se coucher dans le large lit de la Dimbovitza, cette rivière fortunée qui a guidé les pas du premier Voévode de Valachie, et qui traverse la capitale où fut couronné le premier roi de Roumanie.

Nous quittons Roucar à cheval, et nous acheminons vers Dimbovitchiora. La route monte en courbes lentes et larges, et passe par dessus les bosses rocheuses du mont Scarichoara, bordé à gauche par une paroi de granit, tandis qu'à droite se déploie la perspective des vallées, tantôt rapides, escarpées et profondes, tantôt larges ouvertes, en pentes régulières, couvertes les unes de pâturages, les autres de forêts ombreuses.

Passé le pont de la Dimbovitza, nous quittons la grande route, pour suivre à droite un sentier pierreux qui longe les scieries de Dimbovitchiora. Mais voici que devant nous se dresse une montagne haute et abrupte, comme un mur prodigieux, à croire que c'est ici que finit le monde. Nous nous approchons, et soudain, à un tournant, s'ouvre, entre deux rochers anguleux, l'entrée qui mène au cœur de la montagne, le défilé étroit et profond de la Dimbovitchiora. Il fait frais, et la rumeur de l'eau est si retentissante que l'on ne s'entend plus parler. Du fond de ce gouffre, nous levons les yeux avec terreur vers ces colosses de granit accrochés aux parois de la gorge, comme des monstres au guet, prêts à s'écrouler sur nos têtes. Au-dessus de nous, on entrevoit un lambeau de ciel, posé comme un couvercle d'azur, sur les crêtes pointues des hautes murailles qui nous enserrent dans leur ombre éternelle. Tout en haut, l'on aperçoit par moments un sapin rabougri et tordu, sortant de la fente d'une rocher, émerveillé, lui aussi, de la prodigieuse solitude qui l'entoure, et tendant ses ramures tristes, dans l'attente vaine d'un rayon de soleil. Nous continuons à monter

ainsi, par le lit tortueux de la rivière, environ une demi-heure, et tout à coup, la gorge s'élargit ; dans la paroi de droite, au-dessus d'un perron de pierre, s'ouvre la grotte, où nous nous engouffrons tenant une bougie en main. Il y fait une obscurité froide, humide, opprimante, et de temps en temps, l'on entend tomber une goutte du plafond surbaissé; tandis qu'au jeu de la faible lueur, se dessinent sur les murs humides et bosselés du souterrain, toutes sortes de visions d'horreur. Il semble qu'une voix venue des temps anciens, jaillisse des lointaines profondeurs obscures, et me dise: «Dans ces cavernes ont vécu, sans feu sans lumière, nus, faibles et tremblants, les premiers des humains—vos ancêtres à tous;—et du fond de ces abîmes, sont issus, peu à peu, les milliers de peuples qui ont couvert la face de la terre... Mesure le chemin parcouru, compte les degrés gravis par l'humanité, depuis l'état sauvage et l'obscurité de ces tanières, jusqu'à sa puissance et son éclat actuels, et vois de quelle lointaine origine tu descends, et quel labeur a dû accomplir la vie, pour échapper à la nuit qui l'enveloppait au début, et s'épanouir de plus en plus, au large, en pleine lumière.»

«Au large, en pleine lumière». Ces paroles prennent ici une signification étrange, et je me les répète sans cesse en pensée, impatient de sortir de la grotte; sans cesse, elles me montent aux lèvres, tout le temps que je traverse le long détroit de la gorge. Je sens un tel désir de ciel, de soleil, de feuillage!... il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que je n'ai vu devant moi de la terre étendue et verdoyante.

---

38. Tirgovischté.

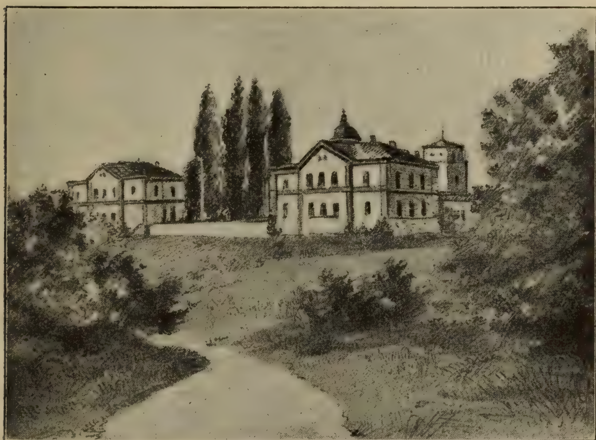
Les ruines.

Nous passons la nuit à «Podoul-Dimbovitzi», village niché au creux d'une profonde vallée et encaissé de collines de toutes parts, comme une cuve. Au faîte de la paroi de roc, du côté nord, on aperçoit les ruines d'un ancien château. On ne sait à qui il appartint jamais. Les vieillards disent l'avoir toujours vu tel quel. Maint paysan a cherché sous ses murs quelque trésor enfoui, car on voit souvent danser, la nuit, une flamme bleuâtre autour de la

«Ruine déserte» comme on l'appelle. Un peu plus bas, en deçà des restes de la citadelle de Negrou-Voda (le Prince Noir) et sur la rive droite de la Dimbovitza, se trouve le village de Stoéneschti, où Michel le Brave se retira, il y a environ trois cents ans, pour donner un peu de répit à son armée décimée, après l'éclatante victoire de Calougaréni.

En quittant Podoul-Dimbovitzi, nous suivons à l'est, les traces des troupeaux, en coupant au plus court par dessus les collines ; à travers les bois de sapins et de hêtres, nous gravissons, à grand'peine, le mont Léaota, qui part des hauteurs de la Birsa, et descend en pentes douces jusqu'aux collines calcaires et carbonifères de de Chotinga. Nous faisons halte pour la nuit, à une bergerie du sommet du Léaota. Le lendemain, nous descendons dans la vallée de Ialomitchioara, et nous trouvons à Tirgovischté à la tombée du soir. La ville s'étale en rase campagne, sur la rive droite de la Ialomitza. Une longue ligne de collines couvertes de vignes, ferme l'horizon à l'est, et au milieu, sur le sommet de la plus élevée, on voit se dresser, superbe, jailli hors des fourrés d'arbres, le

monastère Déalou ; intact, éblouissant, il se tient fièrement en face de la ville, comme si le temps, sur son seuil, s'était endormi. Dans le parvis de cette église est conservée, en une châsse en cristal,



Le Monastère Déalou.

la tête de Radou le Grand (le fondateur du monastère il y a quatre cents ans) ainsi que la tête de Michel le Brave, sur laquelle a brillé, l'espace d'une minute fortunée, la plus glorieuse des couronnes où jamais ait visé le rêve de grandeur et de justice du peuple roumain.

C'est à Tirgovischté que Mirtcha-le-Grand établit sa résidence royale, vers la fin du quatorzième siècle; et cette plaine étant accessible et sans défense, il fit élever des remparts et des murs puissants tout autour de la ville, qui pendant trois cents trente-trois ans, resta la capitale du pays. Au cours de ce temps, elle fut plus d'une fois ravagée par les armées turques, mais à travers tous les malheurs qui la dévastèrent, elle progressa, s'agrandit et s'enrichit sans cesse. Les princes à l'envi se plurent à l'embellir, à la doter, tour à tour d'une cathédrale, d'églises nombreuses et d'une typographie; et sous le règne du sage et bon Matéi Bassarab, la population atteignit le nombre de 60000 âmes.

Quelle animation, quel tumulte devaient remplir autrefois ces rues maintenant silencieuses, presque mornes! Ici battait jadis le cœur de la patrie, avec toutes ses douleurs et toutes ses joies. Ici se rencontraient les négociants venus de Venise, de Byzance et de Gênes. Ils apportaient, en ce «Damas de la Roumanie» les joyaux et les tapis précieux, les soies brochées d'or fin, les étoffes et les ornements destinés aux Métropolites, aux Seigneurs,

ainsi qu'aux Princesses et aux luxueuses grandes dames de l'époque. D'ici se mettaient en route, par les quatre portes de la ville, ces caravanes de chariots surchargés de miel, de sel et de vivres, qui propageaient jusqu'aux ports les plus lointains de l'Europe, la renommée de l'opulence et la prodigalité de notre terre.

Aujourd'hui, Tirgovischté n'est plus qu'une ville de souvenirs. Les murs de la citadelle sont écroulés, les fossés comblés; et là où s'élevaient autrefois les palais et les attenances de la Cathédrale, se tient aujourd'hui, la foire aux bestiaux; tandis que la résidence royale, le superbe édifice du bord de la Jalomitza, où se trama une partie si importante de notre histoire, tout cela n'est plus aujourd'hui que décombres; un monceau de débris, envahis par les herbes folles; des voûtes écroulées, des tas de plâtras soutenant quelques murs enfumés, où s'ouvrent comme des plaies, les trous de quelques fenêtres, élargis par les pluies. Une seule chambre a conservé ses quatre murs latéraux; au milieu, deux acacias ont poussé. Partout s'étendent d'épais fourrés d'ortie et d'hièble: de tous côtés la terre semble



Les ruines du palais princier de Tirgovischté.

s'élever, comme pour se ruer sur ces tristes débris, et engloutir à jamais avec eux, ce qui fut autrefois la gloire et l'ornement de Tirgovischté. Quelle tristesse, que l'on n'ait pu au moins conserver ce palais, comme un témoignage précieux des âges écoulés! Nous y serions accourus, de tous les coins du pays, comme à une sainte école qui élève l'âme, pour surprendre les chuchotements de ces murs sacrés, pour y revivre un morceau vivant de notre histoire. Nous aurions parcouru, dévotement, les salles vastes et silencieuses des anciens Voévodes, et nous aurions pu dire: C'est par cette porte-là, qu'est entré le Grand Mirtcha, lorsqu'il revenait vainqueur de Roviné; c'est de cette fenêtre-là que le sanguinaire Tzépesch, contemplait sa ville pacifiée et purgée de toute rébellion; c'est dans ce fauteuil-là que s'est assis Michel le Brave, tandis que son esprit audacieux organisait un rêve grandiose,—un royaume puissant, glorieux et vaste,—toutes les âmes roumaines réunies sous un seul sceptre. Mais les rafales du temps ont passé, plus âpres que la guerre et le feu; elles ont dévasté les superbes édifices, et renversé les murs de l'imposant Palais, dont

jamais les salles n'abritèrent un prince phanariote. Seule, l'église est demeurée debout, avec ses icônes éraflées par les lances turques et sa haute tour de Kindia, où les sentinelles montaient la garde, et d'où retentissait la fanfare qui annonçait l'heure où les Princes prenaient place à table.

Elle dort, l'antique Tîrgovischté, la cité de tant de glorieux souvenirs. Elle eut pourtant un élan de résurrection, vers le commencement du siècle passé, alors qu'elle donna au pays, presque en même, temps, trois poëtes illustres: Eliadé, Alexandrescou et Carlova. Mais, hélas, les pierres n'ont pu, au son de leur lyres, s'animer et faire revivre la cité morte, comme elles firent, aux heureux temps passés, au chant de la lyre d'Orphée.

---

39. Sur la Ialomitza.

De Tirgovischté à Pétrochitza.

La route qui monte de Tirgovischté vers la montagne suit la rive gauche de la Ialomitza, le long d'une vallée creusée,

comme le lit d'une rivière, entre deux rangées de collines, de plus en plus hautes et opiniâtres. C'est une fraîche et sereine matinée de fin d'août. Nous cheminons au bas des vignes et des vergers, étagés sur le versant de droite. D'en haut, de la cîme la plus élevée, le monastère Déalou vous regarde. Un peu plus loin, au fond, sur un autre pic, se trouve le monastère du Golgotha, fondé par Patraschcou-Voda, le père de Michel-le-Brave; tandis qu'en bas, au pied de la colline, s'élève «Viforita» un couvent de religieuses.

Douce est dans l'air matinal la senteur du foin qui couvre la prairie, et le silence est si profond... l'on n'entend que le trot des chevaux sur la route unie et sèche. Tirgovischté s'enfonce derrière nous; l'une après l'autre s'effacent à nos yeux les tours de ses nombreuses églises. Le charme particulier de cette vallée est dû aux maisonnettes blanches qu'on entrevoit à travers les branches alourdies de fruits; de grands et riches villages alignent leurs fermes des deux côtés de la rivière, jusqu'aux brumes des monts. Entre leur double rangée, passe la voie ferrée qui conduit aux bains de Poutchiossa. Voici Doitchechti, village fort

ancien, qui a lui aussi, son histoire, et ses restes de remparts et de palais: selon l'antique tradition, c'est ici que l'on envoyait les nourrices avec les enfants princiers lorsque la guerre éclatait dans le pays. Plus loin, passé un petit bois de noisetiers, Chotinga étend ses vergers de pruniers et ses champs de maïs, sur la rive droite de la Ialomitza, sur ces larges plateaux qui cachent dans leur sein de riches gisements de charbon. Voici Lacouletzé : à gauche une vaste fabrique, la poudrerie de l'Etat, à droite, sur une colline qui s'élève au bord même de la route, on voit, parsemées de ci de là, de jolies villas riantes, ornées de jardinets et de routes sablées, qui serpentent, en larges courbes grimpantes, d'une maison à l'autre; on dirait une ville nouvelle sur le point de s'épanouir, comme sous la poussée des trésors cachés dans ce sol généreux.

Ici commence Glodéni, le village béni du sort, où gargouillent sans répit les sources de pétrole: cent gueules aspirantes pompent au dehors cette prodigieuse richesse, arrachée au gras limon des anciennes mers, recueillie goutte par goutte pendant des milliers de siècles, projetée de qui sait

quels lointains parages—le long de ténébreux canaux, par les gigantesques bouleversements du globe, et accumulée ici, comme par une main prévoyante, dans les secrètes citernes des profondeurs du sol. Une odeur, rien moins qu'agréable nous avertit que nous sommes à Poutchioassa. C'est un bourg joliment situé dans une large vallée, au bord de la Ialomitza; des deux côtés, des collines aux pentes douces: au fond le panorama des montagnes couvertes de forêts; sur la rive opposée, jaillissent, de sous un talus, les bienfaisantes sources d'eau sulfureuse et ferrugineuse. Par delà la colline, vers l'Ouest, se trouvent les bains iodés de Vilcana. Il y a encore une source soufrée à Bézdéad, le village le plus grand et le plus beau des montagnes de la Dimbovitza. C'est là que se trouve, à la lisière nord du village, une haute paroi de roches lamelleuses, nommée, à cause de son écho puissant et distinct «le talus qui résonne.»

Après Motzaéni, la vallée commence à se resserrer; la route suit, sans interruption, les lacets de la Ialomitza, qui à partir d'ici, se met à devenir bruyante: toujours plus claires et plus rapides, ses on-

des précipitent leur course parmi les blocs de pierre, repoussant les uns avec colère, et caressant les autres, en posant sur leur front un casque luisant d'acier. Nous entrons à midi à Pétroschitza. C'est un grand village, aux nombreux hameaux gracieusement dispersés sur les flancs de la montagne; de tous côtés, des maisons blanches de plus en plus espacées, grimpent aux penchants des collines, et semblent rivaliser à qui aura la vue du point le plus haut; et tout le long de la rivière, les scieries, les moulins à farine et à foulon, empressés à leur besogne, s'envoient des appels à l'envi, jusque loin, bien loin, aux abords de Moroéni, où commence la haute solitude des montagnes, l'imposant et silencieux royaume des Boutchégi.

---

40. Par le défilé de Tatarou à l'ermitage de Peschtera.

Une fois sortis de Moroéni, nous quittons la route, qui décrit une courbe au pied d'une belle montagne, et débouche

à travers les ténèbres des forêts de sapins à Sinaïa, dans la vallée de l'Izvor: et nous continuons notre voyage à pied, sous la conduite d'un garde-forestier, le long de l'effrayante gorge de la Ialomitza. Nous cheminons péniblement, parmi les éboulis de roches, en nous aidant partois de nos mains; le mugissement nous oblige à parler haut.

— Si nous allions nous égarer, frère Stan, et passer la nuit ici.!

Le garde-forestier nous regarde et sourit; ensuite, levant la main, il nous montre à gauche, tout au fond, parmi les crânes dénudés de la montagne, une cîme pointue plus éloignée et que dorent les rayons du soleil.

— Le soleil est sur la Zanoaga : nous avons tout le temps. Vous en verriez là-haut, des merveilles! Tout en haut, au sommet même de la Zanoaga, s'étend une belle pelouse de verdure qui se nomme «le Plancher aux fleurs», parce qu'elle est toute rien que fleurs; et au milieu il y a un petit lac, pas plus grand qu'une aire à battre le blé, et d'une eau limpide, limpide comme une larme; et tout autour de ce pré se tiennent, tout droits, en bordure

des centaines de hauts rochers anguleux, comme s'ils étaient là pour monter la garde. Les anciens racontent qu'au temps jadis se seraient refugiées ici, un jour, des princesses poursuivies par les Tartares, et que, rejointes par les païens, elles auraient grimpé, les pauvrettes sur ces rochers, d'où elles se seraient élancées dans l'abîme, où elles ont péri»...

Nous traversons une clairière de hêtres et nous arrivons à «Kéia Tataroului». Ici, la Ialomitza enfonce vaillamment les portes des Boutchégi, et se précipite, par dessus les débris de ses écluses, à travers la percée profonde ouverte dans la montagne, qui retentit comme une voûte géante au mugissement de ses remous. Nous avançons prudemment, parmi les roches éboulées, sous l'étroite bande du ciel tendue comme une nappe de bleue lumière aux crêtes des deux parois de granit, qui se dressent abruptes, hautes, énormes, d'un côté et de l'autre de la gorge.

Mais quel riant et beau paysage s'offre à nos yeux, au sortir du défilé! La vallée s'élargit subitement, et déploie à droite ses plateaux verdoyants, découverts, dont les ondulations, pareilles à des va-

gues conduisent le regard jusqu'à la vue du «Virfoul cou dor» (le Pic du désir»). A gauche s'élève, en lente montée, le Mont de Padina, dont les crénelures montrent une maisonnette blanche, toute seule parmi les rochers: c'est la douane de Strounga; au fond, en face de nous, au-delà des bandes de sapinières s'alignant en cette vallée comme autant de jardins, se dressent bleuâtres et abrupts les remparts de «Obirchia» L'air frais et doux sent bon la prairie et la forêt. Le soleil s'enfonce derrière la cîme de Padina. Des vagues d'ombre noient la vallée. Nous longeons une scierie abandonnée, en frachissant des monceaux de planches et de lattes noircies par les pluies. On n'entend que le bruissement de l'eau qui semble prête à s'endormir, couchée parmi les plates-bandes fleuries. Et dans la solitude et la majesté du site, toute chose semble sacrée. Nous avançons, silencieux comme dans un temple, parmi la paix profonde du crépuscule qui tombe. Un moine vient à notre rencontre et nous fait gravir un étroit sentier taillé dans la corniche du pic de gauche. Nous sommes à l'Ermitage de la «Grotte».

Sur une terrasse surplombant les gouffres de la Ialomitza, s'ouvre en voûte une large cavité au flanc rocheux du mont de «Batrina» (la Vieille). A l'entrée, sous le plafond élevé et creux comme la cale d'un navire, se trouve une chapelle — et des deux côtés, le long des murs humides et noirs de fumée, quelques cellules basses et sombres abritent deux ou trois moines, dont le visage a pris quelque chose de l'aspect sauvage de cette caverne. Une petite source claire glisse au pied de la paroi gauche. Au fond, la voûte s'abaisse, les murs se rapprochent, comme s'ils voulaient vous barrer le passage. On a été longtemps sans savoir ce qu'il y avait là derrière. Mais la main de l'homme, fureteuse et hardie, finit par percer le secret de ces cavernes. Aujourd'hui la célèbre grotte vous laisse entrer, dans toutes ses salles voûtées, pénétrer au plus profond de ses effrayantes ténèbres, écouter le murmure de ses sources cachées, et le clapotis sonore de sa cascade, — pluie de gemmes, à la lueur des torches — et admirer les deux lacs, endormis, limpides et bleus, sans une ride, sous leurs superbes dais en granit, d'où pendent à foison des franges polies et blan-

ches comme le marbre; et monter ensuite jusque dans le vaste dôme de la grotte, sous la coupole géante, parée de stalactites — jusqu'à ce merveilleux palais où régnait autrefois «l'Ursus spelaeus» dont les ossements gisent, depuis qui sait combien de milliers d'années, disséminés le long des murs. Tout au fond s'ouvre encore une vaste salle — la dernière — qui, pour la richesse et la beauté de ses longues et scintillantes stalactites, pourrait être nommée: «la salle aux colonnes de marbre».

---

41. Sur l'Obirchia. L'Omoul.

Dans la vallée du Tcherboul.

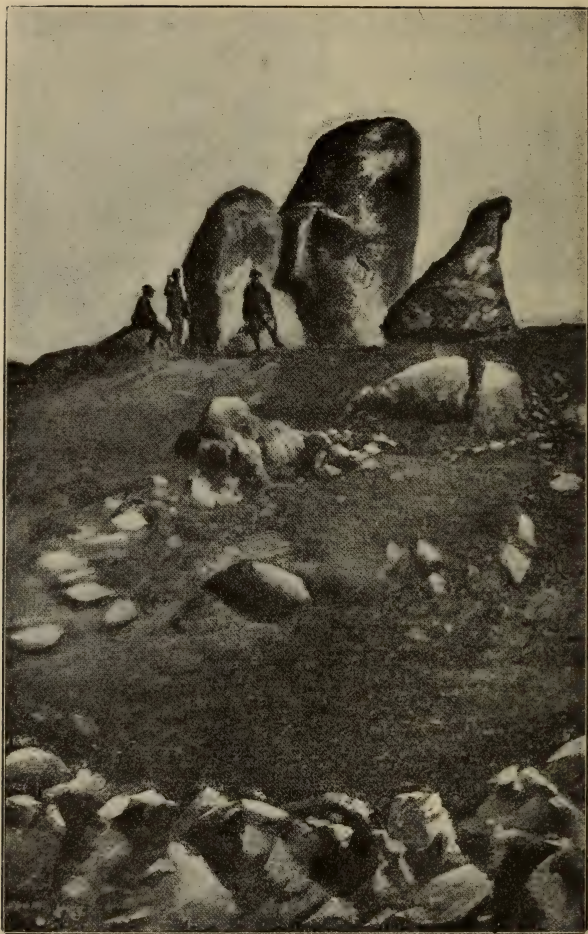
Il fait froid. Le soleil n'est pas encore levé, et nous sommes, depuis un bon moment, occupés à gravir les coteaux arides et abrupts de l'Obirchia. L'ermitage est loin derrière nous: c'est à peine si l'on aperçoit encore en bas, à gauche, par delà les gorges de la Ialomitza, quelques noires taches de forêts; toujours plus large et plus immense, baille au-dessous de nous, comme

un gouffre, la prodigieuse vallée; à droite se dressent les sombres remparts des Boutchégi; des troupeaux de blancs rochers s'alignent à leurs crêtes, et des pans des brouillards se meuvent mollement devant eux. De quelque part que l'on se tourne, ce ne sont qu'échines dénudées de montagnes, — le vaste royaume des précipices et des déserts de pierre; pas un arbre, pas une source, pas une touffe de verdure où reposer ses regards. Au-dessus du pic des «Babe» (Vieilles) une lumière blanche se diffuse dans le ciel; une cîme élevée s'allume du côté opposé, ensuite, une autre; le rideau de brumes se déchire, et une gerbe de rayons, longues lances lumineuses, perce les vallées, comme un vol de flèches. Encore deux heures de montée, et nous voici au point le plus haut de Boutchégi, sur le faîte chauve de «l'Omoul» (l'Homme).

Arrivé là, on est d'abord envahi par une sorte d'inquiétude, une douce agitation, comme si on était sur le point de s'envoler. Il y a dans tout ce paysage quelque chose de si imposant et un tel air de fête, que l'on oublie subitement fatigue, soif et faim, et l'on n'a pas le cœur

de s'asseoir; on regarde de tous côtés, emerveillé, l'on aspire profondément l'air frais et pur qui sent la neige; les yeux se repaissent avidement d'immensité, et je ne sais quelle sensation de vigueur, d'orgueil enfantin vous fait redresser la tête et regarder fièrement autour de vous, comme si vous éticz pour quelque chose dans la création, comme si en cette seconde unique, pour vous seul, se dressait de partout ce peuple de montagnes...

Nous faisons halte au pied des trois colosses de granit enclavés dans le faîte de l'Omoul; celui du milieu, vu de loin, a réellement quelque chose de la forme humaine. Derrière eux, se trouve une cabane de pierre, où l'on peut s'abriter en cas de mauvais temps. Partout alentour, des roches éboulées; on se croirait sur les ruines de quelque cité fantastique. Et tout est tranquille: pas un souffle de vent, pas un oiseau au ciel; le soleil scintille aux arêtes du mont Cochetila, dont l'échine s'appuie sur les deux antiques géants: le Moraroul, à la cîme duquel on peut fouler d'un pied la terre roumaine, et de l'autre la Transylvanie, et le Caraïmane, aux contours aigus, dont les sommets voient fleurir les frileu-



Le pic de l'«Omoul»

ses étoiles de la montagne, les fleurs de la Reine, (l'Edelweiss). Et les pics innombrables, sans fin, se dressent de tous côtés, sortant les uns des autres, s'élevant et s'abaissant jusqu'aux profondeurs de l'horizon comme s'ils essayaient de percer de leurs créneaux, la voûte bleue du ciel. Les regards descendent, par leurs interstices, les degrés des forêts échelonnées jusqu'au plus lointain des vallées; çà et là, on entrevoit par groupes les habitations des hommes, blanches éclaboussures sur un fond d'abîme, dont quelques-unes étincellent comme des éclats de miroir... C'est ainsi que doivent voir nos villes, les vautours, du haut de leur majestueux empire.

Du haut de «l'Omoul» nous dévalons par le flanc de la montagne qui dévie du côté du Caraïman, et après quelques centaines de pas sur cette herbe glissante, qui pousse par touffes, si bien nommée «barbe de chèvre» nous tournons à gauche et entrons dans la vallée du Tcherboul, la gigantesque gorge des Boutchégi, qui s'étend des remparts d'Obirchia jusqu'au lit de la Prahova. Ses parois crevassées et rocheuses sont tellement hautes et

abruptes, le sentier si étroit et sans appui que l'on s'arrête par moments, pris de peur, sur un rebord de pierre, au milieu de l'abîme, et qu'on se sent défaillir à la vue du gouffre ouvert sous ses pieds. Au fond, par des échelons de rochers, s'élance le torrent du Tcherboul (le Cerf) en bonds prodigieux, qui figurent dans l'imagination populaire, la fuite éperdue d'un cerf.

De temps en temps, si l'on jette un regard en arrière, on croit voir les montagnes se mettre en marche et vous suivre. Et l'on avance ainsi, le long de ce précipice, pendant plus de trois heures; et celui qui aurait perdu son chemin pourrait errer une journée entière sans venir à bout de le retrouver. Plus bas, les parois s'abaissent. Nous suivons maintenant, sans inquiétude, un sentier large, ombreux; des lits de mousse moelleuse nous invitent au repos; des sources bruissent de tous côtés; çà et là, un rayon de soleil oblique tremble à travers les ramures; de plus en plus clair, monte d'un bas le son d'une cloche, — nous approchons de Bouchténi; lentement nos âmes commencent à se recueillir; le paysage infini vu du haut des Boutchégi, les hau-

teurs vertigineuses, les innombrables châteaux qui perçaient l'horizon de leurs tours irrégulières et blanches, la vallée du Tcherboul, avec son effrayante majesté, toutes les beautés et les merveilles que nous venons de contempler, prennent, en nous revenant à l'esprit, un peu du charme des choses vues en rêve.

---

42. La vallée de la Prahova: Prédeal, Azouga, Bouchténi, Sinaïa.

Au pied des Boutchégi, en face des sommets les plus élevés et les plus beaux, s'ouvre, du nord au midi, la vallée de la Prahova — solitude et forêt ténébreuse il y a deux cents ans — aujourd'hui, la vallée la plus peuplée et la plus riche de tout le pays. Elle part depuis la frontière, des versants de Prédeal, et descend en longs zigzags, parmi les montagnes, jusqu'au delà de Campina, où ses contours se fondent dans la vaste largeur unie de la plaine danubienne.

Sitôt passée la frontière de la Transyl-

vanie, en suivant la jolie route qui traverse la vallée, on voit à gauche les hautes bâtisses de la gare et de la douane, et à droite, une dégringolade de villas qui s'échelonnent par tout le vert coteau, étalé comme un tapis au soleil. C'est Prédéal ; un grand village, situé au repli des montagnes, sur l'un des plateaux les plus hauts de nos frontières. D'ici jaillissent, au revers des talus, les ruisseaux qui se réunissent plus bas en un seul cours d'eau, et donnent naissance à la Prahova. La route contourne le pied d'un massif, longe l'ermitage de Prédéal, et traverse le village d'Azouga qui a l'aspect d'une ville, grâce aux innombrables usines dont les hautes cheminées se dressent, noires de fumée, du pied du mont Sorica jusqu'au lit de la Prahova. Des forêts sans fin s'élèvent des deux cotés. Le long de l'eau glissent les trains bruyants, les uns haletant aux montées, les autres se précipitant aux descentes, en un élan vertigineux; ils percent les montagnes, et font trembler les forêts aux sifflets de leurs chaudières et au tintamarre assourdissant de leurs roues.

Après Azouga, la route dessine une

large courbe à droite, contourne le tunnel de la voie ferrée, et débouche à Bouchténi. Ici la vallée s'élaigit un peu: de larges clairières parsemées de fleurs s'étalent parmi la fraîcheur des sources. De



L'ermitage de Prédéal.

jolies maisons riantes s'étagent en plein soleil sur le versant gauche: au fond, la forêt de sapins, et, se dressant hors de ses ténèbres, les cîmes des Boutchégi, violettes et abruptes, avec leurs blanches ceintures de neige, et leurs arêtes aigües, que seuls les vautours et les nuages frô-

lent. L'on ne voit de nulle part, aussi bien et aussi près, les gigantesques jumeaux d'en face de Zamora, ces Jépi rocheux qui se tiennent comme deux sentinelles sur les remparts des Boutchégi. A leur pied, au-delà de la Poïana Tzapoului (Prairie du Bouc) on voit une belle chute d'eau, la célèbre Urlatoarea (Hurlante) dont le torrent se précipite du haut d'une corniche de granit, et tombe droit d'une hauteur de quinze mètres — rouleau de cristal scintillant qui se brise avec fracas dans la trombe écumante d'en bas. A sept kilomètres de Bouchteni, à droite de la Prahova, se trouve Sinaïa, la capitale d'été de notre pays. Il y a deux cents et quelques années' c'était le désert ici. Le mont Molomotz était recouvert de forêts, un seul petit ermitage s'y cachait dans une clairière au flanc de la montagne, où quelques moines vivaient en solitaires.

La légende raconte, qu'un jour, pendant la veillée de la Sainte-Marie, le gardien de l'ermitage, étant sorti de matines, s'arrêta, pour se reposer, au sommet de la colline, là où se trouve aujourd'hui le monastère de Sinaïa; et s'étant assoupi, par grande fatigue, une très-belle appari-



tion visita son sommeil : Il crut entendre, montant de la vallée, des voix d'anges chantants, qui s'élevaient jusqu'aux cieux, tandis qu'en bas, au milieu d'une prairie, il voyait poindre une grande lumière, blanche comme le jour; et deux troupes de jeunes gens, vêtus de blanc, et portant des cierges allumés, chantaient le motet de l'Assomption; mais sitôt que les chants eurent cessé, les ténèbres de la nuit s'épaissirent de nouveau. Plus tard, le Connétable Mihail Cantacouzino, ayant entendu raconter cette vision, se souvint que du temps où il fuyait les persécutions des Turcs et se tenait caché au mont Sinaï, il avait fait vœu, si jamais il retournait vivant dans sa patrie, de bâtir une église; il fit donc édifier en cette même prairie, au pied de l'ermitage de Molomotz, un monastère qu'il nomma «*Sinaïa*» «en ressemblance du grand Sinaï». Et ce monastère resta caché environ deux siècles dans les profondeurs des forêts, jusqu'au jour où le Prince Carol y vint à passer; charmé par la beauté du paysage, il résolut de se bâtir une résidence d'été dans cette vallée tranquille et fraîche. Les arbres furent abattus, un imposant château s'eleva au-dessus du Pé-

lesch, et toute une ville naquit, comme en un conte de fée, sur le versant du Mont Fournica. Aujourd'hui, les vieillards s'arrêtent, émerveillés; les anciens charretiers qui, autrefois, avec leurs lourds chariots couverts, ne traversaient que solitudes sans bornes, depuis Oratzié, jusqu'au pied du Zamora; ils s'arrêtent et contemplent. comme un miracle subit, cet encombrement de maisons belles et grandes à l'envi, qui s'agrippent aux flancs des montagnes,.. et ils ne peuvent croire à leur yeux... Mais la nuit! la nuit lorsque toute la ville scintille à la lumière des lampes électriques, lorsqu'on dirait que les plus belles étoiles du ciel sont descendues prêter leur charme à cette vallée, Sinaia paraît une vision d'un autre monde. — Les Boutchégi se dressent et la regardent, pétrifiés, — délicieux coin de paradis accroché à leurs pentes, et ils se répètent assurément l'antique dicton: «C'est l'homme qui sanctifie le lieu». Où est l'ermite de Molomotz, pour voir incarné son rêve d'il y a deux cents ans!

En sortant du parc, nous suivons lentement la route qui gravit, en molles courbes, la colline: nous traversons la cour



Sinaïa.

du monastère, et redescendons par la vallée du Pélesch. Un verdoyant plateau s'élève en face de nous, et tout en haut, sur une terrasse baignée de soleil se détache, svelte et lumineux sur un fond de forêts, le «Castel-Pelesch» merveilleux joyau d'une beauté et d'une grandeur telles, que même les contes fantastiques ne le peuvent égaler. Des plates-bandes fleuries l'entourent, et doucement les sources murmurent et frémissent autour de lui, en un jaillissement de pierres précieuses, tandis que le soleil s'arrête au crépuscule sur la Piatra-Arsă (Pierre-Brûlée) et longuement, avec amour, contemple d'en haut ce miracle, comme s'il n'avait pas le cœur de s'en détourner. Or donc, un soir, comme les antiques Boutchégi regardaient de loin vers le château, ils virent notre Reine assise à la fenêtre, pensive, et ils lui firent savoir par leur héraut, le Pélesch, qu'ils désiraient causer avec elle—de majesté à majesté — car ils ont bien des choses à conter, et ils attendent depuis mille et mille ans une âme qui les puisse comprendre. Et la bonne Reine répondit qu'elle était prête à les écouter. Alors prirent la parole et le «Pélesch» jaseur, et



Château du Pélesch.

le «Pic du désir» (Virfou cou Dor) et «la Fourmi» (Fournica) et les «Jépi» et «l'Homme» (Omoul); et toutes les montagnes et toutes les sources de la région contèrent leurs secrets et leurs peines, depuis le commencement du monde; et Sa Majesté prêta l'oreille à tous, avec amour et pitié; et de leurs récits, elle tira un livre merveilleux, un livre plein de profondeurs immortelles, comme sont les montagnes et les sources qui le lui ont dicté.

---

43. Campina. La vallée de Doftana. Slănic de Prahova.

A partir de Sinaïa la route décrit une courbe qui longe la vallée, et fait un crochet à gauche, en franchissant la Prahova; ensuite, rusant avec la montée, elle gravit habilement les pentes tortueuses, écarte les roches, jette un pont élevé au-dessus des Oratzié, et débouche enfin dans la clairière de Possada. Ici s'ouvre l'échappée la plus large et la plus belle sur la vallée de la Prahova. L'écran des mon-

tagnes semble s'écarter; et dans le lointain, à perte de vue, on distingue le long serpentement de l'eau qui sème des taches d'argent toujours plus petites et plus pressées sur le gravier blanc, entre des rives rongées, de plus en plus penchées et étroites; une lumière douce, reposante dessine en clarté la vallée; et les collines grises se fondent dans la profondeur de l'horizon. Depuis Oratzié, la route est taillée dans le flanc de la montagne; du bord de la chaussée dévalent, vers le fond, des roches géantes, feuillets bouleversés où le temps a inscrit l'histoire orageuse de la terre. En bas mugit la Prahova: les forêts frémissent au fracas des trains. A Comarnic la vallée s'élargit, la route passe du côté opposé, sur le versant gauche, traverse Bréaza, et descend tout doucement, entre des talus escarpés et noirs de pétrole, au pied du plateau de Campina. A partir d'ici, la Prahova débouche dans la plaine, absorbe au-dessous de Ploéschti, les flots du Téléajine, et se verse, à la limite du district, dans la Ialomitza qui charrie au Danube tous les cours d'eau des Boutchégi.

Nous quittons la route, nous escaladons

la colline de gauche, et nous voici à Campina. C'est une petite ville paisible, située au pied des montagnes, sur une colline nue, riche en sources de pétrole. C'est ici que vit, loin du bruit du monde, dans une maisonnette isolée, le plus grand artiste que notre race ait produit, le peintre Grigorescou.

Sous quelle lumière enchanteresse, apparaissent à nos yeux, dans les toiles de ce maître, les beautés de notre pays!. Sous des ciels bleus et chauds, paissent, aux vastes penchants des montagnes, des troupeaux de brebis; à la crête d'une colline, un pâtre debout s'appuye sur son gourdin; des forêts rouillées par l'automne éparpillent leur feuillage; au-dessus d'elles glissent de blancs nuages légers; au creux des vallées lointaines étincellent des rivières d'argent; de petites maisons blanches, riantes, se montrent parmi les arbres; sur les coteaux en pente douce descendent lents, et paresseux, les bœufs attelés aux chariots remplis de foin; une bande de Tziganes passe le long de la route, dans un nuage de poussière; une paysanne, grande et svelte, marche à pas mesurés en filant sa quenouille, et mêne paître

un troupeau de veaux... et je ne sais quelle atmosphère de bonté, de paix, d'amour pur et élevé flotte autour de ce monde sorti de la main du maître... un monde plein de vigueur, où toute chose est vivante; un petit coin de prairie, une touffe de bouleaux blancs et fins, une délicate fleur des champs, vivants ils vous regardent du fond de leur cadre: ils vous sourient, vous parlent avec tendresse — et que de belles choses ne racontent-ils pas sur notre pays!

Nous sortons rassérénés de la maison du maître, comme d'une église où nous aurions prié. Nos yeux sont encore pleins de toute cette lumière, et lorsque, après une heure de montée en forêt, nous descendons par la vallée large ouverte de la Doftana, il nous semble que toute chose — vertes prairies, maisons blanches au pied des coteaux, bêtes au pâturage, et l'auberge au bord de la route, et les talus déchiquetés qui s'écartent en remontant vers Teschila — tout n'est que beauté détachée des toiles du maître.

A gauche de Doftana, on aperçoit, au pli des vallées, le village de Téléga, aux riches salines, où vient aboutir, en franchissant les hauteurs de Câmpina, un em-

branchement de la voie ferrée. Plus haut vers le nord, au milieu d'une jolie éclaircie en plaine, se trouve le vieux monastère de Brébou, qui est entouré de hautes murailles, comme une forteresse. C'est ici que se réfugia, jadis, tremblante et priant avec force génuflexions pour le salut de sa patrie, la pieuse princesse Eléna, femme de Matéi Bassarab, tandis que le Prince, dans la bataille de Finta, rougissait les rivages et les flots de la Ialomitza du sang, inutilement versé, des malheureux Roumains; — guerre sacrilège et cruelle qui reste une des pages les plus tristes de notre histoire. — En quittant Brébou, nous coupons au plus court par dessus le Négrachoul, et après un ardu trajet de quatre heures, nous descendons, à travers les taillis, jusqu'au plateau où se trouve le Slanic de Prahova. Le village, situé dans la vallée, est traversé par le ruisseau de Slanic, où s'égouttent les sources que l'on voit sourdre du pied des collines, et qui laissent sur l'herbe desséchée, une blanche traînée de sel. A droite se trouvent les établissements des bains, un peu au-delà, les hautes bâtisses de l'administration des salines. Nous descendons portés par la cage, dans l'ou-

verture étroite et sombre de la mine; d'en bas monte une fraîcheur, avec une étouffante odeur de pétrole, ensuite, on distingue, de plus en plus fort, le choc des marteaux: et tout à coup, une lumière blanche, étincelante, nous environne de partout; nous voilà au fond. Nous sommes, en vérité, dans un autre monde, dans un de ces palais de cristal dont nous émerveillaient les contes de notre enfance. Le long des galeries géantes, creusées à une profondeur d'environ cent mètres, sous l'éclatante lumière des lampes électriques, les mineurs qui fourmillent contre les hautes murailles brillantes, semblent des nains occupés à quelque jeu. Rien ici ne ressemble à ce que nous connaissons. Et les sons mêmes y sont tout autres. Les marteaux heurtent les parois vitreuses, à coups toujours plus pressés; de grands blocs aux arêtes regulières sont lourdement versés dans les brouettes, tout le profond espace résonne au fracas du labeur. Nous sommes dans l'une des plus riches salines du monde: on y pourrait puiser pendant cent ans, le sel nécessaire au monde entier. Nous remontons; nous sentons avec un frisson d'angoisse, le vide

grandir sous nos pieds, et toujours plus lointain et plus sourd, nous parvient le choc des marteaux. Nous voici de nouveau dans la bonne clarté du soleil! Un peu plus haut se trouvent les salines abandonnées, gouffre effrayant, au fond duquel les regards n'osent plonger. A côté se dresse, aussi haute qu'une chapelle, un bloc de sel blanc arraché au sein de la terre; le soleil tire des étincelles de ses arêtes polies et transparentes; et sous l'action des pluies le sommet s'est orné d'arabesques.

---

44. La vallée du Téléajine.

Par des crevasses de montagnes, sous l'ardeur du soleil, nous avançons vers l'est, à travers des terrains déserts zébrés de sources salées qui déssèchent l'herbe où elles passent; et nous descendons, par les pentes escarpées du Rouncou, dans la vallée du Téléajine. Nous faisons une courte halte à Valéni-de-Mounté, petite ville vieille de 600 ans, qui s'étend parmi les pâturages et les vergers, le long de

la rivière «la Valéanca». C'est ce défilé qui dut servir de gué aux hordes des Tartares, au temps où elles se ruaient sur notre pays, car les villages, dans toute la vallée du Téléajine, gardent des souvenirs de ces époques de terreur: doïné, légendes, noms de localités, tout le prouve. Nous continuons notre route en suivant le cours du Téléajine, et nous passons près de Drajna, où l'on a récemment découvert, au sommet d'une colline, les restes d'un important camp romain, et après un trajet de quatre heures, sur les collines crevassées de lits de torrents, à travers d'abruptes fondrières, nous arrivons au monastère de Souzana, qui est situé au milieu d'une belle prairie au sommet d'une éminence, au pied de laquelle se jettent dans le Téléajine, le ruisseau de Stânca à droite et le Epourache à gauche, en dessinant, à travers les fourrés de la vallée, comme une croix d'argent.

L'heure sonne de la prière du soir. Enveloppées d'un voile par dessus leur comanac [1]), couvertes de longues mantes de

[1]) Comanac — coiffure de velours noir en forme de toque.

bure, doucement s'acheminent les petites nonnes, à pas menus, vers l'église située au milieu de la cour. Tout autour, sur les bords d'un large tapis de verdure, s'alignent leurs cellules: maisonnettes blanches, proprettes, ornées, comme pour un jour de fête, de fleurs nombreuses, parmi lesquelles les chrysanthèmes lèvent fièrement la tête. Douce et plaintive résonne dans tout l'enclos la voix des chanteuses sacrées. Dans l'air flotte une enivrante odeur de menthe et de mélisse. Et un babil pressé, confus, bourdonne au dessous de nos pieds: c'est la querelle des rivières dans la vallée.

En sortant de Souzana, la route montante ondoie entre les collines boisées, en suivant les courbes du Téléajine; çà et là, s'ouvrent de vertes éclaircies, rafraîchies par des sources limpides. Nous gravissons une côte, et tout à coup, comme si un rideau s'écartait subitement, l'espace s'élargit devant nous, et un spectacle imprévu s'offre à nos yeux: Au fond, une chaîne de montagnes encercle l'horizon; de l'épaisseur des forêts qui les revêtent jusqu'à mi-corps, elles dressent, imposantes, leurs bosses anguleuses, blanches

comme l'ivoire, dessinées en arc sur le bleu du ciel; tandis qu'en bas, au centre de cette majestueuse ceinture de forêts et de montagnes s'étale, sur la rive gauche du Téléajine, une ravissante prairie où sont parsemées quelques maisonnettes rustiques, un peu plus loin, proche la forêt, on voit le monastère de Kéia, et du côté opposé, à la montée de la route, la douane de Bratotcha. Nous mettons pied à terre au seuil de ce paradis, niché dans l'entonnoir des plus belles montagnes de la chaîne du «Tatare»

Au-dessus de nous, les arêtes crénelées des Tigaïé, allumées par les derniers rayons du soleil, semblent une couronne de flammes. La nuit sort des forêts. La vallée s'endort. Une douce odeur de foin embaume l'air rafraîchi....

---

45. Dans les montagnes de Bouzéou. Siriou.

Au sommet du Tatare, où nos frontières touchent celles de l'Ardéal, nous disons adieu aux beautés du district de Prahova, et, par-dessus les cimes houleuses comme une mer, nous contemplons à l'est, ces montagnes pleines de trésors: les accueillants et généreux Carpathes du district de Bouzéou. Autour de nous, dans la claire lumière de l'aube, se dressent des cathédrales par milliers. Le soleil se lève derrière le Siriou dont les tours aïgues commencent à s'empourprer. Le brouillard au-dessous de nous se dissipe; des traînées, couleur de fumée, flottent aux cîmes des forêts; les cours d'eau, peu à peu, se dessinent clairement au creux des vallées.

D'ici partent, en rayonnant, les chaînes éparses des montagnes. Comme à travers les doigts d'un poing géant, de tous côtés jaillissent des rivières impétueuses, qui absorbent dans leur lit les mèches échevelées des torrents, et jettent comme un

réseau d'argent par dessus les beautés de cette région. Au loin, à perte de vue, se déploient les coteaux verdoyants, les cîmes lumineuses qui dévalent en cascades les degrés des montagnes, jusqu'aux villages disséminés dans la plaine; on aperçoit des enclos de brebis aux lisières des forêts, et des moulins, des scieries au long des cours d'eau. Nous entrons par le défilé de Crasnéa, nous descendons la vallée de Tataroutz, et nous voici dans le sentier foulé par les troupeaux qui conduit à l'imposante forêt de mélèzes déployée au flanc du mont Siriou. La montée est facile, sous la voûte de feuillage, parmi les hautes fougères amoureuses d'ombre; chaudes et discrètes, les caresses du soleil tremblent sur les troncs cuivrés: à gauche s'ouvrent des clairières, et de leur seuil, nous regardons au large, vers le midi. Au loin, à l'horizon, se dessinent les hameaux dispersés au versant des collines, et les vastes enclos de Kiojdoul-de-Bisca, grand village de riches fermiers, dont les vergers et les pâturages partent depuis la frontière et s'étendent sans interruption jusque loin, aux pentes du Néhoï, près de la rivière de Bouzéou. Après deux heures

de lente montée, nous débouchons dans la haute et lumineuse solitude des «Fétzélé-Siriouloui» Nous nous reposons au sommet du plateau, sur l'un des rochers qui entourent le lac ravissant du Siriou. Le soleil plane au haut du ciel. Une paix divine règne sur tout ce site enchanté. Emerveillés, nous regardons au fond de l'eau miroitante, dans l'abîme bleu de ce morceau de ciel enclavé dans le roc à nos pieds. Et pour une minute, nous vivons dans un conte. Les pâtres disent qu'ici les vautours viennent boire au printemps l'eau qui rajeunit; ici ils apprennent à voler à leurs petits: au-dessus de ce miroir magique ils clignent leurs yeux ensommeillés, les ailes étendues, ces triomphants rois des hauteurs.

Nous repartons en suivant le torrent qui prend sa source dans le lac, et nous dévalons des pentes abruptes, et fanchissons des arêtes de rochers, pour «couper au plus court» qui est toujours le plus long, comme dit si bien notre diction populaire. Nous voici enfin dans le charmant vallon du Siriou, couché entre les forêts de sapins et les coteaux lumineux, dont les pâturages reposent les yeux et

vous enivrent du parfum de leurs fleurs. Dans cette vallée, nous faisons la rencontre d'un jeune savant français qui cherche à lire l'âge et les secrets de la terre dans le livre encore inexploré de nos montagnes. Les beautés de la nature, comme celles de l'art, font les amitiés promptes. Lui aussi vient de Prahova, mais par une autre vallée, par la Bisca-Kiojdouloui : il a vu à peu près les mêmes régions que nous, et à partir d'ici, nous faisons route ensemble.

49. Mélédic.

Après plusieurs jours de chevauchée et de cahots, après des nuits d'insomnie dans des huttes de bergers, être assis à son aise, dans un fauteuil moelleux, par une claire soirée d'été, parmi le silence solennel des montagnes, sous un ciel éclaboussé d'étoiles, et entendre un étranger intelligent, qui a beaucoup voyagé, et beaucoup vu, l'entendre vous parler avec admiration de votre pays, de ses beautés,

et de ses richesses, c'est là une de ces joies qui vous laissent pour toute la vie comme un rayon de lumière ineffaçable, un sentier par lequel on aime à reporter en arrière ses souvenirs.

Nous sommes à Mélédic, l'une des gorges les plus larges des Carpathes du Bouzéou. Les sommet où nous nous trouvons — un pic élevé, d'où l'on a vue sur toute la vallée du Mélédic et les montagnes qui l'entourent — se nomme le «Grouiou-Haïdoutchilor» Un imposant château se dresse au bord du lac; les fleurs nous entourent, les étoiles tremblent dans le lac, et dans la vallée, les eaux du Slanic clapotent doucement.

— Mon Dieu, que votre pays est donc beau! cette terre est en verité une mère qui vous gâte, elle vous comble, presque sans peine aucune de votre part — ce qui n'est pas toujours un avantage — elle vous prodigue à pleines mains les fruits les plus savoureux, les céréales les plus recherchées en Europe, et des crus, dont nous autres à Paris, nous parlons comme de fictions des contes merveilleux. Dans les autres contrées il faut peiner, suer au dur labeur, et lutter corps à corps avec la terre pour

lui arracher quelque chose de ses richesses, — sans parler des pays froids, où la glèbe est avare, où les hommes sont forcés de demander à la mer la nourriture que la terre leur refuse. Mais ici, j'ai vu de vastes pâturages qui ne servaient à nul usage; des forêts immenses qui semblaient n'avoir poussé que pour l'ornement des montagnes et l'abri des bêtes sauvages, des collines de sel et des fleuves de pétrole qui, tout seuls, avaient surgi des profondeurs, comme impatients, venant *d'eux-mêmes* au-devant de vous. Je suis resté stupéfait, hier à Lopatari, quand j'ai vu, sur les hauteurs, ces langues de feu, transparentes, tremblant à la clarté du jour, et je me figurais... mais comment pourrait-on ne pas rêver dans un pays comme le vôtre?... je me figurais, sur cette colline du Smoléan, une ville s'élevant, qui serait éclairée et chauffée par ce gaz si pur, filtré avec tant de soin, et prodigué avec tant de largesse par votre terre bienfaisante; et toutes ces montagnes, — ces belles montagnes du Bouzéou, qui cachent des lacs, de l'ambre et de l'or — je me les figurais offrant tout à coup leurs trésors secrets, les déversant sur cette

ville et sur le pays entier... Quelle nuit divine, et comme elle invite aux causeries et aux rêves!... Dites vrai, est-ce que votre patrie — je m'imagine combien vous devez l'aimer, — est-ce qu'elle ne vous donne pas souvent de ces rêves des mille et une nuits? En tout cas, avouez que vous êtes un peuple heureux.

— Nous devrions l'être. Je vous ai dit, pourtant, quel passé tourmenté fut le nôtre; notre vie entière n'a été qu'une lutte, et notre terre, un champ de pillage et de massacre. Aujourd'hui encore, nos laboureurs déterrent des flèches en creusant leur sillon; des éperons, des mors rouillés, et des ossements de chevaux et de héros gisant pêle-mêle. Pendant que vous travailliez en paix à élever les autels de la lumière occidentale, nous autres, nous montions la garde — sentinelles infatigables et fidèles — aux portes des Carpathes; nous combattions, pauvres de nous, seuls, sans le secours de personne et défendions de notre sang votre paix sacrée et fertile... La garde qui meurt — comme vous dites dans votre belle langue — qui meurt et ne se rend pas. C'est nous qui fûmes cette garde! Vous voyez donc que

nous ne vous sommes pas tout à fait étrangers, et que, nous aussi, nous avons ajouté quelque chose — de loin — à cette grande lumière où nous pouvons à peine maintenant, tourner nos regards, et rassasier à sa clarté, nos âmes, depuis tant de siècles assoiffées... Notre peuple est encore sous le coup de la terreur des dangers affrontés. Il ne connaît pas l'épargne, parce que mille fois il a épargné, et qu'il a été mille fois pillé; il n'est pas confiant dans la justice et l'ordre des choses humaines, parce que sans cesse il a donné sa confiance, et que sans cesse il a été trompé, tant par les hommes que par le sort. Il est maintenant, le pauvret, comme un enfant battu; un enfant doux et bon, doué des qualités les plus rares; — car des trésors cachés dorment encore dans son âme comme dans la terre sur laquelle il vit — et le jour où, rasséréné et révéillé à sa véritable vie, il sera appelé à les déployer, il n'y aura pas de peuple plus sage, plus généreux, plus riche en hommes de bien que le peuple roumain.

Et alors, mon cher Monsieur, votre beau rêve, le nôtre à tous, cessera d'être un rêve...

---

47. Le Mont Pentéléou.

Le Monastère de Gavanou.

Le soleil est haut de trois lances, au-dessus de l'horizon, nous apprend le vieux Ghéorghé; nos montres disent qu'il est dix heures, et l'on ne voyait, au départ, pas un pouce de lance. A quelle distance derrière nous est restée la vallée du Mélédic, avec ses bains, son imposant château, ses lacs scintillants! avec son vieux monastère, et les ruines maussades de la cité de Vintila-Voda, au bord du Slanic! Seules les légendes, les merveilleuses légendes du Mélédic nous accompagnent sur les hauteurs. C'est le vieux Ghéorghé qui les porte dans sa besace. Et comme il s'entend à les raconter!...

— Comment faites-vous pour savoir toutes ces histoires père Ghéorghé? puisque vous n'êtes pas d'ici?...

— Hé!... Faut croire qu'elles seront venues elles-mêmes jusqu'à nous!...

Son parler est lent et posé. De temps en temps, il rejette légèrement la tête

en arrière, sourit finement, et toute sa figure s'éclaire.

De taille moyenne, musclé, agile, la jambe bien prise dans ses sandales lacées et son pantalon collant de drap blanc; comme ceinture, une étroite courroie pardessus la chemise en toile de chanvre, courte des pans et étroite des manches; une figure aux traits secs, sans âge, brûlée par le soleil, aux yeux vifs, à la moustache rousse coupée au ras des lèvres; des cheveux longs, tranchés net à la nuque ; et sur tout cela, un énorme bonnet de fourrure, que le vieux Ghéorghé — à certains moments de ses discours — repousse tantôt sur les yeux, tantôt sur la nuque, tantôt sur l'oreille. Il est garde-forestier à Jitia, et depuis qu'il était garçonnet on l'appelait «le père Ghéorghé», parce qu'il ne parlait que par symboles, et n'aimait rien tant que causer avec les grandes personnes. Il a un frère à Bucarest, savant, marié, enrichi à la ville; il y a dix ans qu'il n'est retourné dans son village, et il ne veut plus rien savoir de ceux qui se sont ôté le pain de la bouche pour payer ses études.

— Il est devenu un monsieur... pauvre homme!.

— Pourquoi, pauvre, père Ghéorghé, puisque vous dites qu'il est à son aise?.

— Hm... Dieu fasse qu'il le soit, à son aise! Mais moi je connais un dicton paysan de chez nous, et je l'aime bien et le répète souvent aux enfants, à la maison:

«Plutôt que manger du beurre
En baissant les yeux à terre.
J'aime mieux n'avoir que du sel,
Et voir en face le soleil!».

Et d'un beau geste il a repoussé son bonnet sur la nuque et a levé les yeux au ciel, tandis que j'ai cru voir, incarnée en lui, — dans l'éclair de cette seconde — toute la fierté de la race roumaine.

Nous coupons en travers le long plateau dénudé du Podou Calouloui (Pont-du-Cheval). Autour de nous, les forêts de sapins, jaillies des vallées, s'accrochent aux rochers. Par-dessus leurs cîmes, les regards se perdent au loin dans l'infini de l'horizon. Au nord, les chaînes illimitées des collines se pourchassent comme les va-

gues de la mer. Imposant et lumineux se dresse, au fond, le paisible roi de toutes ces hauteurs, le célèbre Pentéléou, dont les pâturages sont les plus gras, et les plateaux, les plus beaux et les plus riches de tous nos Carpathes. Dressé hors des coteaux aux pentes molles, il semble qu'on le voie grandir, se détacher au-dessus des autres cîmes, solitaire, puissant, dessinant sur le bleu du ciel, le dôme de son front, et poussant jusqu'aux montagnes de l'Ardéal son échine arrondie et gigantesque. De ses flancs partent, écartées, comme les doigts d'une main, les cinq grandes branches dénudées: le Tchernate, le Miclaouche, le Pitchioru Capreĭ (Pied de la Chèvre) le Viforitoul et la Zanoaga. Des taches d'ombre glissent sur les forêts et les clairières. Assombri, sous un manteau de sapins s'érige en face de nous le pic du Tchiréchoul (Cerisier).

Le sentier s'enfonce sous les taillis. La terre, sèche et grise comme cendre, sonne sous nos pieds. De légères touffes d'airelles se pressent autour des arbres abattus par l'âge.

—Il y en a encore pour longtemps, père Ghéorghé, jusqu'au Gavanou ?

— Encore un peu... «un trot de jument... à crever en courant»

Nous gravissons péniblement les ravins ombreux du Tchiréchoul: ce ne sont que lits de sable humide creusés par les torrents, sapins d'une incroyable hauteur, hêtres touffus aux branches surchargées de glands; sur des versants découverts, de blancs bouleaux, aux feuilles menues, légères: une pluie de piécettes d'argent dans l'air; en bas, dans la vallée, se précipitent, en mugissant, les flots impétueux de Jghiab. Un cerf effarouché passe au galop devant nous, mufle en avant, cornes penchées en arrière: il fend le taillis comme une flèche; la forêt sur son passage, frémit longuement. Nous prenons à gauche, à travers les broussailles, et descendons vers le Gavanou, où nous mettons pied à terre, dans la cour pleine de verdure, triste et silencieuse du vieux monastère.

—Ouf! çà a été joliment dur! dis-je en boitillant de fatigue.

Mais le vieux Ghéorghé, qui a fait tout le trajet à pied, portant nos vivres sur son dos, secoue la tête, sourit à demi et me regarde fixement:

—C'est le cas de dire: Au lieu que les

bœufs gémissent, c'est le char qui grince.

Ce monastère est blotti dans une clairière, sous le versant abrupt et raviné du mont Gavanou: une petite église en bois au milieu de la cour; autour, quelques vieilles cellules, dont la plupart en ruines: au fond, une source, d'où monte vers la colline un étroit sentier, qui mène, à travers les rochers, jusqu'à une hutte, une vraie tanière, où vit seul,—*tout seul* dans ce désert depuis 80 ans—, l'ermite Sofronie. Il nous demande qui règne sur notre pays, et ce qui se passe encore en ce monde. Il y a cent ans, il a servi sous Ipsilante-Voda, au temps des Pasvangi. Il nous raconte qu'avant de s'établir ici, il a été moine à «Poïana Mérouloui» Il nous parle avec regret des riches maisons et des églises qui s'y trouvaient alors, et il est sur le point de pleurer, mais ses yeux n'ont plus de larmes: il soupire profondément, et dit avec une tristesse sans bornes: «Aujourd'hui, le coucou chante, là où fut Poïana Mérouloui»

---

48. Dans le Rimnic-Sarate.

Des forêts du Gavanou, nous débouchons sur la hauteur des plateaux, vers l'est, au pied des «Gropi-de-aur» (les Fosses d'or), et laissons derrière nous les villages épars dans les vallées, les lacs aux îlots flottants, et les sources salées, qui font, partout où elles passent des traînées comme de neige, et après une traite de trois heures par des chemins sans cesse embrouillés, qui longent les collines ravinées et stériles, la route fait un crochet à gauche, et nous nous trouvons enfin dans l'imposante gorge du Rimnic. La vallée s'ouvre comme un livre, et sur ses versants étalés, d'une prodigieuse hauteur, s'accrochent des fermes, des maisons isolées, des pâturages clos de palissades en troncs d'arbres fendus, des pans de vergers taillés dans d'étroites bandes de terre, qui semblent prêts à glisser et à dégringoler, le long de la pente. Ici, au bout du mont Bisoca, se trouve l'ermitage de Poïana Mérouloui, blotti au milieu de la forêt qui revêt jusqu'en bas le côté droit du Rimnic. Nous descendons

au plus profond de l'abrupte vallée, et nous passons la rivière à gué. Le soleil se couche. Au fond, sur la Bisoca, les nuages enflammés s'éparpillent en blocs de braise dispersés dans le ciel; le haut talus en face de nous s'empourpre comme au reflet d'une flamme. Nous gravissons par d'obliques sentiers, les ravins dénudés; l'ombre du soir qui tombe nous suit et nous dépasse, et nous entrons avec elle dans le village de Jitia. A partir d'ici commencent à s'élever les bosses montueuses qui couronnent le côté nord de Rimnic-Sarate.

Le lendemain matin nous repartons, en montant vers la brèche de lumière qu'on aperçoit entre Piatra Vînata (Pierre grise) et le pic pointu et boisé du Stéjicoul. Nous suivons, à la descente, le torrent du Tcherboul (Le Cerf); partout les mêmes ravins escarpés, le même sol cassant, desséché, crevassé de toutes parts.

— Vous n'avez pas trop chaud, père Ghéorghé, avec ce gros bonnet de fourrure ?...

— Non pas, car j'y suis fait... Et puis, ce qui me tient frais, ce sont mes quittances d'impôts que j'ai là au fond, avec mon paquet de tabac... car il me sert de

valise le jour, et d'oreiller la nuit, quand je couche dans les champs, sur la terre nue. Et quand je suis seul et que je m'ennuie, et que j'ai la tête grosse de soucis, je pose mon bonnet près moi, et je cause avec lui, comme vous feriez vous, avec un ami... Hé!... que de bons conseils ce bonnet ne m'a-t-il pas donnés!

Nous tournons à gauche et continuons notre montée par les plateaux herbeux, noyés de soleil. Des maisonnettes blanches isolées, commencent à se montrer dans la nappe de verdure mollement étalée sur le dos arrondi de la montagne. D'en haut, la chapelle en bois regarde les petites fermes éparpillées sur le vaste coteau. C'est le village de Nicoulé, étalé en large lumière embaumée. En quittant le village, nous passons auprès de deux grandes roches qui surgissent, brusquement au milieu de la prairie. Ce sont les Piétrélé Féti. (Pierres de la Jeune file) Le père Ghéorghé nous montre à gauche le sommet haut et anguleux de la montagne.

— Vous voyez; c'est juste là que se tenaient assis et jouant, un jour, deux enfants de géants, une fille et un garçon.

Ayant jeté les yeux de ce côté, vers les hauteurs de Nicoulé, ils firent un pari entre eux, à qui lancerait plus loin une pierre; et chacun prit un rocher à la cîme du mont, comme nous ramasserions, nous autres, un caillou; le garçon lança le sien en premier et... le voici près du ravin; mais quand la fille lança à son tour son rocher, il siffla dans l'air, comme échappé à une fronde, et vint tomber juste ici. Alors le garçon, de dépit et de honte de s'être laissé surpasser, se précipita de là-haut, et heurta le rocher d'un seul coup de sa massue, tel qu'il la fendit en deux, comme vous voyez—tandis que la fille éclatait d'un rire si violent, que les vallées et les forêts en bouillonnaient jusqu'aux sommets de Vrantchea. Tout cela se passait au temps des «Juifs» qui enjambaient les montagnes comme autant de taupinières, et lampaient les rivières d'une seule gorgée... Quel monde que cela devait être alors!... car on raconte que c'est encore un de ces enfants de géant, qui, se promenant un jour dans ces parages, trouva dans une vallée, un de nos villages; et l'ayant ramassé tel quel, avec toutes ses maisons, dans un pan de sa petite che-

mise, il s'en fut tout courant et joyeux dire à sa mère: Vois, mère, ce que j'ai trouvé! Mais la mère se pencha sur les petits insectes qui grouillaient dans la chemise du gamin, les regarda attentivement, et dit: «Va les remettre à leur place, mon chéri, car ce sont des hommes, et c'est eux qui possèderont la terre»

Nous traversons une forêt de sapins qui s'étend au pied du mont Piatra (la Pierre) et débouchons de nouveau dans une clairière. Nous montons par de larges pelouses de prairies étagées, et la vallée derrière nous s'ouvre de plus en plus belle; nous dépassons un plateau, puis l'autre, et nous voici en haut, à la cîme du Montior.

Nous sommes ici au seuil de la Moldavie. Des flancs de cette montagne jaillissent en bouillonnant et en se poussant vers l'est, les flots du Milcov, qui pendant de longues et amères années, coupait en deux le sol de notre pays et l'histoire de notre race. Ce Milcov met une barre sombre sur le passé de notre patrie. Son nom éveille tant de souvenirs douloureux: les luttes cruelles, entre Stéphane-le-Grand et Radou-le-Beau; — entre Tomscha et Pierre-le-Boiteux; entre Michel le Brave et Si-

mion Movila.... quatre siècles, environ, de combats acharnés entre frères ! Il coule moins d'eau au lit de cette rivière que n'ont coulé jadis le sang et les larmes des deux côtés de ses rives ! Une herbe fine, couchée par le vent, s'étend comme un tapis sur le large et haut sommet du Montior. Nos regards, assoiffés d'espace, volent par dessus les montagnes de trois districts. Des centaines de pics se dressent de toutes parts, surgissant les uns des autres, et crénelant l'horizon jusqu'au fond des lointains azurés. A l'orient seulement, dans la brèche qui s'ouvre auprès de Zboïna-la-belle, la houle des vagues montueuses s'aplanit, et les collines s'abaissent, ouvrant à la vue un champ libre sur la vallée unie et bleuâtre du Sireth.

---

49. Dans le Vrantchea.

Par les hauteurs ombreuses des montagnes, nous descendons, vers le nord, jusqu'au «pays de Vrantchea». En avant, au loin, on aperçoit, entre les sommets, les méandres des cours d'eau; au creux des

vallées, se dessinent, comme dans un tableau, avec des scintillements argentés, les villages épars au pied des ravins boisés. Le soleil s'enfonce à l'occident ; des traînées de nuages surgissent des profondeurs : un vautour plane, les ailes étendues, au plus haut de l'horizon — sur les pentes des coteaux résonnent les clarines, avec le murmure des eaux et les doïné modulées sur la flûte. Sur tout le site un enchantement plane: nous avons franchi le seuil d'un autre monde. Nous mettons pied à terre, et coupons au plus court par les côtes abruptes : nous traversons la forêt de sapins qui couvre le pied de la montagne, et au moment où les étoiles s'allument, nous débouchons dans le village de Néréjou. Le Vrantchea est en vérité un monde à part. C'est d'ici que les Carpathes se détournent, poussant leurs crêtes vers le nord. De leurs courbes se détachent de longues chaînes de montagnes, dont les bras puissants s'écartent et enserrent dans leur arc le superbe plateau de Vrantchea, entourant ses forêts, ses villages et ses sources comme d'une gigantesque forteresse. Une armée, dans le Vrantchea, tiendrait tête au monde entier.

«Il y avait une fois une vieille femme, veuve, qui avait sept fils...» C'est ainsi que les Vrantchins commencent leur belle légende. «Et tandis que la vieille filait, assise sur le pas de sa porte, un soir au crépuscule, elle tresaillit soudain au son d'un galop venant de la colline ; — et voilà qu'un cavalier s'arrête devant elle, harrassé de fatigue, le cheval blanc d'écume.

— Je suis Stéphane, les Turcs ont envahi le pays, je viens du champ de bataille, mon armée est en déroute... et je suis seul.

— C'est Dieu qui t'a guidé vers ma porte, Seigneur! J'ai sept garçons, vaillants et beaux, et je les aime comme la prunelle de mes yeux... Ils sont à toi, Seigneur.

A l'aube les sept gaillards sonnaient du cor, sur les montagnes de Moldavie.

Les montagnards accouraient en essaims, sortant des lisières des forêts. Une nouvelle armée sembla surgir de sol.

Et le Prince, en une heure bénie, se mit en marche à sa tête, et fondit à l'improviste sur les Turcs, qui se croyaient déjà les maîtres du pays. C'est alors que vit Stéphane ce que valaient les sept garçons

de la Vrantchine! les turbans roulaient sous leurs coups, comme les épis sous la faucille! De l'aube du jour jusqu'à la nuit, le combat n'eut de cesse, et tel fut le massacre, et tant de païens y périrent, que les flots des rivières étaient rouges de leur sang. Et lorsque le grand Voévode fut rentré vainqueur, dans son nid de vautour, la Cité de Néamtzou, il fit venir sans retard les sept gaillards et leur dit: «Vous êtes sept frères: en Vrantchea il y a sept montagnes; qu'elles soient à vous à tout jamais, et que les fils de vos fils les possèdent en paix!...»

Aussi, pendant de longues années, les paysans propriétaires de Vrantchea ne connurent ni dîmes, ni corvées, et n'eurent d'autres maîtres qu'eux-mêmes; et sous la domination phanariote ils disaient, triomphants: «Jamais attelage de Grec n'a soulevé la poussière de nos routes!»

Enfermés dans leurs montagues, loin du tumulte des villes, vigoureux, intelligents et laborieux, les Vrantchins sont justement fiers, — fiers de leur noblesse militaire, de leur parler et de leur costume inaltéré, de leurs chansons et de leurs légendes; des outils, des tapis et des étof-

fes aux fleurs tissées dans la trame, qui font l'ornement de leurs maisons, et qu'ils ne vendraient pour rien au monde; fiers même du nom de leur pays de montagne, éclatant et sonore comme une fanfare. Et comme ils ont bravement combattu les Vrantchins, pendant la guerre de 1877! Ils allaient à la mort, la poitrine découverte. Ils tenaient à prouver au monde que dans les Dorobantzi [1]) du Prince Carol, revivait l'âme des anciens montagnards de Stépane le Grand.

Dès le matin nous sommes réveillés par les moulins et les scieries du Nérèje. Nous nous mettons en selle, et commençons notre descente par le Zabala. La vallée est noyée de brumes, et les forêts fument. Nous avançons au pas, en suivant les zigzags du torrent; nous traversons deux grands villages, épars des deux côtés au pied des montagnes,— et vers midi nous arrivons à Narouja, le plus riche hameau de cette contrée, qui s'étend sous des collines de sel au carrefour des rivières, où le ruisseau de Narouja se jette dans le lit du Zabala. Il fait tranquille et clair; sur

[1]) Dorobantz: soldat d'infanterie.

le gravier, les bestiaux ruminent. Les paysans s'affairent çà et là, autour de leurs maisons, en attendant l'heure de la polenta. Seuls les moulins et les scieries continuent leur tic-tac sur l'eau.

Abruptes et ravinées se dressent à l'horizon les cîmes des montagnes. Par places on aperçoit, comme des cicatrices, les traces des anciennes forêts. La vallée s'aplanit. Les eaux écument, de plus en plus impétueuses, et se brisent contre les roches en cassures de cristal. Nous voici à l'embouchure du Zabala, dans le village de Prissaca. A partir d'ici, nous tournons à gauche, par la gorge raboteuse de la Poutna. D'autres paysages de plus en plus grandioses, s'offrent à nos yeux. Nous cheminons, à présent, en amont de la rivière. Les montagnes s'écartent pour faire place aux villages. Des champs labourés et des vergers s'étalent sur les vastes plateaux. Les ravins se revêtent de forêts. Nous passons par Barsechti, Toulnitch — villages riants, de bon accueil, largement épars sur des pelouses de verdure—et nous faisons halte près d'un éboulis de rochers, à la «Chute de la Poutna». Les montagnes ici se rapprochent, se reserrent, com-

me pour écraser la rivière entre leurs parois de granit; et la Poutna se débat, s'arrache à leur étreinte; elle descend d'échelon en échelon, par de grandes dalles de pierre, puis se laisse couler toute entière dans des trous profonds, où elle bouillonne avec colère. De nouveau les montagnes tentent de la saisir, et de nouveau elle sort victorieuse de la lutte; longuement frémit la forêt au tumulte des clameurs, — mais par moments elle s'arrête sur de larges paliers reposants, où elle semble s'assoupir un moment, au bord des roches vaincues. Nous gravissons la route qui longe le défilé; le sentier est élevé en talus, les chevaux fatigués, et la vallée se noie d'ombre. Nous passons la nuit à un relai de scieurs, sur la Lepscha. Le lendemain, nous descendons, par des clairières en forêt, le lit de la Chouchitza, et nous arrivons vers midi à Sovéja, la douce Sovéja, qui s'étend sur un lumineux plateau, au milieu des montagnes, parmi les forêts de sapins, au seuil même du Vrantchea. Blanches, proprettes, surgissent hors des vergers, les maisonnettes qui semblent nous sourire et nous appeler vers leur seuil. Un coteau revêtu de mélèzes, sé-

pare les deux hameaux: Roucaréni et Dragoslovéni ; aux replis des montagnes, de toutes parts, de clairs ruisseaux courent se jeter dans le lit de la Chouchitza. En haut, des sentiers séduisants vont traversant les



Le monastère de Sovéja.

prairies, et se perdent sous les taillis. Les montagnes, au fond, arrondissent leurs bosses zébrées de soleil. Sous l'auvent surplombant de la Zboïna, au-dessus du ruisseau de Dragomira, dorment les ruines de-

l'ancien monastère de Sovéja, où Matei Bassarab, Prince de Valachie, fit bâtir, il y a deux siècles et demi, une belle église «en dehors de ses frontières à lui, sur la terre Moldave de Vrantchea» tandis que le Prince de Moldavie, Vassilé Loupou, élevait à Tirgovischté, l'église de Stéléa — les deux Voévodes voulaient, de cette façon, sanctifier la paix conclue entre eux, après tant d'années d'inimitié et de sang versé.

Le soir descend. La vallée retentit du mugissement des troupeaux. Dans l'air plane une fraîche odeur de sapin et de foin nouveau. Et l'on voudrait ne plus jamais rentrer... ne plus jamais s'en aller d'ici...

---

50. Dans les Montagnes de Bacau.

En quittant le lit évasé de la Chouchitza, nous montons, en passant par Campouri, le long du ruisseau le Négrou, et nous avançons vers le nord, au pied des Tiharaé, à travers des forêts coupées, des parages déserts, striés de fondrières, pour aboutir, après deux heures de montée, au

sommet de la Tempa; nous redescendons ensuite, par le lit du Haloche, jusqu'au monastère de Cachine. Ici commence la file des beaux villages de bergers de Transylvanie — les Mocani — qui sont alignés par la vallée du Cachine jusqu'au Trotouche. L'ancien monastère est tombé en ruines. Il y a deux cent cinquante ans, sur cette montagne entourée de forêts, s'élevait le château du prince Ghéorghé Stéphane, fortifié comme une citadelle; — mais les ouragans des temps ont passé, et ses décombres sont mêlés à la poussière. De toute la splendeur d'autrefois, il ne subsiste que l'écusson de Moldavie, sculpté dans une corniche de marbre, à l'entrée du souterrain par lequel s'échappèrent, une nuit, le Prince et ses courtisans, pour se réfugier sains et saufs sous la protection des forêts, tandis que les Turcs, en troupes nombreuses, enfonçaient les portes de la forteresse, au fracas de leurs mousquets.

Nous descendons, par la vallée du Cachine, jusqu'à Onechti, ancien village de riches campagnards, situé dans une plaine parmi les collines, au carrefour des rivières les plus impétueuses qui, dévalent des montagnes de Bacau. Le Trotouche ab-

sorbe ici l'Oïtouz et le Cachine à droite, et le sauvage torrent du Tazlau à gauche; il les entraîne dans sa route rocailleuse, et débouche avec eux dans la plaine, où le Sireth—Danube de la Moldavie—les reçoit en son lit large et sablonneux; c'est ici que passe la voie ferrée, qui monte par le défilé du Trotouche, transperce les montagnes, et débouche en Ardéal par le passage de Palanca. Du centre d'Onechti, nous faisons une heure de voiture jusqu'à Tirgou-Ocna,—gentille petite ville, nichée au bord du Trotouche, parmi les coteaux revêtus de vignobles et de vergers. Nous laissons à droite le mamelon bleuâtre, dont les salines renommées ouvrirent à notre pays, depuis les temps les plus reculés, leur inépuisable trésor, et nous tournons vers l'ouest par la route sèche et poudreuse du Slanic. Le soleil se rapproche des forêts. Derrière nous, reste isolée, plantée au revers d'un talus, la façade orientée vers le Trotouche, l'ancienne demeure patriarcale de l'immortel Costaki Negri. Nous contemplons avec respect, ces murs blancs qu'on entrevoit à peine, à travers les arbres, — c'est là qu'est né, a vécu, a rêvé, c'est là qu'a travaillé à notre bien et à

notre bonheur, le doux apôtre de l'Union, l'homme pour qui l'amour de sa patrie et de sa race était en vérité une religion.— L'horizon se resserre peu à peu. La route étroite serpente au bas des rochers, le long du Slanic, dont les flots rapides grondent en écumant sur les pierres. Au bout d'une heure, nous arrivons à l'antique «Tcherdac»—deux maisonnettes entre lesquelles est jeté, par-dessus le tourbillon de l'eau, un balcon de bois, barbouillé de signatures. A partir d'ici, l'horizon s'élargit un peu ; le village commence à se montrer, et nous cheminons environ une heure entre ses maisons espacées, posées en file le long du ruisseau ; ensuite nous tournons à gauche derrière un rideau de hêtres, nous gravissons une éminence, et tout à coup, se découvre à nos yeux, lumineux en son cadre de forêts, la station balnéaire de Slanic, — la Sinaïa de la Moldavie.

Ici la vallée se retrécit de toutes parts, une ronde de montagnes l'enserrent en leur cercle, et les eaux y bouillonnent comme dans un entonnoir. Au fond de la vallée, sur les deux rives du Slanic, s'élèvent de grands hôtels; des villas riantes

se montrent parmi les arbres; les routes blanches, unies, ondulent mollement sur les pentes verdoyantes; des sentiers cailloutés s'accrochent au flanc des collines, courant sous des voûtes de ramures; des kiosques imprévus se dressent sur votre route; et d'en haut vous appellent les pics du Pouf et du Tcherb, pour vous montrer leurs pelouses fleuries et leurs larges points de vue,qui atteignent, par dessus la houle des forêts, jusqù'à la «Poïana Sarata» et la «Poarta Vîntourilor» (Porte des vents). Des rochers jaillissent les sources bienfaisantes découvertes il y a cent ans par le Serdar [1]) Mihalake Spiridon, qui chassait l'ours et le cerf là où nous nous promenons aujourd'hui, au son de l'orchestre des bains. Nous avançons en passant devant l'établissement, par la route qui longe la frontière. Toujours plus fort, en avant de nous, retentit le bruissement de l'eau. Nous voici à la cascade. Un pont rustique s'étend par dessus le Slanic; c'est de là que nous regardons, à travers un rideau de sapins, le rouleau scintillant qui s'élance du rebord d'une roche, et tombe en clapotant

---

[1]) Serdar = Titre de noblesse.

sur une large dalle de granit. Le soleil allume des arcs-en-ciel dans le nuage de poussière d'eau soulevée, qui répand dans l'air, une douce fraîcheur, — et la forêt entière résonne comme d'une fanfare.

Nous quittons Slanic au matin, par le sentier de forêt qui gravit vers le nord, les côtes escarpées; nous dépassons les sources d'eau salée, et franchissant les sauvages fondrières de Némira, nous arrivons, après cinq heures de marche à traves ces lieux sauvages, au village de Poïana, sur le ruisseau d'Ouzou. A partir d'ici, nous suivons vers l'est la route creusée par le torrent, et nous débouchons dans la belle et riche vallée du Trotouche — la Prahova de Bacau. Chassé des flancs rocheux du Solou, le Trotouche brise à Palanca les contreforts du mont Tarcau, écarte rochers sur son passage, et ouvre des vallées larges et fertiles au pied des montagnes, qu'il orne de villages, d'usines, de merveilleux châteaux et de parcs; il longe des voies ferrées, découvre des sources de pétrole, des mines de charbon et des carrières, met en mouvement les scieries par milliers, charrie les radeaux vers la plaine, et rassemblant tous les cours

d'eau venus des forêts, descend joyeux dans la prairie, où, vautré sur le sable, il écoute les flûtes modulant les doïné, et fait scintiller au soleil, ses écailles d'argent.

Nous montons à Comanechti; c'est un grand et beau village, situé parmi les collines, sur les pentes découvertes qui dévalent légèrement vers le Trotouche. Toute la vallée retentit du bruit des moulins et des scieries. Partout le mouvement, le tumulte, la trépidation du labeur. Des centaines de bras infatigables arrachent au sol ses richesses. De temps en temps, s'élèvent comme de longs gémissements, ces clameurs des voix réunies, par lesquelles les ouvriers ont coutume de s'encourager à soulever les lourds fardeaux. Silencieux, posé sur le versant de gauche, se tient l'imposant château qui pousse au fond vers les forêts, son parc ombreux avec ses mystérieux sentiers, ses lacs où glissent des barques, ses ponts franchissant des cascades, et ses riches bosquets d'orangers.

Vers le soir nous arrivons à Moïnechti, le plus riche dépôt de pétrole de la Moldavie. Le lendemain nous prenons la route qui conduit au Tazlau-Sarate, et après une montée de trois heures, parmi les ro-

chers, nous faisons un crochet à gauche, au pied du Rouncou, riche en bergeries, et traversant les forêts de sapins, qui descendent comme une chevelure sur les épaules du Gochemane, nous pénétrons dans la gorge abrupte et sauvage du Tarcau.

---

51. Dans les montagnes de Néamtzou.

Dans notre descente, nous passons près de l'ermitage du Tarcau, blotti dans une petite clairière; d'impénétrables forêts s'accrochent aux flancs rocheux de cette vallée. Une nuage s'arrête au-dessus de nous; du haut du ciel le soleil le transperce de ses flèches, prêt à le dissoudre, mais d'autres nuages, de plus en plus sombres, surgissent des profondeurs de la montagne; l'air commence à fraîchir, et les feuilles à trembler; un dôme de ténèbres se déploie dans l'atmosphère, et l'on n'entend pendant quelques minutes, que le frémissement de la forêt. Soudain, un serpent de

feu se tord parmi les nuages; un effrayant coup de tonnerre ébranle la contrée; inquiets nous regardons en arrière; un rideau de pluie accourt vers nous, et toute la vallée s'emplit du bruit de sa galopade. En une seconde le déluge nous a rejoints; éclairs sur éclairs fendent la voûte du ciel, et les coups de tonnerre se précipitent. Nous nous abritons sous un hêtre. Dans les superstitions de notre peuple, le hêtre passe pour un arbre sacré, épargné par la foudre. Le Tarcau mugit dans la vallée, gonflé par les torrents; on entend gronder de plus en plus fort, les blocs de pierre qui dégringolent, roulés par ses flots assombris; et la pluie tombe, tombe orageuse, inépuisable, crépitante comme la grêle, à croire que les montagnes vont s'écrouler.—Au bout d'une heure environ, le beau temps reprend le dessus ; le ciel s'éclaircit, les forêts, tiédies par le soleil, commencent à fumer. Nous faisons halte au relai des scieurs, d'où part, sur la rive droite du Tarcau, une voie ferrée qui transporte vers la plaine le bois de charpente. En bas, le torrent s'élance en écumant sur les dalles en échelons.

Des deux côtés s'élèvent des versants

revêtus de forêts; lentement la pluie s'égoutte au bout des branches, de rares clartés de soleil tremblent dans le feuillage humide, des lézards, chassés de leurs cachettes par l'invasion de l'eau, languissent au bord de la route. Une brèche de lumière s'ouvre en face de nous — nous débouchons dans la vallée de la Bistritza.

Le lendemain, nous suivons en voiture la belle route montante qui s'étend, comme une large terrasse, au long de la Bistritza, en longeant la lisière des forêts. De nombreuses rivières jaillissent des gorges des Carpathes pour se jeter dans nos plaines fertiles, mais aucune n'ouvre dans l'éclaircie des montagnes, une vallée plus lumineuse et plus enchanteresse que la Bistritza de Moldavie. Elle réunit, en son vaste domaine, la sauvagerie du Jiou, la majesté de l'Olte, et les richesses de la Prahova. Les voyageurs étrangers qui l'ont parcourue, en radeau, à partir de Dorna, la tiennent avec raison, pour l'une des plus belles rivières du monde. Aux temps anciens, elle roulait sur du gravier d'or, et portait le nom d'«Aurar». Large est la route que ses flots rapides se frayent parmi les montagnes, et majestueux est son cours. Les forêts se

dressent de toute leur hauteur pour la voir, les ruisseaux agiles s'élancent à sa rencontre, les patrons des radeaux lui chantent leurs doïné, les villages, sur ses belles rives, mènent une vie paisible: et ses forêts regorgent de chevreaux, ses sources, de truites, et la Bistritza, de truites saumonées.—Nous dépassons le Bicaz, le Hangou et, à partir de Reptchiouni, nous quittons la grande route, pour prendre à gauche, et suivre le canal en bois, par lequel un long filet d'eau charrie les poutres et le bois de charpente, des scieries de montagne au dépôt de la Bistritza. Nous gravissons une côte assombrie par les forêts, et débouchons ensuite dans l'éclaircie, aux vastes pâturages du Tcéahlau, où se trouve l'ermitage Douraou — *La toaca* [1]) résonne limpide dans la paix de cette heure. Le soleil s'enfonce au couchant. Des taches d'or s'allument aux crinières des forêts. Les glouglous des sources bouillonnent comme des voix sous la surface du sol. Grandiose, fantastique se dresse en face de nous, tel un dôme géant, le Pion—le

---

[1]) Toaca = marteau en bois heurtant en mesure une planchette, dont le son remplace les cloches.

vieux roi chenu des Carpathes de Moldavie.

Nous repartons, longue file de cavaliers, par un sentier grimpant, qui coupe à travers les prairies de l'ermitage. Les tours du Tchéahlau sont emmitouflées de brumes. Et il règne une paix, une paix sacrée, telle qu'on se croirait dans un autre monde. Des senteurs délicieuses flottent dans la fraîcheur matinale. Arrivés au sommet du coteau, nous prenons à gauche, et pénétrons dans une forêt de sapins. Pendant une heure, jusqu'à la fontaine de «Macarescou», la montée est facile, et la brèche qui coupe le taillis semble une allée. Au delà de la fontaine, apparaît parmi les forêts, une côte verdoyante, d'où s'ouvre à l'horizon une large échappée, — on aperçoit au loin les méandres de la Bistritza, et les villages épars au pied des montagnes; à l'ouest les «Piétrélé Rochi» (Pierres Rouges) semblent les ruines d'un antique château; au nord les montagnes du Caliman arrondissent, sur la voûte bleue du ciel, leurs échines dénudées et grisâtres. Au-dessus de nous, le Tchéahlau émerge du brouillard, le soleil pose des chlamydes d'argent aux épaules des rochers. Le sentier monte

en zigzags à travers une ténébreuse forêt, de longs sapins, abattus par l'âge, gisent couverts de mousses sur un lit de ramures; les uns, encore debout, mais pourris, tendent des bras noirs, difformes, comme pour mendier un secours aux compagnons qui les entourent, vigoureux, sveltes et remplis de vie. Depuis la gorge de l'Architza, s'ouvre de nouveau une large échappée sur les montagnes. En bas, sous la sapinière pendue aux sommets pointus, on aperçoit l'ermitage du Douraou, niché comme au fond d'un précipice. Nous avançons sur le plateau découvert, en laissant derrière nous, le troupeau de blancs rochers: «Caprélé» (les Chèvres) avec leur «Tchiobanoul» (Berger), espèce d'épouvantail qui se dresse, plus élevé, parmi elles; et à droite «Scaounélé» (les Chaises) un haut rocher isolé, aux arêtes régulières. Nous nous enfonçons de nouveau dans la forêt; nos chevaux, petits, mais vaillants, se cramponnent aux échelons pierreux, nous nous courbons sous la voûte du «Maloul pestritz (Mur bigarré), une paroi formée de pierres arrondies, blanches, grises, rosées; en avant de nous la lumière commence à filtrer à travers une éclaircie de sapins; il n'y a plus qu'une côte à gra-

vir, et nous voici en haut sur la crête du Tchéahlau. Parmi les genêts couchés par le vent, s'élèvent de toutes parts des rochers gigantesques, dont les formes étranges ont toutes un nom et une signification, conformes à l'imagination du peuple: Dokia, le Camp des Vautours, la Tour de l'Ermite, le Bonnet du Dorobantz, la Table du Berger, d'où l'on a la vue la plus belle sur toute la vallée, et l'Enclos des Bergeries, juché au seuil d'un effrayant précipice; et au centre de ce collier de roches, se dresse la Panaghia, une imposante colonne de granit, éraflée par les pluies, et plantée comme une corne sur le crâne dénudé du Tchéahlau. Le soleil est au zénith. Une poussière bleuâtre flotte dans le lointain au-dessus de la houle des forêts. A l'est, dans la limpidité du ciel, on aperçoit la lune comme une faucille d'argent. Nous suivons, parmi les genêts, le long sentier de bestiaux qui contourne la crête, depuis la Toaca jusqu'au sommet des Lespézi, puis nous descendons à la «Fontana Retche» (Source froide). Là, nous faisons halte, sur des monticules d'herbe, autour de la source,

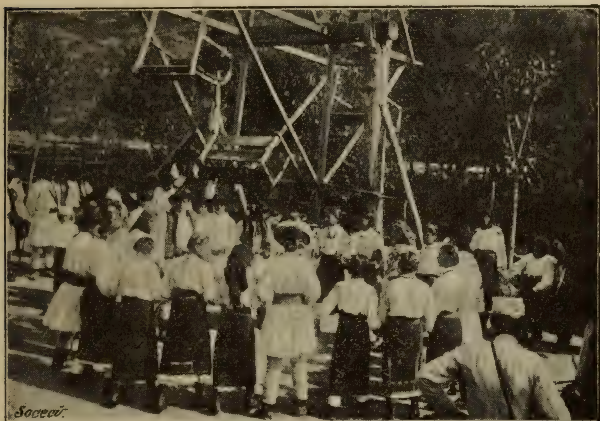
dont l'eau vous coupe les dents, tellement elle est glacée. Devant nous s'ouvre, au flanc de la montagne, une profonde crevasse qui ressemble beaucoup à celle de la vallée du Cerf dans les Boutchégi. A partir d'ici il n'y a plus de sentier; les voyageurs retournent d'ordinaire au Douraou par la route qu'ils ont prise pour venir. Mais nous nous laissons allécher par le charme de l'inconnu, et quoique, aucun des paysans qui nous ont conduits jusqu'ici ne se décide à nous accompagner, nous renvoyons nos chevaux, et tentons, à l'aventure, une nouvelle descente du Tchéahlau. Il est deux heures de l'après-midi. Le ciel est serein, par tout le site règnent un silence, une clarté de rêve. Nous avançons le long de la corniche découverte, qui suit la crête à partir du monceau de rochers, derrière la Source, et descendons vers la vallée, à travers une forêt coupée qui revêt le pied du «Schkïop» (Boiteux). Parmi les arbres abattus, les ravins et les éboulis de pierrailles, nous descendons, à n'en plus finir, comme dans la profondeur d'un abîme. — Par les fenêtres qui s'ouvrent à travers la route de feuillage, nous regardons, au-dessus de nous,

les blocs des roches blanches au sommet du Tchéahlau : ce sont elles qui nous servent de guide. Au bout de deux heures, nous distinguons de plus en plus clair et plus rapproché, un fracas d'eaux impétueuses. La vallée se resserre petit à petit. A gauche jaillit et s'élance par la fente d'une paroi de granit, une petite source, longue mèche argentée, qui se brise en poussière à nos pieds. Mais d'où vient tout ce bruit ?... Nous tournons nos regards à droite, et restons stupéfaits : une large nappe d'eau, d'une blancheur de lait, déployée comme sur un rouleau, se précipite d'une vertigineuse hauteur dans un creux de rochers, qui l'engloutit environ dix mètres plus haut que son lit, et la déverse ensuite, en l'étalant comme une queue de paon, par dessus la courbe surplombante d'une roche. A partir de la Dourouitoaré, nous suivons le lit du torrent, et débouchons, après deux heures de descente, dans un sentier battu, qui coupe en travers les prairies de Slatina. A la tombée de la nuit, nous arrivons à Douraou, où l'on commençait à s'inquiéter de notre retard.

Le lendemain nous descendons à Rapt-

chiouni, et continuons notre voyage par la grande route qui longe la rive droite de la Bistritza, jusqu'à l'embouchure de Bistritchioara. A partir d'ici l'engageante route contourne le flanc d'une colline et débouche, à la douane de Prissacani, sur l'autre versant des Carpathes, dans la vallée du Mourèche, tandis que nous suivons un étroit sentier, creusé par les torrents, qui nous conduit au centre de Calougaréni; nous franchissons le pont de «Goura Largouloui» et disons à la Bistritza: au revoir... Maintenant s'ouvre devant nous une vallée pierreuse, stérile, - des deux côtés, des collines nues, desséchées, dont les flancs montrent par plans, des dalles écailleuses, des monceaux de plaques noires, et des blocs de charbon; un étroit ruisseau coule, épars, silencieux, parmi de grosses pierres brûlées de soleil. Vers midi, nous arrivons à l'impasse de la vallée, dans une forêt de pins et de hêtres qui revêt de haut en bas le mont «Pétrou-Voda» (le Prince Pierre), où s'arrêta pour se reposer, un jour de périlleuse aventure, l'orgueilleux Pétrou-Raresch, le vainqueur de Feldioara. En larges serpentements, sous la voûte de ramures, la route monte, en pente douce, au

flanc de la montagne. De sur la cime, nous regardons en arrière, et nous voyons, en panorama, toute l'imposante structure du Tchéahlau, dessiner sa couronne de rochers sur le bleu du ciel. Nous descendons



à Plotoune: quelques maisonnettes, éparses aux jointures des collines, sur les bords d'un ruisseau qui s'élance du Pétrou-Voda, et se fraye un chemin parmi les ravins pierreux; çà et là, un carré de pâturage, étalé comme un tapis, au pied des sapinières; la route descend par larges bonds la rive escarpée du Plotoune.

Vers l'heure de vêpres, nous arrivons à Pipirigue. C'est Dimanche. Tout le village est rassemblé pour la danse dans la cour du cabaret, au bord caillouteux de la rivière. Toute cette jeunesse danse à faire craquer le sol. Les vieillards se régalent d'un bon verre, sur la terrasse du cabaret, les femmes se tiennent à l'écart, et font la causette entre elles.—Lentement, le soleil s'enfonce derrière un pic de montagne. Au fond, et en face du village, sur la rotondité chauve du mont Bompa, les dernières traînées de lumière diminuent peu à peu et s'effacent. La danse est finie; la ronde se dénoue. La foule se disperse, par groupes, dans les sentiers; de plus en plus épaisse l'ombre descend sur la vallée; de plus en plus espacées et lointaines retentissent, dans le doux silence du crépuscule, les longues clameurs joyeuses des jeunes garçons. Les vaches rentrent se faire traire, et appellent leurs veaux d'un beuglement prolongé.—Les lumières commencent à s'allumer dans les maisons et les étoiles au ciel.

La route contourne l'extrémité du mont Bompa, en suivant le torrent du Pipirigue qu'enrichissent les eaux des Dolé et du Plotoune, puis elle débouche, parmi les

rochers, dans une prairie découverte, qui s'élargit de plus en plus; de riches pâturages et des champs de maïs s'étendent entre les deux collines couvertes de hêtraies. Nous avançons encore une heure par cette vallée enchanteresse, puis quittant la route unie, nous suivons à droite, le lit rocailleux d'un torrent, et arrivons, dans l'impasse d'une impénétrable forêt, au monastère de Sécou, bâti il y a quatre cents ans, par le Vornic[1]) Nestor Ouréké: Un vieux moine nous guide à travers les salles vastes et silencieuses de l'abbaye, les ténébreux souterrains, et les tours de défense aux étroites lucarnes; il nous fait voir les antiques trésors de l'église, la belle nappe d'autel où Mitrofana, la femme de Nestor Oureké broda une Descente de Croix, les candélabres, les calices et les croix en argent ornées de gemmes; ils nous racontent les terribles épreuves qu'a subies ce saint lieu, dans les temps reculés; à combien de reprises il fut ravagé par les Turcs, les Tartares ou les Polonais, qui démolissaient les murs, et fouillaient même la cendre du foyer pour y chercher des trésors;

---

[1]) Vornic = Ministre. Grand dignitaire.

qui arrachaient le revêtement d'argent des icônes, emportaient tout ce qui était précieux, et brûlaient ce qu'ils ne pouvaient emporter... Dans l'une de ces cellules est mort Gavril Bouzatou, le dernier bourreau qui, pour expier ses péchés, vint à pied depuis Jassy jusqu'à ce monastère, où il revêtit la robe de moine.

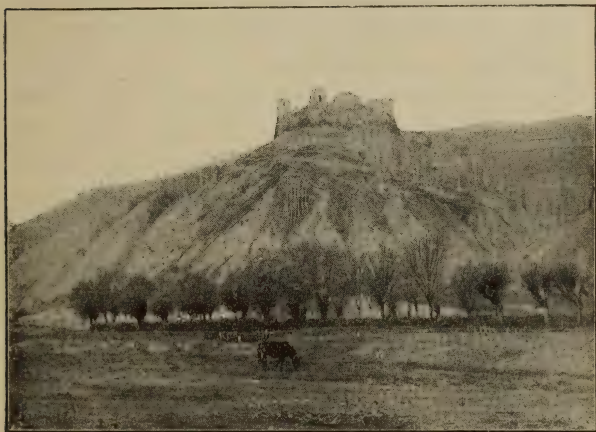
En sortant de Sécou nous regagnons la route que nous avions quittée, nous gravissons une côte, et pénétrons dans une belle forêt de chênes; une pluie de lumière argentée poudroie à travers les feuilles; tout droits, d'un majestueux élan, se dressent les troncs séculaires éparpillant à leur cime une chevelure de feuillage; on se croirait, sous ces nefs larges, silencieuses, arrosées de soleil, à l'intérieur d'un temple magnifique. Nous tournons à gauche; un portail s'ouvre à la lisière de la forêt, et au fond, on aperçoit, à travers les branches, les tours étincelantes du monastère de Néamtzou. Nous gagnons, en longeant le ruisseau, une vallée bigarrée de fleurs, couchée parmi les forêts; encore un bon temps de galop, et nous voici sous les longs balcons du plus riche établissement monastique de tout le pays. Ce monastère se

souvient de bien loin; il était déjà vieux, lorsque Stéphane le Grand vint y bâtir l'église de l'Ascension, après avoir vaincu le roi Albert, et fait labourer et semer de glands par les Polonais, la terre engraissée de leur sang. Les princes, à l'envi, comblèrent de dons ce riche monastère. Les vieillards décrivent comme merveilles d'un autre monde, son opulence passée: ses domaines et ses forêts s'étendaient depuis les cimes du Grintzièche jusqu'aux coins les plus reculés de la Bassarabie; ses troupeaux et ses haras parcouraient en liberté les pâturages, comme dans les temps primitifs; et les ducats se mesuraient au boisseau rempli à ras bords... De temps en temps, des flots de païens venaient l'envahir, brisaient ses portes, pillaient et saccageaient ses richesses; mais sitôt l'ouragan passé, tout s'édifiait de nouveau: les églises, les écoles les hôpitaux, les fabriques, les imprimeries, les bibliothèques; — un centre de lumière, de travail et de richesse, voilà ce que fut, pendant cinq cents ans, en Moldavie, le monastère de Néamtzou. Aujourd'hui, le silence y règne partout. Les vastes constructions sont endormies, dans leur enclos de forteresse, endormies les blanches

maisonnettes éparses au versant du plateau, entre les sapinières, de même que dort profondément aussi, le lac dans la prairie, couvert d'une moire verte.

Nous débouchons de nouveau dans la grande route qui traverse une forêt de chênes, et descendons à droite, par la vallée du Némtzichor, jusqu'au village de Vinatori, où nous faisons halte sur le lit de gravier de l'Ozana, au pied d'un haut talus abrupt, où s'élève, comme une couronne, la fantastique ruine de la citadelle de Néamtzou. Nous gravissons à pied, le long d'un défilé aride, creusé par les torrents, un sentier qui coupe la paroi de gauche, et au bout d'un quart d'heure, nous sommes en haut, aux «portes de la citadelle». On voit encore les restes du fossé de défense qui contournait les murs à l'extérieur. Entre les quatre colonnes de l'entrée, on tendait le jour, par dessus le fossé, un pont en peau de buffle qu'on ramenait la nuit, de façon à ce que le château restât entouré d'une ceinture d'eau. Au-dessus de la porte d'entrée, ainsi qu'aux encoignures s'élevaient de hautes tours aux fenêtres étroites, d'où les yeux et les mousquets des sentinelles

surveillaient la vallée. L'imposant édifice alignait ses appartements sur quatre vastes ailes, qui réservaient entre elles une cour où s'élevait, au milieu, une petite église, sous l'autel de laquelle partait un souterrain de refuge, une cave voûtée qui dé-



La citadelle de Néamtzou.

bouchait au loin, hors de la forteresse. Puissamment planté au sommet d'une paroi de roc, ayant derrière lui les ténèbres de la forêt, et en face, un abîme au pied de ses hauts remparts, avec une vue étendue sur toute la vallée, ce nid de vautours,

comme le nomment les légendes, a souvent tenu tête avec une poignée de braves, aux armées des envahisseurs, et pendant six siècles d'une fierté sans tache, n'a ouvert qu'une seule fois ses portes sans combat, et ce fut non pas devant un conquérant étranger, mais devant le glorieux Prince de tous les Roumains — Michel-le-Brave. — Déserts et troués par les ans, quelques pans de murs se dressent encore, au-dessus d'un monceau de ruines écroulées, dans la cour du château, dont les lambris, autrefois virent reluire les lourdes armures des chevaliers de Malte.

Je ferme les yeux et je revois la forteresse entière. Une page éteinte s'anime devant moi, comme si tout ce qui fut jadis, s'arrachait une seconde aux ombres du passé, pour revêtir à nouveau la vie d'autrefois. C'est la nuit, et tout est silence. Soudain, on entend, dans la vallée, le galop d'un cheval. Le veilleur dans sa tour, sonne du cor. On frappe aux portes du château. En haut s'ouvre une fenêtre, et la Princesse, inquiète, demande: «Qui va là?» — «C'est moi, répond une voix affaiblie; c'est moi, Stéphane, seul, blessé, vaincu...» La malheureuse Princesse tres-

saille, son cœur se brise de douleur et de pitié, car c'est son fils qui lui parle, mais elle songe qu'elle est Roumaine, et que ce fils est le Voévode le plus glorieux du pays; et tout en étouffant les sanglots sur le point d'éclater, elle le prie doucement de s'en retourner, de sonner du cor dans les montagnes, de rassembler ses montagnards dispersés, et de montrer à l'ennemi comment savent mourir, lorsqu'ils ne peuvent pas vaincre, les maîtres et les défenseurs de cette terre. — Quel peuple a dans son histoire un exemple plus grand, plus élevé, de sacrifice et d'amour de la patrie?... Réconforté, Stéphane s'en retourne, et réunit son armée en déroute. La fatigue, il ne la sent plus, et non plus la blessure. Les archers se pressent de nouveau autour du héros, et tandis que les Turcs supputent leur butin, voilà qu'un essaim de vautours fond soudain sur eux: une lamentation de mort fait frémir la vallée, et le ciel s'assombrit devant tant d'horreur.

C'est la septième nuit que les Princesses prient à genoux; leurs larmes, en longues gouttes, tombent sur le tapis, et, sous la faible clarté de la veilleuse, leurs

formes paraissent des ombres. Elles prient infatigablement, la mère pour son fils, la femme pour son époux, et toutes deux, pour la patrie. Et voici que de la prairie monte, dans la paix nocturne, un long frémissement. Toujours plus près, toujours plus distinct, on entend le cor sonner, et une clameur de chants de victoire, avec un tonnerre de voix qui crient: «Vive Stéphane!». Comme à un beau rêve, les Princesses se raniment: elle éveillent les enfants endormis, saisissent des fleurs à pleines mains, courent aux portes, et pleurent de joie en recevant dans leurs tendres bras le grand Stéphane, la lumière, l'orgueil, le trésor de leur âme!

Avec quel amour elles le pressent sur leur sein, et comme elles contemplent son visage serein, ses grands et beaux yeux; et comme elles ne peuvent croire à leur joie, et, sans avoir la force de dire un mot, comme elles baisent son front, ses mains, et la poussière de ses vêtements!

Tard s'éteignent au château les lumières. C'est le silence maintenant, et le bonheur dans toute l'enceinte. Les princesses chuchotent encore dans leur alcôve; plus vive semble le clarté de la veilleuse qui brûle

devant les icônes... Dans la chambre à côté, dort, brisé de fatigue, le vainqueur, le redoutable Stéphane, gloire de la Moldavie.

Que de choses elles sauraient raconter, si elles pouvaient parler, ces ruines! Quand on songe à toute la vie qui y palpitait autrefois.... aux cœurs qui ont aimé, aux yeux qui ont pleuré, aux héros qui ont versé leur sang sur ces remparts!—C'est aux portes de cette citadelle que se rassembla le peuple révolté, demandant à Lapouchnéanou la tête de Motzoc. Sur ces remparts, ont tenu tête à Sobiéski, intrépides, les 19 montagnards, qui luttèrent contre une armée entière, comptant le prix de chaque balle, ne visant que les chefs et faisant croire aux Polonais que la citadelle contenait une légion.

Sur la route qui sort d'Agapia, à droite, nous nous retournons pour regarder derrière nous, les murs du château-fort imposant jusque dans ses ruines, et à cette distance, il nous semble reconnaître, dans cette silhouette, telle que l'a façonnée le temps, la couronne de Stéphane le Grand.

Le monastère d'Agapia est blotti dans

les montagnes, caché au repli des vallées, de telle sorte qu'on ne le voit qu'en y entrant. Au nord, il est protégé contre la bise par une haute montagne dénudée—«le Mountchel aux fleurs» ; à l'ouest s'élève une sombre paroi boisée, et en face, encore des forêts de sapins, traversées de sentiers qui mènent à des clairières imprévues, — la «prairie du Métropolite» la «prairie de l'Abbesse,— et plus haut, par les fourrés de hêtres, jusqu'au sommet du versant opposé, où s'ouvre une ravissante échappée sur le monastère de Varatic en bas, avec les bains de Baltzatechti à droite, la Citadelle et la ville de Néamtzou à gauche, et en face, la large, l'infinie vallée de la Moldova.

Le soleil est sur la brèche de «la Croutché» (la Croix). Du balcon de la maison hospitalière, je rafraîchis mes regards sur la fine herbe qui couvre la cour carrée, de toutes parts entourée par les maisonnettes blanches, propres et silencieuses du monastère. Au milieu s'élève, resplendissante «La grande Eglise» dont l'intérieur est orné de peintures de notre maître Grigorescou. Il fait calme, comme dans un rêve. Soudain on entend, comme un signal, un son clair, puis-

sant, musical: je regarde au-dessous de moi, et j'aperçois à l'entrée de l'église, une vieille petite religieuse; de sa main gauche elle soutient en équilibre, à la hauteur de l'épaule, la *toaca* légère: sa main droite tient un petit marteau de bois; elle frappe la planchette une seule fois, puis s'arrête, comme pour attendre que s'endorme le son du premier coup; ensuite, elle se met à marcher à petits pas le long du mur de l'église, en frappant sur sa planchette, d'abord plusieurs coups forts, résolus, espacés; ensuite, peu à peu, l'intervalle entre eux diminue, jusqu'à ce qu'on n'entende plus qu'une pluie de sons menus, doux, cadencés, comme le chuchotement hâtif d'une prière, et l'on dirait qu'ils s'envolent, se diffusent, puis de nouveau se rapprochent,—et de longs échos bourdonnent par les corridors, les salles voûtées; tout le monastère résonne comme un violon. Et moi, pendant ce temps, dans le mystère qui m'environne, je sens tous ces coups retentir dans mon âme, et y réveiller, comme d'un monde lointain, la douce et sainte piété de mon enfance.

---

52. Dans les montagnes de Soutchéava.

A la fine pointe du jour, nous sortons de la niche où se blottit le monastère, par le lit du ruisseau d'Agapia, et débouchons au large dans la plaine noyée de brouillard. Nous traversons la ville de Néamtzou, entre les boutiques qui commencent à ouvrir leurs volets et clignent leurs yeux ensommeillés sur la rue déserte, puis nous escaladons la colline d'Oglinzi, dont le sommet découvre à la vue les bains d'Oglinzi à gauche, au pied des forêts; et nous gagnons, en dépassant le village de Boroaïa, la belle et riche vallée de la Moldova.—A notre droite, la rivière légendaire,—dont les rives attirèrent Dragoche le colonisateur, hors des lointains parages du Maramourèche, pour venir y fonder un pays nouveau, — contourne lentement une colline rayée de champs de blé, et se creuse, parmi les pâturages et les halliers, un lit trop large pour son cours. A gauche, aux bords de la prairie, les Carpathes déploient en larges plis leur riche

manteau de forêts. Nous sommes à Soutchéava, la dernière région montueuse du pays. Le ciel est d'un bleu limpide, transparent; quelques petits nuages, roussis par les rayons du soleil, s'effilent en traînées de rubis, puis se dissipent La route blanche et unie, fait un crochet sous une allée de saules, franchit le pont de la Moldova, et monte en pente douce la colline de Spatarechti, d'où elle descend à Faltitchéni, tandis que nous continuons notre voyage par le chemin de Bogdanechti, qui suit le pied des montagnes et nous conduit au monastère de Richka, posé, au bord de la plaine, sous une couronne d'épais taillis, et fondé par l'Evêque Macarié de Roman, au temps de Pétrou-Raresch, qui lui fit don d'une église et de huit cellules. Nous nous arrêtons à Baïa, riche et laborieux village, jadis ville importante sous Dragoche-Voda, terre pétrie de sang: les laboureurs d'aujourd'hui tracent leurs sillons sur la tombe de dix mille Hongrois, et content les héroïques aventures transmises par leurs ancêtres...

....Mathias Corvin, roi de Hongrie, partit en guerre un beau jour, pour ce que la gloire de Stéphane le Grand l'empêchait

de dormir en paix. Ayant réuni une nombreuse armée, il se fraya une route jusque chez nous, à travers le défilé de l'Oïtouz, en pillant les villages sur son chemin. Il fit halte sept jours en la ville de Roman, après quoi il y mit le feu et marcha sur Soutchéava. La nuit l'ayant surpris dans cette vallée, et comme le temps était d'hiver et d'orage, il chercha abri dans Baïa, où il campa, avec son armée, en attendant que le ciel s'éclaircisse. Cependant notre Prince, qui le guettait aux portes de Soutchéava, ayant vu le retard du Roi, ne perdit pas de temps à réfléchir, mais vite, choisissant une poignée de troupes légères, et dévalant les collines au galop, il fondit comme un ouragan, au plus noir de la nuit, sur le camp des Hongrois, et si terrible fut le choc, et si imprévu, que toute l'imposante armée de Mathias, tant par la mêlée et la terreur des ténèbres, que par la grêle de flèches qui l'éclaboussaient de toutes parts, fut en moins d'une heure, déroutée et mise en fuite. Le massacre fut tel, à ce qu'on dit, que la vallée hurlait des lamentations, les armes lançaient des étincelles à travers l'obscurité profonde, des troupes entières s'abat-

taient, écrasées sous les pieds des chevaux, et partout où se tournaient les malheureux Hongrois, ils ne rencontraient que Stéphane. Le jour venu, il ne restait que poussière de toute cette terrible armée. Et l'orgueilleux roi, qui venait conquérir la Moldavie, ne s'échappa qu'à grande peine, blessé d'une flèche et porté sur un brancard, à travers des sentiers de montagne.

En mémoire de ce triomphe, Stéphane fit édifier à Baïa «La Bisserica Alba» (l'Eglise Blanche); et les paysans aisés, gardiens d'une antique coutume sacrée, portent tous les ans, sur ses ruines, le jour de la St. Georges, des vivres et des boissons, dans une vaisselle neuve, émaillée de fleurs, et donnent aux pauvres un repas de fête.

Quelles braves gens, et quelles belles fermes on trouve dans toute cette contrée de Soutchéava! Sur les rives de la Moldova et les vallons de Schomouz troués d'étangs, s'alignent de superbes villages, anciennes propriétés des campagnards, qui conservent pieusement le costume, les légendes, et les bonnes coutumes des temps écoulés: Baïa, Bogata (la Riche) avec les restes des anciennes mines d'or creusées par les Romains, Sasca, Radacheni aux cé-

lèbres vergers de pommiers, le Bradatzel, et sa merveilleuse forêt, où des sources gazouillantes se brisent parmi les rocailles, —morceau de montagne, arraché aux Carpathes et planté ici, comme par une force divine, pour faire l'ornement du village... Et par toute cette vallée, l'on rencontre à chaque pas de précieux souvenirs du passé de notre race, de vieilles églises, bâties par Alexandre le Bon, Stéphane le Grand, Pétrou-Raresch...

Nous voici à Cornou-Lountchi, au seuil du district de Soutchéava — et du pays. Unie et blanche comme le marbre s'étend devant nous la route qui mène à Dorna... Fragment de paradis, cher à notre cœur, jardin chanté par les poètes, terre sacrée où reposent les ossements du plus glorieux Voévode de Moldavie... touchante infiniment est la chanson de tes sources, et combien douce l'ombre de tes forêts!... tu es, en vérité, l'un des plus beaux pays du monde—mais te nommer nous est une indicible douleur, et en parcourant tes routes enchanteresses, nos yeux ne peuvent contempler ta beauté qu'à travers un voile de larmes.

---

53. En radeau

De Dorna à Piatra.

— «Lâchez tout!

Commande le vieux Vassilé au gouvernail, et Toader, détachant la corde en osier tordu fixée à un pieu, s'élance, agile, sur le radeau, et s'étant signé, enfonce sa rame dans les flots. Un doux frisson nous pénètre, les forêts fuient en arrière; nous sentons sur la figure, comme une brise légère, le souffle frais du mouvement. En un clin d'œil s'est efface, en arrière de nous, Dorna la belle, avec son port à l'embouchure de l'Arine. Au loin, en avant, apparaissent hors des ombreuses sapinières, les Piétrélé Doamnei (Roches de la Princesse) comme un château aux tours étincelantes, dans la lumière rosée de l'aube. Sombre et haute, la rive opposée nous masque la vue. Le chapeau sur la nuque, et les bras crispés sur sa longue rame, le dos un peu rond sous sa courte veste fourrée, le père Vassilé, célèbre flotteur que la Bistritza connaît depuis quarante ans, équilibre son radeau sur le travers des remous, tout en

criant à Toader, l'aide-pilote (qui se tient à l'arrière), «à la forêt» quand il faut dériver à droite, et «à la plaine» quand il s'agit de tenir la gauche. Et à chaque tournant, ils nous annonce les endroits où nous passons; et son cri, sonore sur la solitude de l'eau, semble commander le changement de décor.

— Coltzou Ortoaïa ! [1])

Soudain l'écran de forêts s'écarte: de gaies maisonnettes se montrent sur le versant de droite, avec des bois, et des prairies coupées de sentiers;—écumantes, et se brisant avec fracas contre les rochers, les flots d'Ortoaïa se jettent dans la Bistritza. On aperçoit sur la rive, des femmes qui filent, grandes, sveltes, au clair visage, comme dans un tableau de Grigorescou, portant des jupes noires serrées sur les hanches, des chemises brodées de couleurs, et un fichu blanc sur la tête.

Nous dévions légèrement à gauche, et glissons dans un gouffre qui bouillonne au pied du rocher de «Zmicouléassa» Les flotteurs lâchent leurs rames, et regardent au loin les collines, d'un air indiffé-

[1]) Le coin d'Ortoaïa.

rent; l'eau est unie, profonde, silencieuse; pendant quelques minutes nous flottons lentement, si lentement que l'on ne se sent pas avancer. Mais voici que la rive droite marche vers nous; la rivière se réveille, le pilote empoigne la rame et la plante à fond au plus fort du torrent.

— L'Ossoiou!

Et avec un froufrou de vagues, nous passons comme une flèche à travers la prairie bordée d'aunes; le coteau fuit, portant sur son dos le village; des armées d'arbres et de roches effarées s'enfuient, – une fuite folle, fantastique, vertigineuse! Comme sur un fuseau les montagnes tournoient, et semblent moudre des torrents pour les verser dans la Bistritza. Pendant ce temps, les radeliers luttent contre le torrent: dans le mouvement de leurs bras, dans toute la hardie et vigoureuse tension de leurs jambes et de leurs corps musclés, il y a quelque chose de la grandeur des antiques statues de gladiateurs romains. L'eau se calme. .. Les rameurs envoient des saluts aux passants, sur les rives, et causent de leurs affaires, et les voûtes des forêts aussi semblent se parler tout bas...

— Goura Sounatori! [1])

Avec un tumulte de flots impétueux, le torrent se précipite sur les échelons de rochers; on aperçoit, un clin d'œil, au-dessus de lui, un hameau épars au pied du Palmèche, puis un nouveau paysage s'ouvre devant nous. Le haut pic du «Piétrosse» (le Pierreux), avec ses bosses de chameau, semble se tenir sur notre route et nous attendre.

— Pourquoi a-t-il des cimes si rousses, père Vassilé?

— C'est qu'il fait froid, là-haut; il n'y pousse que des broussailles desséchées par le vent: c'est leur ramure qui a cette teinte.

Le fleuve étincelant serpente, en larges méandres, parmi les montagnes assombries de forêts.

Par moments s'ouvrent de claires échappées, à gauche, sur les villages de Bucovine, à droite, sur les nôtres—Roumains du même sang, d'un côté comme de l'autre. En aval de Calinechti, une longue traînée de pierrailles éboulées dégringole les versants du Piétrosse, repousse la Bis-

[1]) L'embouchure de Sounatorea.

tritza, la resserre, et la refoule vers la rive gauche. En avant, au tournant de la Capritza (La Chevrette), l'eau se précipite en tourbillons, et le jeu des blanches vagues semble, de loin, une volée d'oies secouant leurs ailes. Le radeau glisse, rapide, au-dessus de leur bouillonnement, en dérivant de côté et d'autre, comme un traîneau. Nous plongeons de nouveau dans un trou d'eau—miroir où l'on voit les arbres, la cime en bas. Le père Vassilé, du plat de sa hache, assujettit quelques clous aux chevilles des rames, puis la plante, par le tranchant, dans une solive; ensuite il jette sa veste fourrée, crache dans ses mains, et saisit la rame.

— Coltzou Acri! [1])

Comme par magie, le tableau a changé, les forêts s'écartent, et un merveilleux décor de rochers se dresse devant nos yeux. Toute la Bistritza mugit, en ruant ses flots contre la prodigieuse falaise, de plus en plus acharnée, elle tente de la briser, mais les rochers se jouent d'elle, la repoussent, la rappellent, la tordent sur place; étourdie, elle s'enroule comme un serpent, et au

---

[1]) Le Tournant d'Acra.

bout d'un quart d'heure, se retrouve, frappant par derrière, le même mur contre lequel elle s'est d'abord escrimée, comme si elle tentait, en le heurtant des deux côtés, de le percer au plus vite pour y ouvrir une route directe à ses vagues futures! En haut, au-dessus de nous, on voit trembler les feuilles légères de quelques sveltes bouleaux poussés au faîte des rochers. Passé le tournant du Colb, nous entrons dans le terrifiant défilé du Kéi— la chute de la Bistritza. Au milieu du vacarme des eaux, le père Vassilé qui s'évertue de toutes ses forces, trouve encore le temps de me crier le nom des différents endroits... «Scara» [1]). Au front d'un crâne de granit, jaillit un sapin qui laisse pendre ses branches comme des bras; c'est là que s'accrochent et se tirent du danger les hardis flotteurs, quand leurs radeaux se fracassent contre les rochers. Dans la paroi de gauche «Coïfoul», [2]) pointe son dôme bleuâtre au-dessus de l'entrée d'une caverne. En haut, à droite, sur la Zanoaga, brûle la «Comoara de argint» [3]) du

---

1) L'Echelle,
2) Le Casque.
3) Le Trésor d'argent.

Bogoline, un pic aigu, qui luit comme une flamme blanche; et au-dessous de lui, par une fente des rochers, s'élance, toute en écume, la jolie cascade nommée «la Moara Dracouloui» [1]). Et toutes ces merveilles défilent devant nos yeux avec la rapidité des choses vues en rêve. Nous émergeons des gouffres du défilé. La Bistritza se repose. Le père Vassilé essuie son front en sueur. Toute sa figure est éclairée de cette satisfaction de l'homme qui a lutté avec la mort, et qui l'a vaincue.

Le soleil darde d'aplomb. Nous glissons doucement parmi les forêts; en haut s'étalent de vertes prairies, des bosquets de bouleaux blancs comme des cierges. A la courbe de Dohotaria, la rive droite s'abaisse et montre de larges pelouses de verdure au pied des sapinières pendues aux flancs du Piétrosse. Derrière nous, se découpent, en trois grands arcs sur le bleu du ciel, par delà ce peuple de collines, les cimes du mont Caliman, qui terminent les Carpathes de Moldavie.

— Balta Fagouloui! [2]).

---

[1]) Le Moulin du Diable.

[2]) L'Etang du Hêtre.

Une sombre paroi s'écarte, à droite, et nous voici en pleine lumière. Des flèches d'or tremblent sur la nappe large et unie de la rivière. En mugissant s'élance, par un ravin pierreux, le torrent d'Arama, qui forme, à gauche de la Bistritza, la limite entre les forêts de Bucovine et les nôtres. Nous dépassons les remous de l'embouchure du Pisc, et le défilé d'îlots de Cojotchi, d'où part une route qui mène au monastère de Rarau, et au-delà, à travers les forêts jusqu'au merveilleux plateau fleuri des «Piétrélé Doamnei» (Les Roches de la Princesse) — trois tours pointues, plantées tout en haut, à la cime la plus élevée du Mont Rarau, où s'arrêta jadis pour s'abriter, le Voévode Raresch avec son épouse, la Princesse Eléna. — Une colline ronde, revêtue de sapins, s'aplanit soudain en face de la rivière. La Bistritza, assagie, la contourne, en dessinant à droite une large courbe, sous la crinière violette et crénelée du Piétrosse, puis elle glisse mollement, resserrée entre deux murs boisés, pour déboucher au large, au tournant de Litzou.

— Caldarea ! [1]).

---

[1]) Le Chaudron.

Un cercle de montagnes dénudées enferme la Bistritza à son centre. Une seconde, la rivière dort, étalée au soleil, parmi la senteur du foin. Lentement, lentement nous attire la sapinière au fond, devant nous; nous tournons à gauche, à l'ombre, près de l'embouchure du «Piraoul Reou» (Mauvais Torrent), mais l'eau diminue en s'éparpillant sur un large lit raboteux, les poutres commencent à danser sous nos pieds, en grinçant contre les sommets des rochers, et notre radeau s'arrête. Les vagues bruissent de toutes parts; la rivière n'est qu'un bouillonnement.

— Nous voilà dans de beaux draps» dit le père Vassilé, en se grattant la tête.... Passe-moi le pieu, Toadéré, et tâchons de soulever les poutres...

Mais voici qu'un radeau derrière nous est sur le point de nous rejoindre. L'aide-pilote a à peine le temps de retirer le gouvernail avant qu'il ne se brise. Nous fermons involontairement les yeux. Un craquement et une secousse terrible, et nous flottons de nouveau. Le radeau qui nous a heurtés reste rivé aux mêmes rochers.

— Dimbou Colacouloui ! [1]).

---

[1]) Le monticule du Colac.

Un mamelon boisé s'érige en face de nous, comme une meule de foin. La Bistritza contourne apaisée, la lisière des forêts, et s'enroule autour d'elles, comme un serpent qui se mordrait la queue. L'horizon se resserre, s'assombrit de tous côtés. Derrière nous, seulement, s'ouvre une brèche dans le sombre rideau de feuillage: elle laisse apercevoir, au fond, majestueusement dessinées sur le bleu du ciel, les Piétrélé Doamnei (Roches de la Princesse), rougies par le soleil.

— Croutchea ! [1]).

Nous entrons dans une large nappe d'eau profonde. Les montagnes se montrent de nouveau; les regards se reposent sur les hautes prairies baignées de lumière. Du côté gauche, au pied de la Tarnitza stérile, accourt en écumant le torrent de la Croutchea, et à droite le Barnarel, étincelante traînée d'argent. Nous passons sous le pont qui relie les deux rives, où sont parsemées les maisonnettes d'un village, puis nous glissons le long du massif de l'Ours, et de nouveau les collines font irruption de toutes parts, et s'élèvent au-

---

1) La Croix.

tour de nous, en taupinières informes et monstrueuses. Par delà leur houle, surgit à droite le fier Barnar, et à gauche la Bîtca de Tarsina. De rapides torrents se jettent tumultueusement dans la Bistritza. D'énormes rochers effrayants, dressent leur cou hors de l'obscurité des forêts et se penchent comme des chameaux qui vont boire.

— Balta Câneloui ! [1]).

La rivière tournoie sur place, et précipite ses flots qui tourbillonnent en remous, puis s'endorment sous une haute berge de granit. Le radeau semble immobile, tant son mouvement est lent. Le père Vassilé heurte les traverses d'un coup de son marteau, tâte la résistance du gouvernail, et dit à Toader de faire attention au tournant. Dans ses mouvements, dans ses paroles, et sur toute sa figure, on voit le recueillement, l'anxiété d'un homme qui va affronter un grand péril, et qui rassemble toutes ses forces pour une lutte décisive. Parmi le profond, l'effrayant silence de toute la région, nous regardons les montagnes noires de forêts, le soleil,

---

1) L'Etang du Chien.



En radeau

le ciel bleu, comme pour y chercher un présage, un pressentiment du sort qui nous attend. Nous glissons, de plus en plus rapides. Les rames grincent contre leurs chevilles. Une paroi de montagne, haute, pointue, se dresse droit devant nous, et au-delà, on aperçoit deux cimes nues, violettes, et aigües. Toujours plus près, toujours plus puissant, s'élève de ce côté, le mugissement des flots.

— Toantchélé !»

Le radeau entre obliquement dans le cours du torrent, et se précipitant à la dérive, il frôle dans sa course les pieux de défense fichés au pied du «Rocher de Toader», enfile comme une flèche, le tournant arqué à gauche, et entre bravement dans le terrible passage des Toantché. Tout un peuple de rochers surgit du fond de la rivière bouillonnante, où la nappe unie de l'eau se déchiquete en charpie. Comme sous une voûte, retentit le mugissement des eaux, entre les hautes berges de pierre. De tous côtés, et toujours plus nombreux et plus menaçants, les colosses se ruent sur notre passage. Le père Vassilé semble les repousser d'un

coup de sa rame, tant est vigoureux et imposant le geste dont il ouvre une brèche parmi les rochers; et dans la rapidité vertigineuse avec laquelle nous dépassons les angles et les échelons du défilé, le vieux et habile pilote semble un personnage des contes fantastiques, un sorcier qui aurait emporté le radeau à ses semelles et volerait avec, à la crête des rochers. Nous nous tirons enfin au large, vers la gauche. Les flots s'apaisent brusquement, la Bistritza s'étale entre les forêts. Le père Vassilé tourne son visage rasséréné, regarde en arrière les Toantché, et d'un air narquois secouant la tête...

— Hm ! les satanées coquines !... nous engloutir, hein ? ni plus ni moins ?

Le radeau glisse léger, devant l'embouchure de la Capritza (la Chevrette); à gauche se dresse le «Holda» dénudé, à droite, le rideau de forêt descend jusqu'au bord de l'eau. Derrière nous, le soleil descend, sur la cime du Barnar. De longues traînées de flamme tremblent sur la nappe d'acier de la Bistritza. Des pans d'ombre s'épaississent sur les collines ; des feux clignotent dans le lointain. L'aide-pilote

allume sa pipe, et fredonne à demi-voix une doïna de haïdouk.... [1])

«En lisière de forêt verte
On voit luire un petit feu;
Feu petit et apaisé,
Tout de braves entouré...»

Nous débouchons au large. Le pilote enfonce profondément sa rame dans les flots: le radeau tournoie sur lui-même et s'accroche au rivage, au cœur même du village de Broschténi.

Le lendemain, nous repartons avant le lever du soleil. Nous passons sous un pont, et glissons par la boucle qui se dessine à gauche. Sur la montagne, la route qui conduit à Faltitchéni ourle tout du long, le pied de Haraoïa. Sur les deux rives, s'étendent les riches cultures du village de Broschténi. —A partir d'ici, la Bistritza s'apprivoise. Trois fois les Carpathes ont levé contre elle leurs armées de rochers, et trois fois ses flots victorieux ont franchi, en

---

[1]) Haïdouk— Brigand vivant dans les forêts. Nombre de poésies chantent les exploits de ces héros que l'imagination populaire a poétisés.

un retentissement de fanfare, les abîmes des écluses géantes. Majestueuse, elle s'étend maintenant entre d'opulentes berges, ornées de beaux villages. De toutes parts, les rivières accourent se livrer à elle. Tou-



jours plus large et plus paisible, elle descend la vallée. Dans les forêts, elle se tait, comme pour écouter le chant des rossignols. Dans les clairières, elle attire sur ses bords caillouteux les maisons des plus notables villageois, et la nuit, au clair de lune, leur raconte des histoires.

En aval de Carpiniche, la Bistritza coule

en ligne droite jusqu'aux vergers du Madéi. Le soleil se lève, et pose une auréole d'or aux cimes des forêts. Derrière nous, sur les montagnes éloignées, on aperçoit des taillis de sapins qui noircissent l'horizon, comme des guérets fraîchement labourés. Des paysages enchanteurs, que les paroles ne peuvent décrire se déploient de toutes parts, puis s'enfuient, glissent fantastiquement derrière nous, tandis que d'autres s'avancent, et ceux qui s'approchent semblent encore plus enchanteurs. De sur le radeau, au fil de notre course, nos yeux boivent insatiablement ces beautés, qui coulent autour de nous et n'en finissent plus, et nous nous désolons de ne pouvoir les emporter avec nous, les montrer au monde entier, telles que nous les voyons maintenant, en pleine lumière, dans cette majesté et cette paix divines, et dire à ceux qui ne les connaissent pas, et ne savent rien de nous: Voilà notre pays!... Alors ils comprendraient subitement — comme les vieillards sur les murs de Troie, à la vue de la belle Hélène, — pourquoi furent tant de combats livrés et tant de sang versé pour «ce petit lopin de terre».

Par une large brèche qui s'ouvre à droite dans les montagnes, le village de Borca montre ses riches métairies. Du fond de la vallée, accourt un torrent, qui bondit par dessus de hauts barrages de rochers, portant à la Bistritza-souveraine l'hommage de ses flots. A gauche s'étend le Sabassa, entre deux collines nues; une voie ferrée charrie les souches de la forêt voisine. Sur les rives, on voit des stations de radeaux, et un pont sur la rivière.—En aval de Farcacha, la Bistritza précipite sa course, lance le radeau par dessus les gradins de granit, le heurte de ses flots, et parmi les jeux et les chansons de ses vagues, elle entre dans le district de Néamtzou; reluisant dans sa cuirasse d'acier, le Dreptou accourt, du pied de la Zahorna; hérissant sa crinière d'argent, le «Cheval» (Caloul) s'élance par dessus les marches étagées de Tchernégoura; et tous deux viennent à sa rencontre, à la frontière du district. Les remous se brisent contre nos poutres, le gouvernail d'arrière grince en cadence; le radeau glisse comme une navette sous des voûtes de bouleaux. Sur la rive droite, au milieu de Calougaréni s'élève un co-

losse de granit: Piatra «Téiouloui» (Le Roc du Tilleul). La légende raconte que le diable, un beau jour, voulut endiguer la Bistritza, et pour ce, il rompit un pan de montagne du Tchéahlau, le chargea sur ses épaules et descendit avec lui, au plus noir de la nuit, jusque dans la vallée. Mais, il advint qu'étant surpris par le chant du coq, l'esprit malin dut décamper, en abandonnant au milieu du chemin, ce bloc de pierre, dont tout le village s'ébahit le lendemain. — Nous tournons à gauche sous un pont à l'embouchure du Largou, et tout à coup s'ouvre une merveilleuse échappée sur le Tchéahlau. Sombre et seul, orgueilleux souverain d'un peuple de montagnes, qui semblent des taupinières auprès de lui, il dresse son faîte vers le ciel, en déchiquetant les nuages du peigne rocheux planté sur son front aride. L'imposant géant ensorcelle la rivière et, par la magie de son charme, lui fait oublier sa route et son désir d'atteindre la plaine. Depuis midi jusqu'au crépuscule, la Bistritza nous ramène sans cesse proche de lui; elle a beau s'éloigner par moments, décidée à ne plus revenir, vite elle se ravise, et retourne encore plus près; et fascinée, elle s'oublie en

lents détours aux pieds de la montagne. Elle tournoie sur place, secoue ses écailles étincelantes, tantôt poussant de profonds soupirs, tantôt lui jetant de longs regards; et elle l'appelle, sans cesse, remplissant les fo-



rêts du frisson de la voix de ses ondes.— Elle se décide enfin et s'éloigne, en colère, parlant seule, se heurtant contre les rives, et hurlante elle s'élance toute entière — de toute sa largeur — par dessus les gradins abruptes du Bicaz et de la «Lounca Strîmbouloui».

Sur les coteaux glissent au passage les maisonnettes des villages, et dans les vallées, les scieries; et hors des sombres forêts, surgissent, grandioses, les antiques monastères : «Pangaratzi», «Bissericani», château fantastique posé au sommet d'une colline; puis, plus bas, «Bistritza» derrière un rideau de peupliers. Au loin, en avant, le côteau de Bitca Doamnei s'écarte soudain vers la gauche, et nous montre la ville —la plus jolie ville de Moldavie— couchée entre deux hautes sentinelles : Petritchica et Cozla.

Au coucher du soleil, nous sommes à Piatra. La terre marche avec nous. Le Tchéahlau dresse majestueusement son front au-dessus des massifs, et nous suit encore du regard à travers les brumes du lointain.

La Vallée du Prouth.

A partir du dernier pli des Carpathes, depuis le pied du Caliman, une longue chaîne de collines descend le versant Est du pays ; et elles se prolongent — s'élevant et s'abaissant comme les vagues de la mer—jusqu'en vue du Danube. Au bord de ces coteaux — les riants et fertiles coteaux de Moldavie—serpente le Prouth en larges courbes, étalé comme sur l'étendue d'une steppe. Jaillie d'une source lointaine, dans les Carpathes de Galicie, cette rivière arrive trouble à nos frontières; elle traverse les contreforts de Mamornitza, et pousse ses flots jaunâtres et paisibles, sans une ride, le long de la vaste plaine qui

s'étend au midi, depuis le «Cotoul Boianouloui.

Silencieux, maussade, rongeant sans cesse ses rives sablonneuses, et les quittant parfois pour se chercher un lit nouveau au creux des plaines, le Prouth coule sur presque toute sa longueur, en rase campagne, entre des talus bas, effrités et arides, où rarement l'ombragent un bois de saules ou un pan de forêt. Il n'a rien des belles rivières qui égayent la terre de notre patrie. Les larges fleuves — chemins qui marchent — ont toujours attiré sur leurs rives les habitations des hommes. C'est sur leurs bords qu'est inscrite toute la splendeur et toute l'histoire du monde. Mais le Prouth est une rivière dont les berges n'ont vu fleurir aucune ville, et de tous les cours d'eau qui baignent la terre roumaine, le seul pour qui les douces doïné du peuple n'aient pas trouvé une bonne parole. Elle est triste à voir, cette nappe d'eau large, alanguie, toujours sombre; et tristes sont les souvenirs qu'elle éveille en nous, tristes les vallées qu'elle traverse, ainsi que les rares bourgades qui accompagnent sa route, presque toutes un peu à l'écart, sur des tertres, dans la crainte des inonda-

tions. C'est par là que se ruèrent sur l'Europe les barbares, en torrents dévastateurs; par là que les Huns se frayèrent une route, vers les déserts de la Pannonie, ravageant les foyers, dans les vallées des Carpathes, laissant blancs d'ossements les emplacements où furent les villages, et pourchassant, comme un monstrueux déluge, les débris de peuples rencontrés au passage, qu'ils éparpillèrent sur les plus hauts sommets des montagnes. Des centaines de fois, les hordes Tartares, affamées de pillage, ont envahi le pays en franchissant les gués du Prouth... Dans le sifflement de la bise, qui couche comme des vagues la forêt de roseaux poussant dans la rivière, notre sentinelle écoute la nuit passer un cliquetis d'armes, et des lamentations de mort. Il sait bien que sur l'autre rive se trouve un morceau rogné sur le corps de la Moldavie; il sait que ceux qui vivent et pleurent au-delà de cette rivière sont ses frères, et pourtant, en contemplant, pensif, les ondes du Prouth, il étouffe sa douleur, et une chanson amère et pleine de blasphèmes s'échappe de ses lèvres:

«Puisses-tu, Prouth, fleuve maudit
Elargir ton profond lit;
Rive à rive qu'on ne se voie,
Que les cris ne se perçoivent,
Que les yeux ne s'aperçoivent.
L'ennemi, s'il te tranchit,
Puisse-t-il être englouti,
Et qu'avec ton flot amer
Tu l'emportes et tu le noies,
Au Danube et dans la mer!»

Nous dépassons Hertza où naquit l'immortel Assaki; ensuite Darabani, Radaoutzi, petits bourgs situés sur les hauteurs, le long de la rivière, et nous arrivons, à la tombée de la nuit, à Stéphanechti, la place-forte la plus ancienne et la plus importante établie par Stéphane le Grand au bord du Prouth, comme une sentinelle sur la route des armées qui sans cesse parcouraient cette vallée, entre le Danube et Hotine. La petite ville est située au pied d'une colline couverte de vignes et de vergers. Une montagne rocheuse pousse ses versants bleuâtres jusqu'aux bords de

la rivière, qui, un peu en aval, s'échappe de son lit, sous un fourré de saules, et parsème d'étangs et de flaques d'eau la plaine unie et vaste du Bachéou. Passé Stéphanechti, la route monte en larges courbes, par de jolies collines, couchées entre la vallée de la Jijia et celle du Prouth. Des forêts de chênes revêtent leurs versants; et tout autour, on aperçoit dans le lointain, au delà des étincelants miroirs des étangs, d'infinies étendues de champs et de pâturages, qui ondulent en larges vagues, lentes et reposantes. Au «Tabara Monastiri», non loin de Bivolari, des restes d'anciennes redoutes des Hétairistes [1]), nous remettent en mémoire les derniers jours d'horreur et de douleur qu'eut à subir notre patrie tant éprouvée.

Notre route suit la crête dénudée d'une colline. A droite, la Jijia absorbe les flots du Mélétine, et baigne les moissons qui s'étalent sur la plaine. A gauche, le Prouth serpente parmi des fourrés de joncs et d'osier. Vers le couchant, au fond, s'ar-

---

1) Hétairistes = Membre de l'Hétairie. Nom donné à la ligue révolutionnaire qui se souleva contre la domination Phanariote en 1820.

rondissent au bord du ciel, les branches écartées des hauteurs de Cotnar, aux célèbres vignobles. Nous traversons le bourg de Scouléni, situé sur la rive basse du Prouth, en face de Scouléni de Bassarabie; puis nous longeons les murs du château de Stinca, qui s'élève, au milieu d'un parc ténèbreux, au sommet d'une éminence: et vers la tombée du soir, nous arrivons à Ounghéni. Un pont de fer relie les deux rives du Prouth et les deux voies ferrées: celle de Russie et celle de Roumanie. A partir d'ici, nous prenons le train, et au bout d'une heure, nous sommes à Iassy.

La jolie ville qui fut pendant trois siècles la capitale de la Moldavie, s'éparpille sur les versants étalés au midi des collines de «Copoou», et de «Sorogari». Un cercle de montagnes boisées, surgies des plaines du Prouth, s'élève derrière la ville et la protège contre la bise. En face, au delà des vallées du Bahloui, et de la Nicolina, une autre chaîne de collines se dresse, les unes ornées de vignes et de vergers, les autres découvertes et reposant la vue par leurs pelouses étendues et lumineuses. Sur leurs

coteaux se montrent d'anciens monastères: Tchetatzouia, Galata, Froumoassa, Birnova, avec les ruines de leurs palais où dorment ensevelis, tant de souvenirs de gloire et de douleur du passé si éprouvé et si orageux de Iassy. Enveloppée d'un seul coup d'œil, des hauteurs de Répédéa, la ville offre un aspect des plus beaux. Eglises, rues, maisons, tout va dévalant le coteau, et blanchissant d'une merveilleuse cascade, les pentes des hauteurs, de la cime au pied. Quel dommage qu'au lieu du Bahloui, n'y coule un cours d'eau plus grand! Si la Bistritza passait ici, il n'y aurait pas de ville située de façon plus admirable. Les ombres commencent à s'allonger. Le soleil éparpille ses derniers rayons sur les tourelles des églises. Je descends lentement la rue large et tranquille, qui traverse la ville depuis le sommet du Copoou, jusqu'au vallon de Socola. Je longe le jardin public, situé au pied de la colline, et l'imposant palais de l'Université; — des deux côtés de la rue, s'élèvent, au milieu de leurs cours, accompagnées de parcs au fond, de grandes maisons, à la mode d'autrefois, dont la robuste et antique simplicité reportent la pensée en arrière, vers ce monde qui



Eglise des Trois-Hérarques.

a brillé jadis, vers la vie racontée par les chroniques. On s'attend presque à voir apparaître, aux balcons drapés de lierre, les Voévodes aux barbes blanches, les princesses pâles, rêveuses, en longues robes de soie, et les grands dignitaires, les Vornitchi, les gouverneurs du pays d'autrefois. Dans la partie basse, s'élève, récemment rebâtie à neuf, près de la Métropole, l'église des Saints Trois-Hiérarques, édifiée par Vassilé-Loupou. Toute en pierre, avec ses sveltes tours et sa merveilleuse dentelle de sculptures, elle rappelle le superbe joyau de Courtéa-de-Argesch.

Je m'arrête en face de la statue de Stéphane le Grand. Le soleil s'est couché. Les réverbères commencent à s'allumer. Petit à petit les bruits de la ville s'éloignent, s'éteignent. Au milieu de ce pieux silence, le glorieux Voévode à cheval, la couronne au front et le sceptre étendu, tel qu'on le voit, serrant le frein de sa main gauche, s'appuyant du pied à l'étrier, et dégageant sa poitrine de sous le manteau de bronze, semble s'être arrêté devant son palais, dans l'intervalle de deux combats, pour haranguer les conseillers



Statue de Stéphane le Grand.

du pays. Daus son attitude, sa figure et son geste, on voit la grave fierté du Prince qui pèse dans sa main les destinées d'une race, ainsi que la sérénité du vainqueur qui a soutenu de grands combats, et a terrassé des ennemis dont la renommée épouvantait le monde. Son regard semble se perdre au loin, s'enfoncer dans la distance, au delà des frontières de la Moldavie...

Nous quittons Jassy en suivant la vallée du Prouth. C'est une matinée froide, humide, sans soleil et sans ciel. La route serpente aux jointures des coteaux, et débouche, parmi les marécages de la Jijia, au village de Tzoutzora, où, il y a trois siècles, les boyards Moldaves, révoltés contre Stéphane VII, prince cruel et tyrannique, envahirent son camp une nuit, et l'égorgèrent sous sa tente. En ce temps-là, il y avait sur le Prouth un pont fixe et un gué pour les armées, et c'était là le passage le plus fréquenté entre la Moldavie et la Bassarabie. Au crépuscule, nous arrivons à Stanilechti, le village historique qui vit s'anéantir en quelques heures de plan gigantesque de Pierre le Grand, ce rêveur, qui organisait en pensée un em-

pire s'étendant depuis les déserts du Volga jusqu'aux rives enchanteresses du Bosphore. Encore deux jours de marche sans répit, à travers la plaine du Prouth trouée de mares, et nous débouchons au large, en face du Bratèche, l'un des lacs les plus grands et les plus beaux de la Roumanie. Le Prouth décrit dans notre terre une courbe profonde, puis se détourne vers la gauche, longe le lac, et se déverse dans le Danube, sous une forêt de saules, non loin du bourg de Réni. Lentement émergent du brouillard des cheminées d'usine des tours d'église, des mâts de navires, — puissante et lumineuse, la ville de Galatz apparaît, surgie des ondes du fleuve-roi.

Le Pays. Le Peuple.

Le Danube, la Mer, les Carpathes et le Prouth — voilà les quatre limites qui enserrent la terre du pays roumain.

Des temps furent où nous vivions notre vie en de plus larges frontières. Des temps furent, où les glaives éclatants de nos Voévodes tournoyaient aussi bien par delà les Carpathes que par delà le Prouth. Mais d'engloutissants déluges ont débordé vers nous: peuples après peuples se sont rués sur nos plaines fertiles; des hordes, pour qui la terre n'avait plus de place, ont déferlé sans trêve sur nous, et force nous fut, pour pouvoir vivre, de restreindre peu à peu notre domaine, tant du nord que du levant.

Amenés en Dacie par l'empereur Trajan, demeurés où nous sommes, après la lutte la plus acharnée que l'antiquité ait vue, nous avons conservé dans notre sang la vigueur des deux grandes nations dont nous sortons; et maintes fois, dans les tourmentes de tant de siècles, nous nous sommes montrés les dignes rejetons de ces invincibles légionnaires qui ont bouleversé le monde et abattu les forêts pour pénétrer dans la citadelle de Décébal, comme de ces géants vaincus, qui, ne pouvant plus se défendre, se donnèrent une mort si grandiose et si tragique dans les flammes de Sarmizégéthuse.

Depuis lors ont passé environ deux mille ans. Nombreux sont les combats que nous eûmes à combattre, et plus d'un malheur nous a éprouvés, au cours de ces temps. Terribles furent les tempêtes qui passèrent sur nous; mais toutes, nous les bravâmes face à face, et point ne bronchâmes, et où nous sommes, nous restâmes. Tels que le jonc, nous pliâmes sous le vent mais ne fûmes point rompus.

Ainsi donc, nous demeurâmes maîtres de notre domaine. Seul le Dieu bon le

sait, de combien de sang fut cette terre payée, si chère à tous les Roumains; chère pour ses beautés et ses richesses, chère pour les hauts faits grandioses qui y furent accomplis.

Qu'il dorme en paix, le glorieux Stéphane, car ce n'est point en vain que furent prononcées, avec son dernier souffle, ces paroles hautaines et pleines de sagesse: «que si l'ennemi exigeait jamais des serments honteux pour vous, laissez-vous trancher par son épée, plutôt que d'assister à l'oppression et à l'indignité de votre patrie. Mais le Dieu de vos aïeux prendra en pitié les larmes de ses serviteurs, et suscitera parmi vous celui qui rétablira vos descendants à nouveau dans la gloire et la puissance d'antan.»

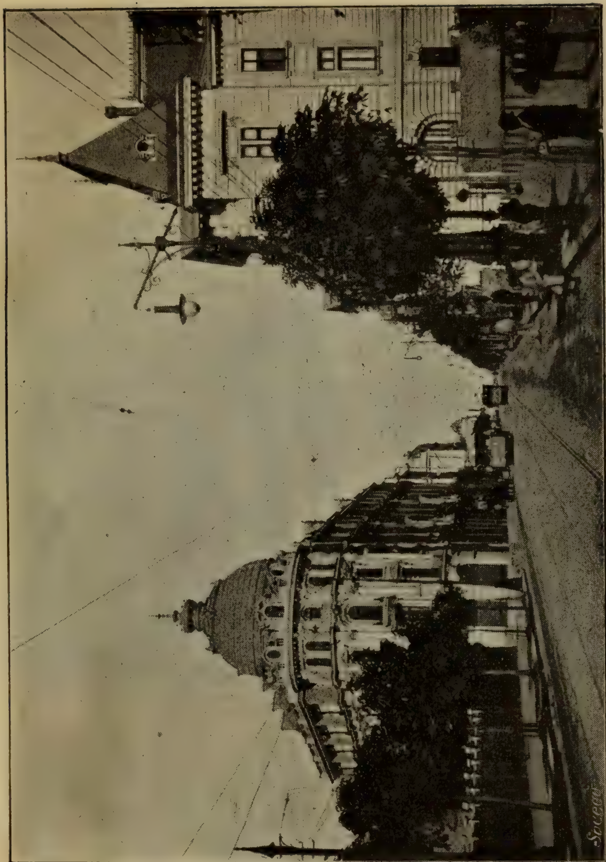
Du surplomb des montagnes, qui rehaussent les bords du pays de Sévérine à Dorohoi, de belles rivières, porteuses de vie, et d'innombrables clairs ruisseaux, vont s'échèvelant, en coulées d'argent, au long des vastes plaines valaques, et parmi les lentes collines moldaves.

Seuls les champs de la Ialomitza se déroulent silencieux, plats, desséchés, vaste îlot assoiffé, parmi tant de cours d'eau, qui sont l'ornement de la terre roumaine. Il dort sous le sifflement du vent, le large désert, l'infini Baragan. Depuis des milliers d'années il rêve de fleuves limpides et de lacs étincelants: aux jours sereins de l'été, son rêve se reflète dans les ondes de l'air, et esquisse en mirage, au-dessus des landes et des herbes desséchées du désert, ces eaux ensorcelées et trompeuses si joliment nommées par le peuple: «*Apa mortzilor*»[1])

Les voyageurs étrangers qui ont traversé les vallées roumaines par les routes défoncées, dans les voitures de poste d'il y a quarante ans, reconnaîtraient difficilement aujourd'hui les lieux jadis parcourus. Ils croiraient presque voir une terre nouvelle qui serait venue se planter entre la Mer et les Carpathes. Et en vérité, c'est un autre pays qui a poussé, depuis cette époque, à l'orient de l'Europe. La terre de Mirtcha et de Stéphane, la libre et fière Roumanie d'aujourd'hui, ne

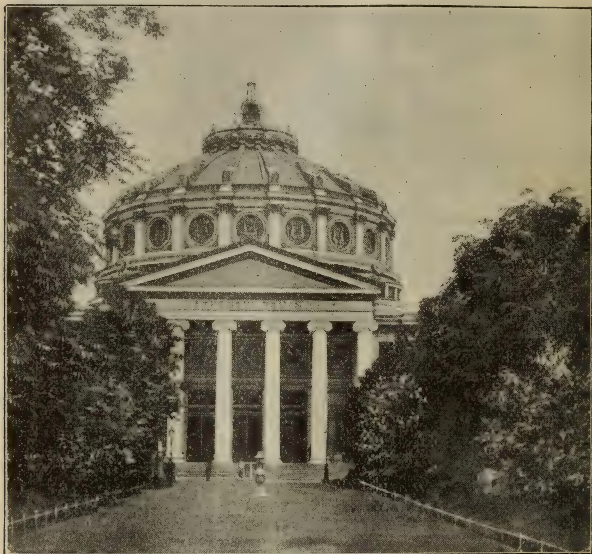
---

[1]) Eau des morts,



Boulevard Carol.

pouvant s'accroître en largeur, dût s'accroître en hauteur; et elle grandit de jour en jour; la force de la jeunesse et la soif



L'Athénée.

de la lumière la soulèvent de leur élan!

D'une frontière a l'autre, de long en large, l'enferment aujourd'hui, comme un réseau, des routes unies, et bien pavées, des voies ferrées, dont le fil entrelace les

villes florissantes et les centaines de fabriques qui pompent à la lumière du jour les richesses de notre sol.

Notre capitale, qui jadis nichait derrière



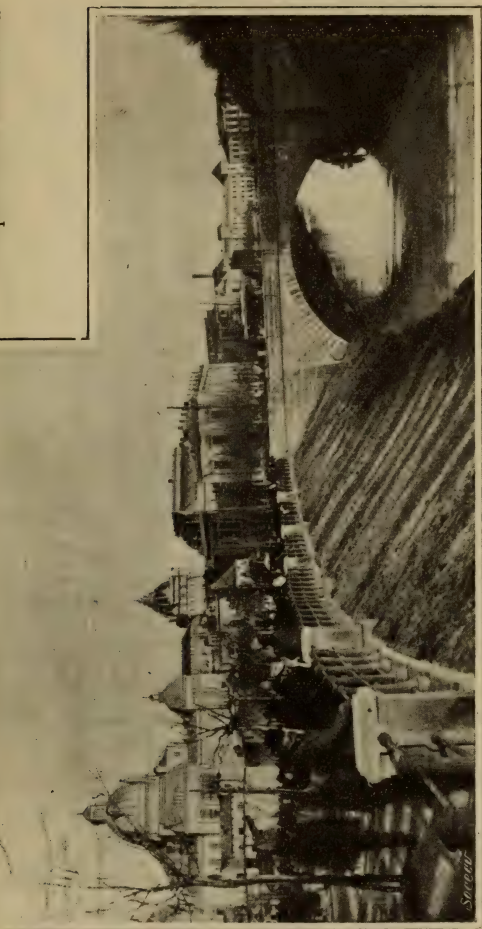
L'Université.

les remparts des montagnes, maintenant transplantée au milieu de la plaine danubienne, prospère, puissante et sûre, en édifiant des palais sans nombre, là où paissaient autrefois les troupeaux du légendaire Boucour; grandes ouvertes sont au-

jourd'hui les portes des sanctuaires de lumière; degré par degré, le peuple prend des forces et s'éveille à une vie de travail fertile, et de paix.

En face des sombres et pauvres cellules où le maître d'école Lazar, il y a quatre-vingt ans, mettait aux mains des enfants le premier livre roumain, s'élève, imposant, le palais de l'Université, tandis qu'à cette place sacrée, se dressent trois statues: Eliade, Michel-le-Brave, Gheorghe Lazar; le rêveur, le héros et l'apôtre.

Deux grands boulevards coupent la ville en croix. La Dimbovitza s'émerveille de l'éclat et de la beauté dont se parent ses rives, jusqu'a hier cachées sous d'incultes saulaies.



Le quai de la Dimbovitza.

D'ici, du cœur de la bruyante capitale, je laisse ma pensée retourner aux lieux où j'ai passé. Bien des coins de beauté que j'ai visités, me reviennent à cette heure, voilés du charme du lointain ; et c'est comme s'ils me faisaient reproche, les uns, de n'en avoir pas dit assez, les autres, de n'en avoir rien dit du tout.

Et combien! combien doit-il y en avoir, dont le charme me reste inconnu! Mais ce qui se détache le plus lumineux, et le plus sacré parmi mes souvenirs, l'ornement le plus précieux et le plus beau parmi les ornements de notre terre, c'est le paysan roumain Dans son âme large et indiciblement tendre, épurée par le feu de tant de souffrances, j'ai trouvé la source claire de ses admirables chansons, et le sens historique de notre vitalité et de notre persistance sur cette terre. Dans son extrême puissance de travail, de lutte et de patience, dans son intelligence éveillée et son cœur chaleureux, j'ai trouvé l'appui de nos espérances, et la révélation de la haute mission où notre race est appelée. — Je le suis en pensée, au long des siècles ; je le vois, la poitrine nue, affrontant les tempêtes de neige et les

combats sans fin, peinant afin de payer les dîmes, luttant pour défendre sa patrie, mille fois tombé et toujours debout, mourant aux plaines et renaissant aux montagnes, toujours jeune et fier toujours, malgré tous les malheurs qui ont tenté de l'anéantir; et je me demande quel peuple au monde a eu un sort plus âpre et plus tourmenté? quelle poignée d'hommes a duré, plus invincible et plus unie, devant tant de souffrances?

Où donc, où ne serait-il pas arrivé à cette heure, s'il avait eu la paix!

«Une larme tremble dans sa voix, et sa parole est un soupir» dit Michelet en parlant du peuple roumain.

Et en verité, la douleur a mis une douceur divine sur la figure de notre paysan. Son cœur est plein de pitié pour tous ceux qui souffrent, et sa langue est douce et toute caresse.

Quelle tendresse dans le refrain dont les paysannes bercent leurs enfants endormis:

Nani, Nani pouïchor!

Et avec quelles paroles déchirantes, profondes comme la douleur dont elles

ont surgi, accompagnent-elles leurs morts à la tombe!

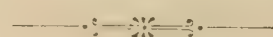
O sourcils, chéris de ta mère,
Comme vous allez devenir herbes!
O doux yeux, chéris de ta mère,
Comme vous allez devenir fleurs!

Dans un pays aussi beau, avec un tel passé de gloire, au milieu d'un peuple si généreusement doué, comment ne pas faire de la patrie une vraie religion, et comment ne pas redresser le front, tels naguère nos superbes aieux, fiers de pouvoir dire: «Je suis Roumain!»

FIN

TABLE

Pag.



CARTE DE LA ROUMANIE

ET DES PAYS HABITÉS PAR LES ROUMAINS

PAR

Dr. G. M.-MURGOCI et I. POPA-BURCĂ

Observation : La carte est écrite avec l'ortographe roumaine. On lit toutes les voyelles et consonnes mais on prononce: u = ou; ș = ch; ț = tz; c = tch (devant i, e); g = dje (devant i, e); ó = oa; é = ea; au = aou; oi = oï.

Les localitées soulignées en rouge sont décrites au cours du volume.

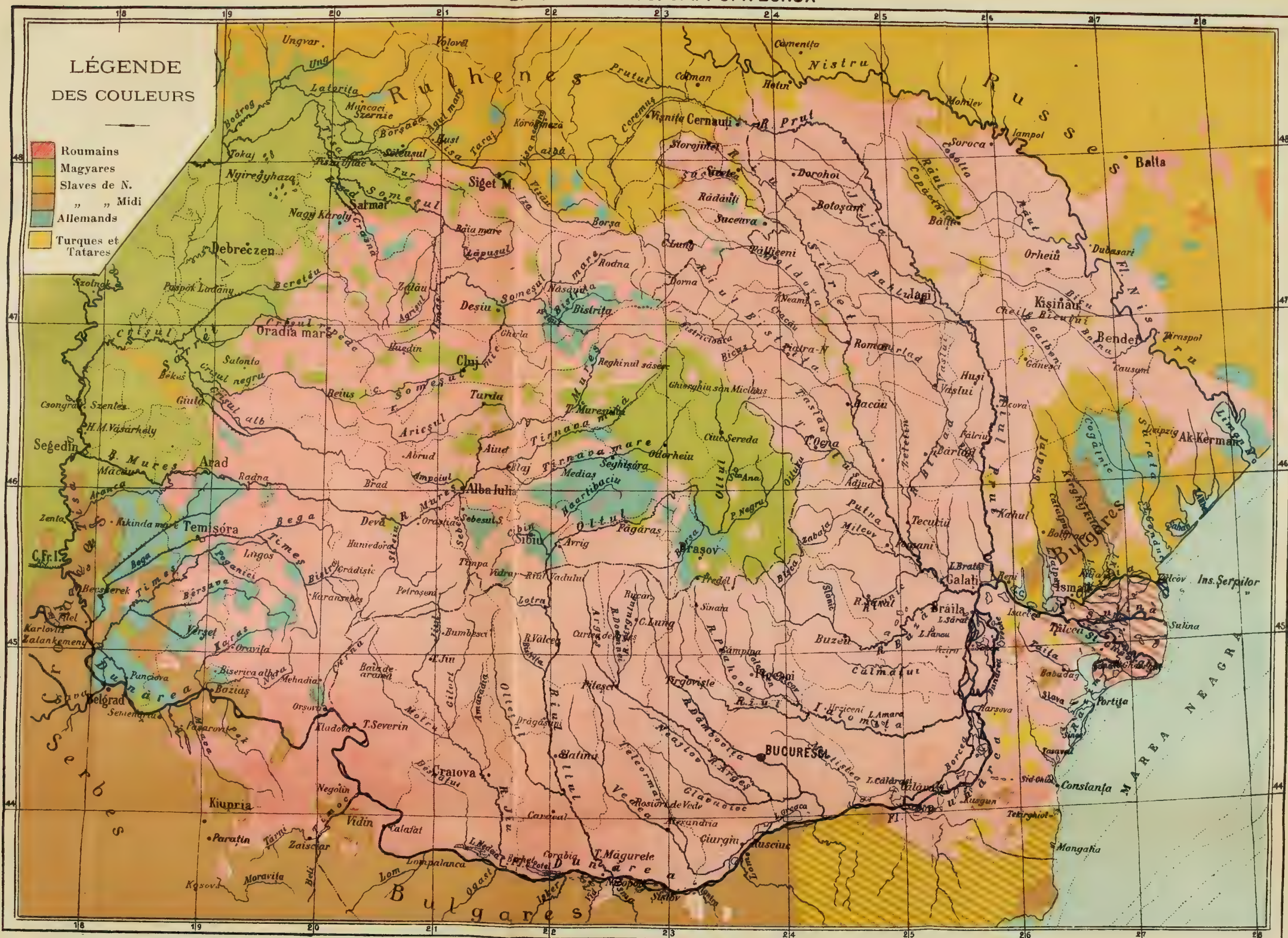
INST. „CAROL GÖBL" S^SOR I.ST. RASIDESCU, BUCURESCI.

CARTE ETNOGRAPHIQUE

DU TERRITOIRE SITUÉ ENTRE LE DANUBE, LE NISTER ET LA TISSA

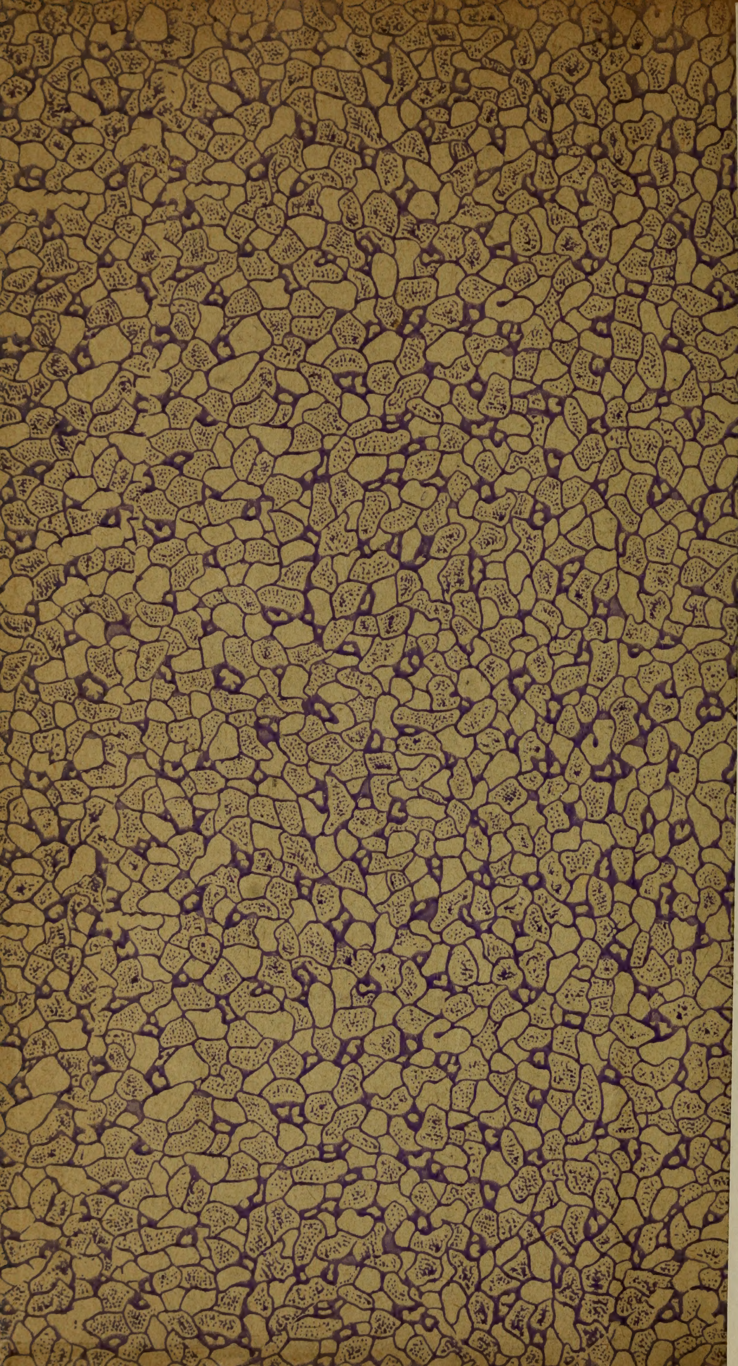
PAR

Dr. G. M.-MURGOCI et I. POPA-BURCĂ



Observation: La carte est écrite avec l'ortographe roumaine. On lit toutes les voyelles et consonnes mais on prononce: u = ou; ș = ch; ț = tz; c = tch (devant i, e); g = dje (devant i, e); ó = oa; é = ea; au = aou; oi = oï.

Inst. „Carol Göbl" Sgor I. St. Rasidescu, Bucuresci.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 08 06 09 007 5